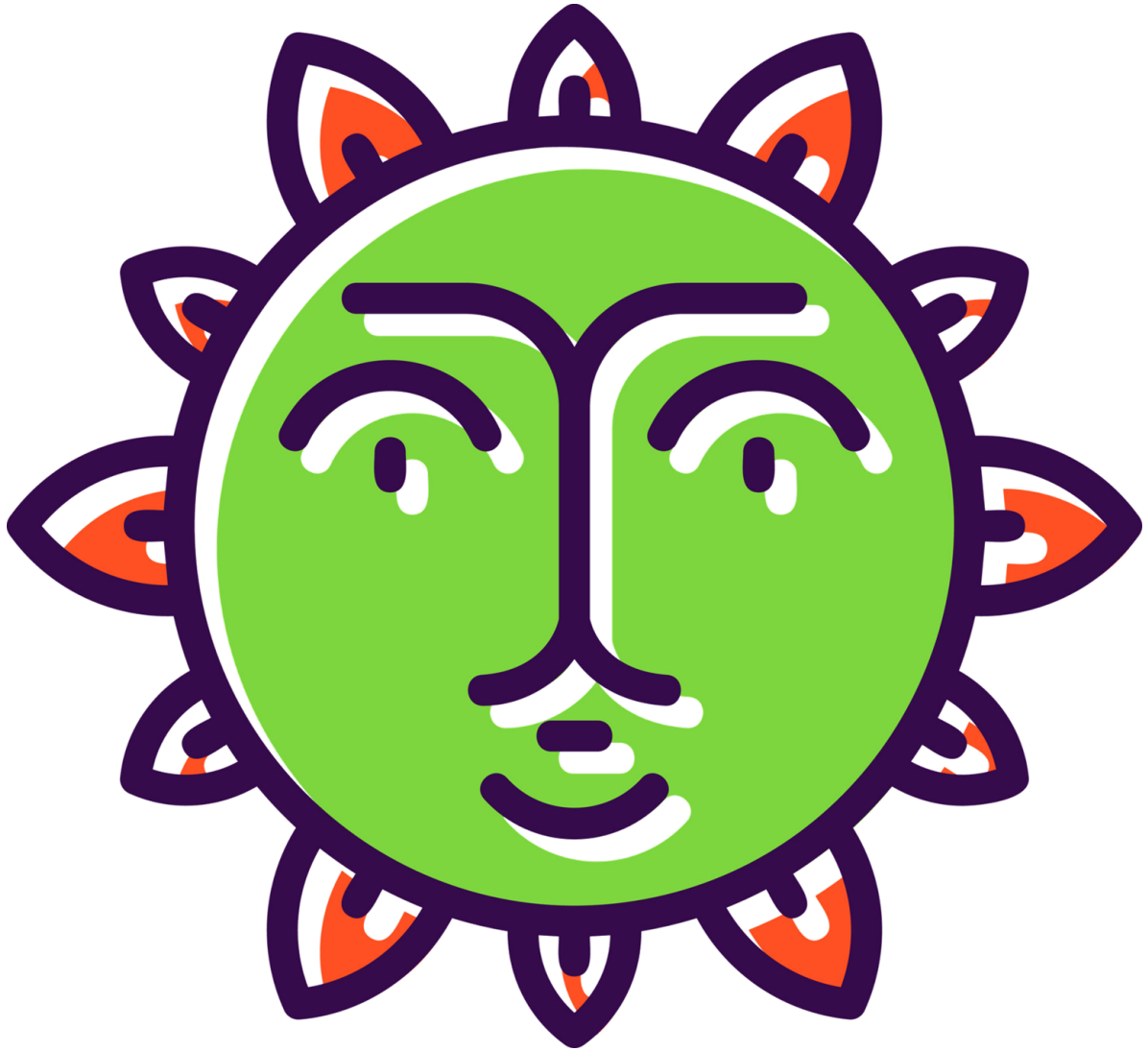
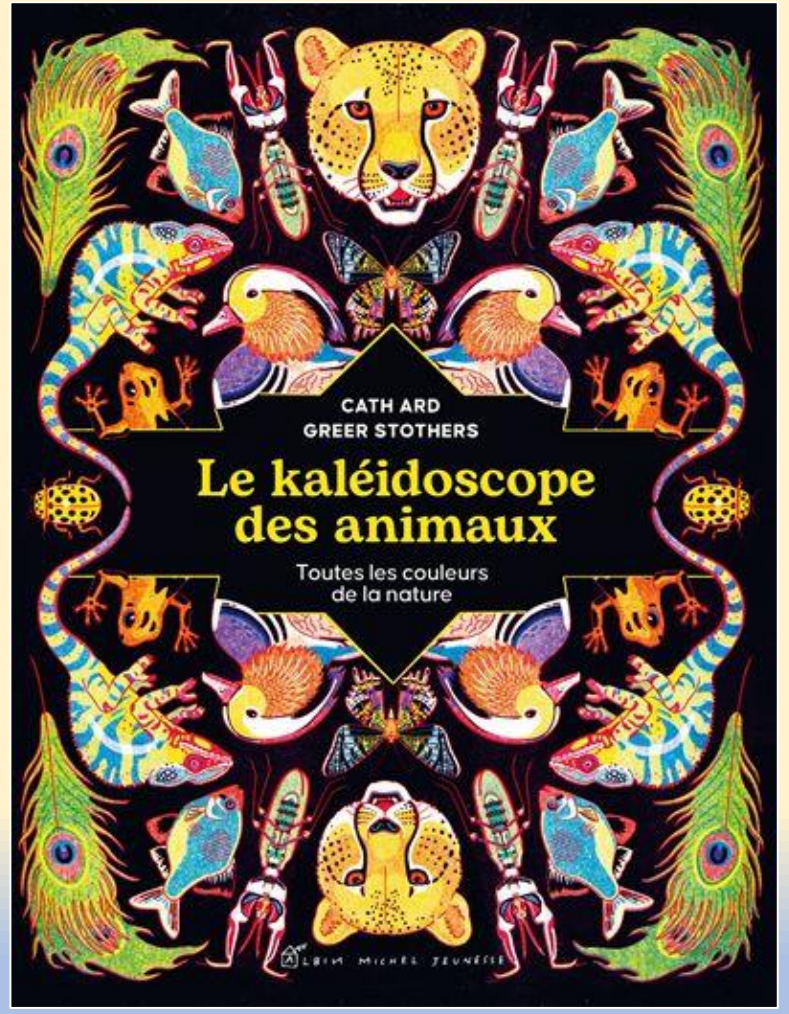


-Fables
&
-Contes



Le kaléidoscope : possibilités évolutives et sans limites

Merveilleux conte de fée : Maison magique

Sommaire : Culture et Santé * (fables & contes Tome 1)

Prolegomènes	4	Histoire de David Roi : sculpture de Michel-Ange	124
Esope : toute une fable	14	Ch. Perrault : Homme d'Etat, écrivain et conteur	126
J. de La Fontaine : le champenois chante Esope le grec	40	Les Grimm : collecteurs de contes allemands	162
N. Machiavel : le philosophe humaniste de Florence	100	H.C. Andersen : le danois prolifique, conteur universel	184

-Page de couverture : conception d'icône de vecteur de fable

-Culture et Santé * : le 6 mai 2010, le ministère de la Santé et des Sports et le ministère de la Culture et de la Communication ont signé une nouvelle convention « Culture et Santé ».
Après un temps d'expérimentation dans quatre régions, le dispositif « Culture Santé » a pour objectif de prendre en compte le secteur médico-social. Depuis plus de 20 ans, ces deux ministères conduisent une politique commune d'accès à la culture pour tous les publics en milieu hospitalier.
Il s'agit à la fois de promouvoir toutes les actions favorisant le rayonnement et la visibilité de la thématique "Culture et Santé", qui participe à ramener la Culture « près » des concitoyens : partout, sur tous les territoires, et aussi à développer le partage d'expériences entre les acteurs. Le public visé englobe l'ensemble de la communauté sanitaire : personnes hospitalisées, personnes âgées, familles, professionnels de la santé et du médico-social.

Asclépiade : Mot à maux

Le management d'entreprise n'est pas une science exacte, loin s'en faut ! Les improvisations ne sont pas toujours de bon aloi. Voici un recueil de sept concepts extraits du vocabulaire usuel et les erreurs fréquemment rencontrées.

Décision

- Refuser de voir les risques ou les négliger tout bonnement.
- Reporter à plus tard des décisions importantes et/ou difficiles.
- Ne pas prendre les décisions difficiles et attaquer les problèmes.

Qualité

- Croire qu'une certification est une garantie de bonne qualité.
- Attendre un résultat rapide après des actions pour la qualité.
- Prétendre que « la qualité est notre premier souci » et faire passer cet objectif au second plan dès la moindre difficulté

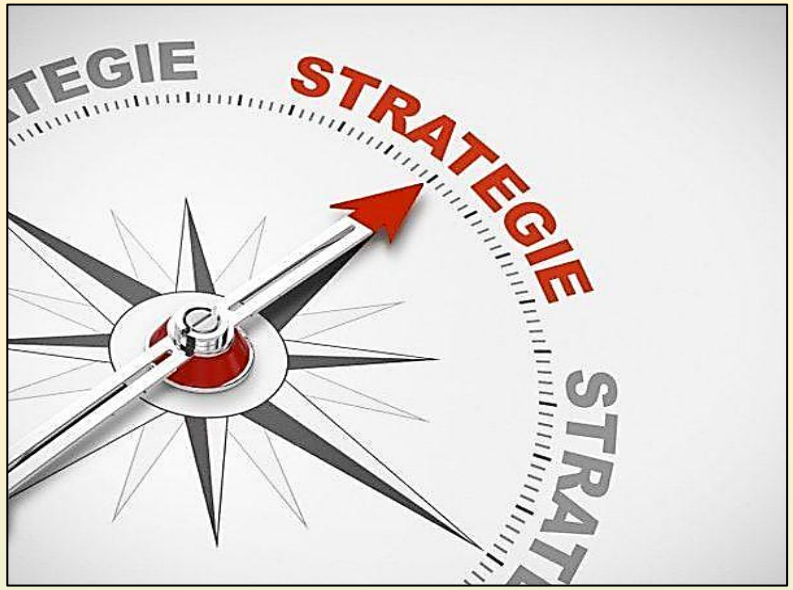
Stratégie

- Ignorance des mouvements de fond et des évolutions lentes qui sont pourtant déjà perceptibles et qui façonnent le futur.
- Méconnaissance de ce qui fait « le style maison » et le caractère unique de l'entreprise.
- Attitude suiviste, se contentant d'imiter ce que font les concurrents. A l'inverse, dédain pour tout ce qui vient d'ailleurs et refus d'imiter ou d'adapter les solutions imaginées par d'autres

La gestion d'entreprise : cinq axes directeurs, soit les
- planification des objectifs à atteindre
- actions à entreprendre
- suivi de la stratégie adoptée
- maîtrise de la mise en œuvre de la stratégie
- réaction face aux imprévus et corrections nécessaires.

Management général

- Prétendre que le management n'est rentable que dans les grandes entreprises. Dans les autres, c'est une perte de temps.
- Etre replié sur soi-même en se préoccupant plus de régler les problèmes internes que de répondre aux problèmes de la patientèle.
- Confondre efficacité et efficience, c'est-à-dire se préoccuper de faire très bien ce que l'on fait, sans se demander si c'est bien cela qu'il faut faire.



Innovation

- Considérer que la créativité exige des dons peu répandus.
- Croire que l'innovation nécessite des connaissances particulières.

Direction générale

- Confondre l'important et l'accessoire, l'urgent et l'important.
- Ne pas avoir vision sur sa propre vie et sur celle de l'entreprise.

Résultat net d'une entreprise

En comptabilité, le résultat net d'une entreprise est la différence, sur une période donnée (année par exemple), entre les produits (recettes) et les charges (dépenses) auxquelles s'ajoute l'impôt sur les sociétés.

Lorsque le résultat net est négatif, il est appelé déficit (perte).

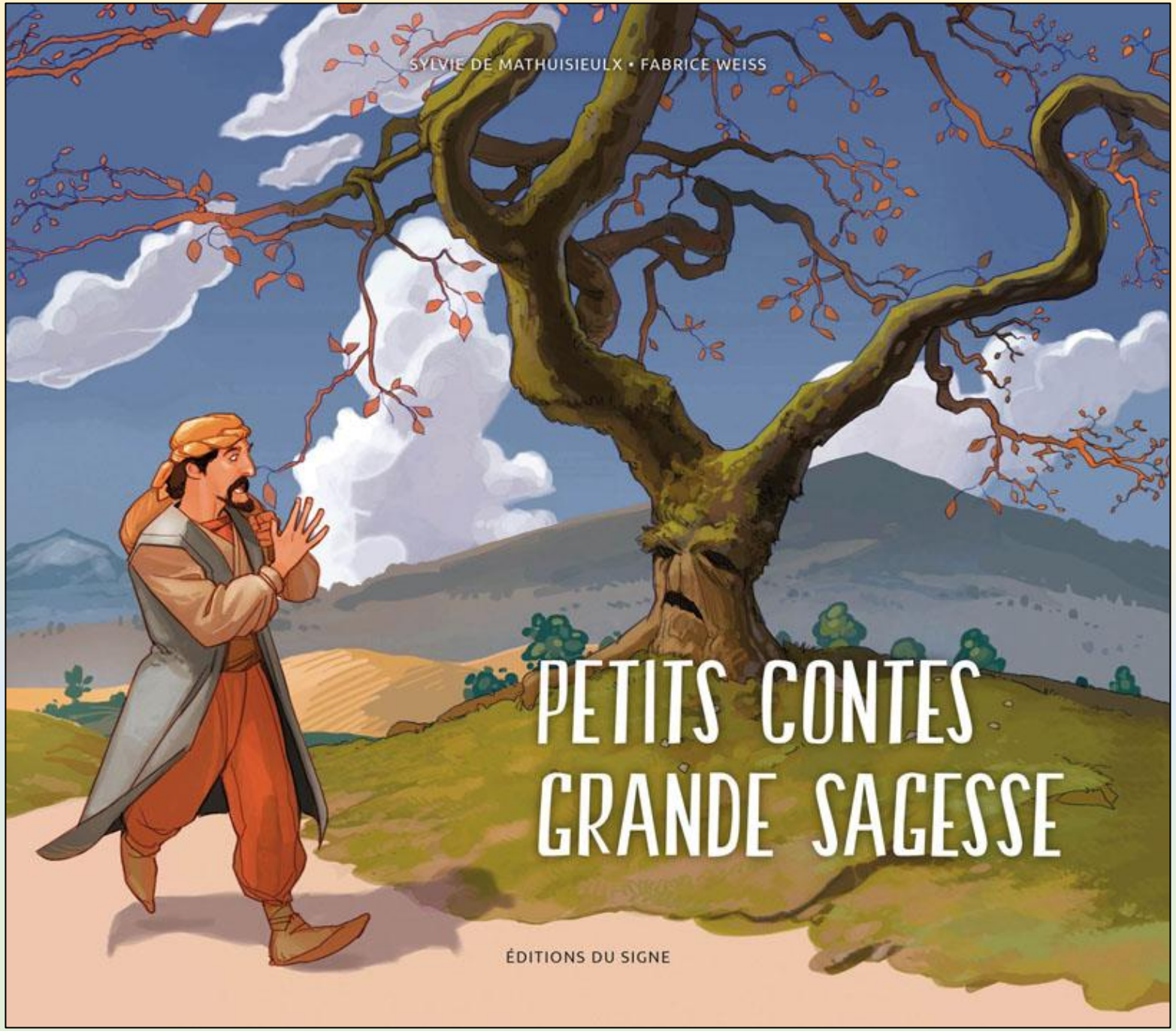
De l'origine des fables

Bernard Le Bovier de Fontenelle : Penseur et philosophe français

« On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux fables des Grecs , que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries et d'absurdités. Serait-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? à quel dessein nous l'aurait-on donné pour faux ? quel aurait été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules, et pourquoi ne durerait-il plus ? car les fables des Grecs n'étaient pas comme nos romans qu'on nous donne pour ce qu'ils sont, et non pas pour des histoires ; il n'y a point d'autres histoires anciennes que les fables. Éclaircissons, s'il se peut, cette matière ; étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions : c'est là bien souvent qu'il se donne le mieux à connaître. »

Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757) : De l'origine des fables (Essai , 1724)

Il applique dans son Essai, la méthode comparative à la religion pour attribuer à l'ignorance des premiers hommes, qui devaient recourir à des divinités supérieures pour expliquer des faits dont ils ne connaissaient pas la cause… C'est le christianisme que vise Fontenelle pour qui l'histoire des mythes et les fables n'est que « l'histoire des erreurs de l'esprit humain » Wikipedia.



Un conte est **une histoire qui se transmet de bouche à oreille**. Dans tous les pays du monde, cette tradition orale fait partie de la mémoire collective.

Au fur et à mesure du temps et des contrées , cette tradition est devenue progressivement un texte littéraire rédigé parfois par des écrivains célèbres ou rendus célèbres par leurs contes. Le conte de sagesse est un genre dont l'objectif est de donner, au travers d'un récit court mais exemplaire, une leçon de vie, souvent à portée universelle.

Le conte se caractérisé par son univers merveilleux et des évènements surnaturels . Les personnages sont pittoresques et flamboyanys.

{BnF | LES ESSENTIELS

Esope et la satire animale

Les fables sont de courts récits qui prennent le masque animal pour illustrer une morale. Comme les mythes et les contes, elles font partie du fonds commun de l'humanité, auquel ont puisé écrivains et moralistes. Celles que nous connaissons proviennent de deux traditions principales : l'une occidentale, grecque puis latine, issue d'Esope ; l'autre orientale, indienne puis arabe, attribuée au sage Bidpaï. **La tradition fait d'Ésope le créateur du genre littéraire des fables. Grec d'origine phrygienne, Esope aurait vécu au 6e s. av. JC. On dit de lui qu'il était bègue et bossu. Esclave au service de plusieurs maîtres, il aurait été affranchi par Xanthus, avant de voyager en Afrique et en Orient. Il serait mort à Delphes, précipité du haut d'un rocher, pour avoir dénoncé les fautes commises par les prêtres d'Apollon.**

Esope est l'héritier d'une tradition orale : des fables étaient connues bien avant lui. Quelque 240 fables qui lui sont attribuées, mais il est impossible de savoir quelle est la part de l'inventeur de celle du compilateur.

Etait aussi célèbre une parodie de l'*Iliade* – la *Batrachomyomachie*, c'est-à-dire le Combat des rats et des grenouilles – longtemps attribuée à Homère mais sans doute écrite au 5e s. av. JC. par Pigrès d'Halicarnasse, si l'on en croit Plutarque. Les poètes latins reprennent le corpus des Fables d'Esope : Phèdre au 1er s. ap. JC. ; Babrius, au 2e s., qui versifie en grec dans une métrique latine (le vers "iambique") ; Avianus fin du 4e s. ap. JC. De leurs collections dérivent les fables en latin du Moyen Âge.

La tradition orientale

Le texte indien du *Panchatantra*, un recueil de contes et d'apologues sanskrits attribués au sage Bipdaï, est à l'origine de la tradition orientale des fables. Des préceptes y sont illustrés par des fables qui mettent en scène tout un bestiaire parlant à comportement humain. Ces fables indiennes sont traduites vers 750 par Ibn Al-Muqaffa' dans une version arabe destinée à l'éducation morale des princes, le *Livre de Kalîla et Dimna*, du nom des deux chacals héros du livre.

La Batrachomyomachie ou le Combat des rats et des grenouilles

« Lisez, Françoyz, ce petit livre neuf, traduict du grec l'an cinq cens trente neuf »

La Batrachomyomachie, c'est-à-dire le Combat des rats et des grenouilles est une parodie de l'*Iliade*, écrit à l'imitation d'Homère, avec son style. Les rats sont les Grecs, Rongecroûte le Ménélas, Rognerapine l'Achille ; les grenouilles sont les Troyens et Maxigoître le Pâris. Beaucoup de pensées et d'expressions qu'Homère applique aux choses les plus sérieuses y sont tournées en dérision. Les descriptions se répondent d'un texte à l'autre. Ainsi les armures des grenouilles et des rats correspondent-elles à celles des héros homériques. Les dieux mêmes sont parodiés : Zeus lance la foudre pour sauver les grenouilles comme il le fait au chant VIII de l'*Iliade* pour sauver les Troyens.

Le Renard et le Chien | Bibliothèque nationale de France

ESOPE : Un renard s'étant glissé dans un troupeau de moutons, prit un des agneaux à la mamelle et fit semblant de le caresser. Un chien lui demanda : « Que fais-tu là ? — Je le cajole, dit-il, et je joue avec lui. — Lâche-le tout de suite, s'écria le chien ; sinon, je vais te faire des caresses de chien. »
La fable s'applique au fourbe et au voleur maladroit.

Dynamitage cocasse de l'anthropomorphisme* dans quelques satires contemporaines

RESUME Laetitia PASQUET, Maître de conférences à l'Université Stendhal-Grenoble III https://doi.org/10.4000/sillagescritiques.4479

La tradition satirique a donné aux animaux le statut de comparants permettant d'établir un système de correspondance entre les travers humains et les mœurs (supposées) des bêtes. Sur la scène contemporaine cet anthropomorphisme semble s'inverser et se radicaliser pour dire l'abjection morale de l'homme, faisant ainsi imploser un système de correspondances stable, signifiant et clos sur lui-même : de tous les animaux, l'homme apparaît désormais comme le moins humain. Cette inflexion ouvre la voie à une représentation (verbale et scénique) de l'animal en liberté, affranchi des contraintes allégoriques de la clarté signifiante. La vision satirique laisse ainsi place à une cocasserie étrange et inquiétante, abandonnant toute prétention de permettre l'accès au sens et de faire sourire de manière rassurante un spectateur déchu de son statut de sommet de la Création. C'est de ce basculement dans la représentation satirique des animaux, de ses soubassements éthiques et esthétiques qu'il sera question dans cet article s'appuyant sur l'analyse de quelques pièces et performances contemporaines : *Décadence* de Steven Berkoff (1981), *Cat and Mouse (Sheep)* de Gregory Motton (1995), *Far Away* de Caryl Churchill (2001), et *Flesh and Blood & Fish and Fowl* de Geoff Sobelle et Charlotte Ford (2008).
Le bestiaire présent dans ces œuvres, sous-tendu par une mise en faillite de l'opération métaphorique, peut s'éclairer par le concept derridien (relative à l'œuvre et à la pensée du philosophe français Jacques Derrida, 1930 El Biar Alger - 2004 Paris) de « carnophallogocentrisme »** qui permet de penser dans un même mouvement la déconstruction de la suprématie de la parole rationnelle et l'objectivation du corps animal qui fondent la tradition humaniste occidentale. En faisant vaciller l'anthropomorphisme, ce sont donc les fondements mêmes de la définition de l'humain que questionne la satire contemporaine.

*Anthropomorphisme : consiste à attribuer aux animaux des réactions et des sentiments propres à l'espèce humaine

**Carnophallogocentrisme : sacrifice de l'animal non-humain, effectué en vertu du primat de la parole et de la raison (*logos*), primat établi par une société phallocratique (dominée par le pouvoir masculin). En effet, dans notre société, l'individu "normal", "neutre", l'étalon de toute humanité, est l'homme de sexe masculin persuadé que la raison est son propre. L'homme établit en partie son pouvoir sur la distinction rationnel / pulsionnel, spécifique aux animaux (et même aux femmes, dans une certaine mesure), qu'il sacrifie sur l'autel de son pouvoir.

Les fables médiévales

En Occident, les fables latines d'Avianus sont étudiées par les écoliers du Moyen Âge. Celles de Phèdre sont largement recopiées dans les monastères et font l'objet, vers 1175, de deux adaptations en vers latins, qu'on appelle *Romulus*.
La première, qui compte 60 fables, a été rédigée par le chapelain du roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, Walter l'Anglais, pour l'éducation du jeune roi de Sicile Guillaume II. Des moralités à portée générale viennent conclure chaque fable sur un ton sentencieux. La seconde est l'œuvre de l'Anglais Alexandre Nequam : ses 42 fables animalières sont un outil d'enseignement, destiné à fournir des exemples moraux pour les sermons.

Marie de France

Vers 1180, la grande poétesse Marie de France écrit le premier recueil de fables en français à partir du *Romulus*. Elle est la première à concevoir la fable en tant que genre littéraire à part entière, autonome et vivant, où il est possible de faire œuvre créatrice. Dans ses 103 fables, dont un quart est nouveau, Marie de France met davantage en avant la morale que le récit lui-même.
À sa suite, plusieurs recueils de fables en français sont rédigés et diffusés sous les noms d'*isopets* et d'*avionnets*, adaptations populaires françaises d'après Ésope et Avianus.

Le bestiaire médiéval

Dans le bestiaire médiéval, les mœurs des animaux renvoient à l'Écriture. Les fables utilisent l'animal comme miroir de l'homme, le mettent en scène dans des histoires qui reflètent la société de manière critique et satirique, et en tirent une morale.

Le Roman de Renart

Parodiant les chansons de geste, cette épopée raconte les aventures d'un goupil (à l'époque, nom commun du renard) appelé Renart (nom propre qui deviendra nom commun, témoignant du succès de l'œuvre). L'animal rusé passe son temps à imaginer des tours pour trouver sa nourriture et à chercher querelle aux bêtes de la ferme et de la forêt :

Le Roman de Fauvel

À la même époque (1310-1314), Gervais du Bus écrit le roman de Fauvel, l'histoire d'un âne devenu roi. Véritable pamphlet contre l'ordre établi et contre le roi Philippe le Bel, il décrit un « monde à l'envers » où les hommes se conduisent comme des bêtes, où le pape se soumet au roi, où prêtres et moines sont corrompus, et où toutes les couches de la société viennent « à torcher Fauvel ».

La Fontaine et Orwell*

Avec Jean de La Fontaine (1621-1695) se poursuit la tradition qui consiste à s'abriter ainsi derrière des animaux pour faire passer une critique du pouvoir et de la société ou énoncer une morale. Dans son introduction aux Fables, il se réclame d'Ésope.

La Fontaine avait en effet une culture gréco-latine. Il connaissait Ésope et Kalîla et Dimna.

Bien que ses fables étaient dédiées à l'éducation du Dauphin, le futur roi, La Fontaine a surtout critiqué la société dans laquelle il vivait : « Je me sers des animaux pour instruire les hommes ».

Maître de Fauvel | Bibliothèque nationale de France

* « J'ai conçu La Ferme des animaux…comme une satire de la révolution russe. Je souhaitais qu'on en tire la morale suivante : **les révolutions ne produisent d'amélioration radicale que lorsque les masses sont en alerte et savent congédier leurs meneurs dès que ces derniers ont fait leur boulot.** »

ÉSOPE représenté dans les Chroniques de Nuremberg de 1493. - Anonyme

La fable est le genre littéraire le plus universellement cultivé de l'Antiquité à nos jours : d'Orient en Occident, les recueils d'apologues se comptent par centaines. Au sein de cette galaxie, les récits et anecdotes qu'on attribue à ÉSOPE (VIe s. av. JC.) occupent une place privilégiée. En somme, c'est une fiction qui exprime une vérité générale, présentée parfois en vers comme chez Jean de La Fontaine. Le but est d'illustrer un précepte de vie. En effet, la fable exploite l'animal comme miroir humain. Elle le met en scène dans des histoires où se mire complaisamment (cherchant à faire plaisir) la société des hommes de <u>façon satirique</u>, pour en tirer une morale, une leçon de vie.

« Ésope, toute une fable* »
Vendredi 7 février 2020

•Antoine Biscéré Docteur en littérature française et professeur agrégé de Lettres modernes à l'université Côte d'Azur

•Julien Bardot Professeur agrégé de lettres classiques, traducteur du grec ancien.

ESOPE (Aísôpos)

Le père de la fable est aussi méconnu qu'il a été prolixe : plus de 500 fables lui sont attribuées. Son œuvre a inspiré le plus grand et le plus talentueux des fabulistes, Jean de La Fontaine. D'ailleurs celui-ci, dans la dédicace de ses fables à Monseigneur le Dauphin, le confirme dès le premier vers :" Je chante les héros dont Ésope est le père "

Bien avant Jean de La Fontaine, Ésope a également inspiré pour près de la moitié de son œuvre Marie de France. Première poétesse et première fabuliste française, elle a vécu au 12ème siècle en Angleterre et a écrit 103 fables en vers. À cette époque, son recueil de fables était désigné par le terme Ysopet, en rappel ou en hommage aux fables d'Ésope. Les manuscrits des fables de Marie de France ne furent découverts qu'au 19ème siècle, La Fontaine les ignoraient donc quand il a rédigé ses fables. Alors, penserez-vous, quelle injustice pour Ésope, ce fabuleux fabuliste, ignoré, gisant dans les oubliettes de l'histoire, méconnu par la majorité des gens, alors que Jean de La Fontaine est connu de tous ! Hé bien non, car outre les deux fabulistes cités précédemment, il a été un inspirateur quasiment unique et universel. Vivant 600 ans avant Jésus-Christ, il a été un formidable observateur de son temps par ses talents à la fois de créateur et de passeur, car à cette époque c'est la tradition orale qui prévalait.

Il n'est que justice de rendre sa notoriété à Ésope en faisant apparaître les auteurs qui ont puisé à sa source, s'inspirant également les uns les autres sans nécessairement savoir qui était à l'origine de la fable qu'ils mettaient en forme. Long et laborieux travail sans doute, réalisé au début du 19ème par un Maître en la matière, l'Abbé Silvestre Guillon, dans son remarquable ouvrage publié en 1803 : « La Fontaine et tous les fabulistes… »

Il reste plusieurs siècles à couvrir, car il ne semble pas qu'un tel travail ait été réalisé depuis, et des fabulistes il y en a eu beaucoup ! Il suffit de consulter la liste des auteurs figurant sur ce site. Le genre perdure toujours dans ce début de 21ème siècle, on pourrait même dire qu'il renaît.

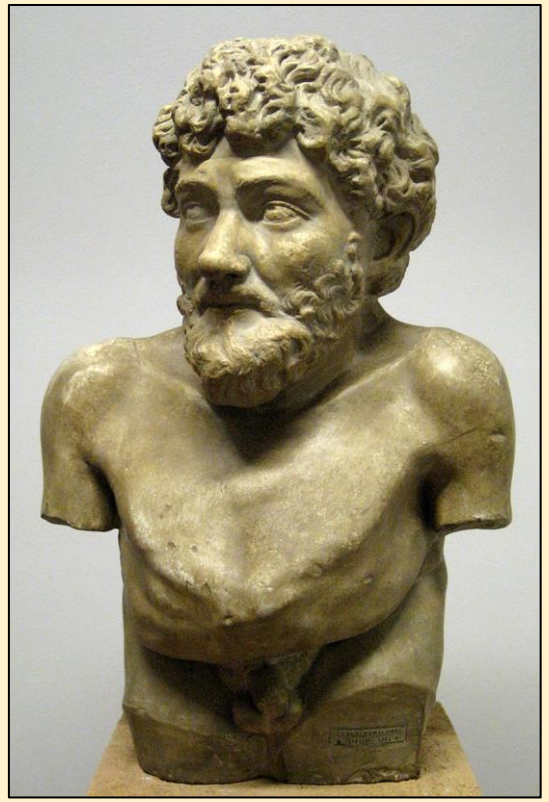
Chaque visiteur occasionnel, régulier ou passionné peut contribuer à ce travail de recherche et mise en perspective de tous les fabulistes…Guy Le Ray, février 2015

Fabuliste grec dont la biographie est riche de légendes, ÉSOPE aurait vécu au 6e siècle avant notre ère. Son nom reste attaché à un corpus de fables, dites « ésopiques », stratifié par plusieurs siècles de transmission orale et écrite et estimé aujourd'hui à quelques centaines d'apologues. De forme brève, ces récits en prose ou en vers mettent en scène des animaux symbolisant la comédie humaine.

Mises pour la première fois par écrit vers 300 avant JC., enrichies au Moyen-Âge par les ysopets, compilées au nombre de 127 par Maxime Planude au 14e siècle, les fables d'Ésope furent traduites en français par Julien Macho en 1480 puis mises en vers par le poète et imprimeur Gilles Corrozet en 1542. Abondamment réédité (douze éditions en 45 ans), le fablier de Corrozet fait l'objet en 1587 d'une édition « en faveur et utilité de la jeunesse ».

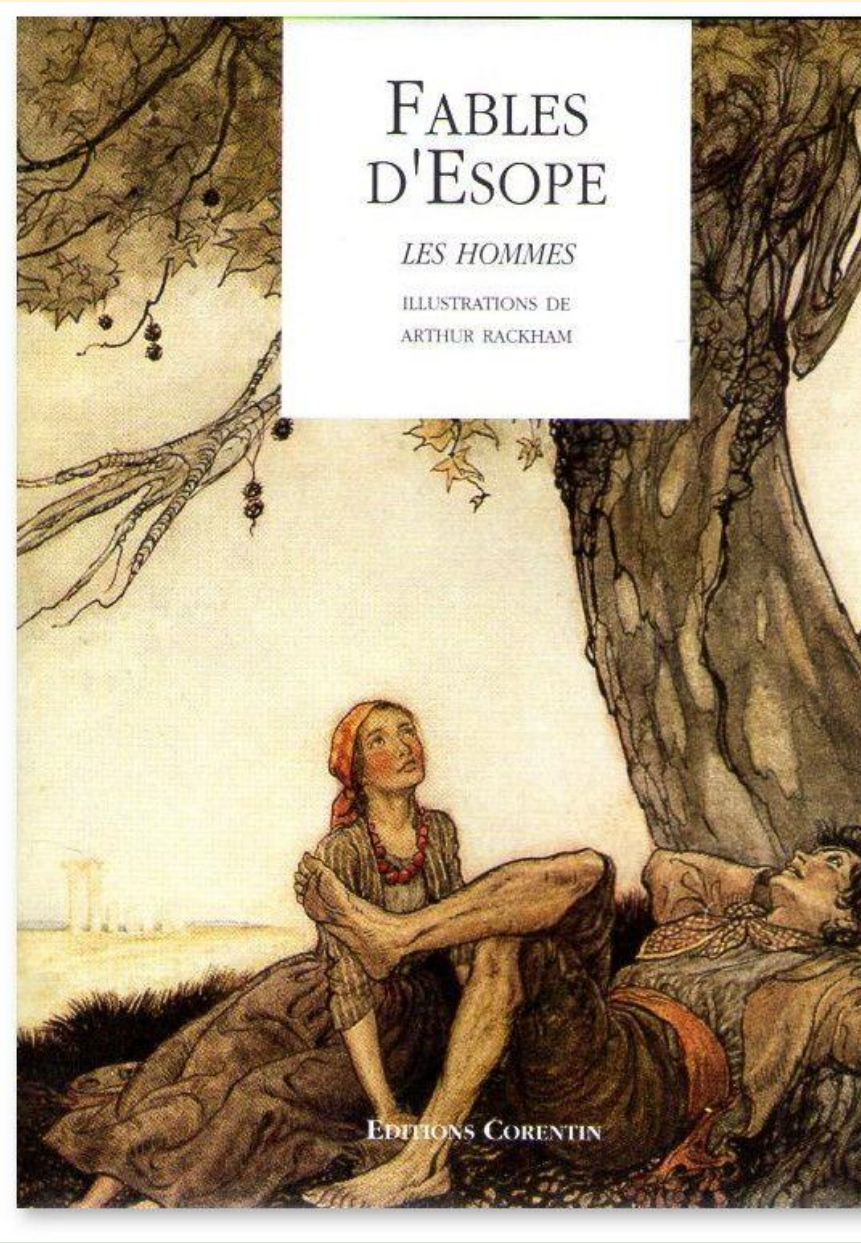
Pour autant, point d'adaptation spécifique tant dans la forme que dans le contenu (les gravures sur bois sont pour la plupart grossièrement reprises de l'édition de 1542 de même que les fables, à l'exception de quatre) mais sans doute ce simple constat évident que la fable est l'un des plus agréables instruments d'éducation.

Cette première édition des fables d'Ésope adressée au jeune âge fait cependant figure d'épiphénomène et ce n'est qu'à partir de la dernière décennie du 18e siècle que prospère la fortune éditoriale d'un Ésope destiné à la jeunesse. (C. P.)



Moulage en plâtre representant ESOPË (Villa Albani, Rome) . Musée national des beaux arts Pushkin, Moscou (Russie)

1687, ESOPE au service de deux prêtres
Par Francis BARLOW (1624-1704)
1,897 × 2,332 m



La toile de gauche représente ÉSOPE qui regarde le spectateur avec un livre à la main droite. Il est vêtu de haillons et porte une ceinture blanche. La tête se détache du cadre, avec des cheveux gris et un regard de profond dédain. ÉSOPE est une huile sur toile (179 × 94 cm) peinte par VELAZQUEZ entre 1639 et 1640. Conservée au PRADO – MADRID (Espagne) depuis sa création en 1819 . Cette toile fut peinte pour décorer la tour de la Parada, pavillon de chasse construit sur le mont du PARDO près de Madrid. Ce pavillon fut transformé plus tard en un important musée de Peinture où fut exposée une longue série des *Métamorphoses* d'Ovide, peintes par Rubens (ci-dessous). Le pavillon était exclusivement réservé à la cour, et personne d'autre n'y avait accès. Il y avait une quantité d'œuvres mythologiques et une grande variété de nus.

Rubens, esquisses pour la décoration de la Torre de la Parada dans le pavillon de chasse de Philippe IV d'Espagne près de Madrid, « la chute des géants. »

« Il ne faut pas s'arrêter aux apparences, déclara Ésope, mais sonder l'intelligence ! Que personne, donc, en voyant un homme de taille rabougrie, ne blâme ce qu'il n'a pas encore considéré : son esprit ! » (Vie d'Ésope)

HESIODE : Fable du rossignol et de l'épervier

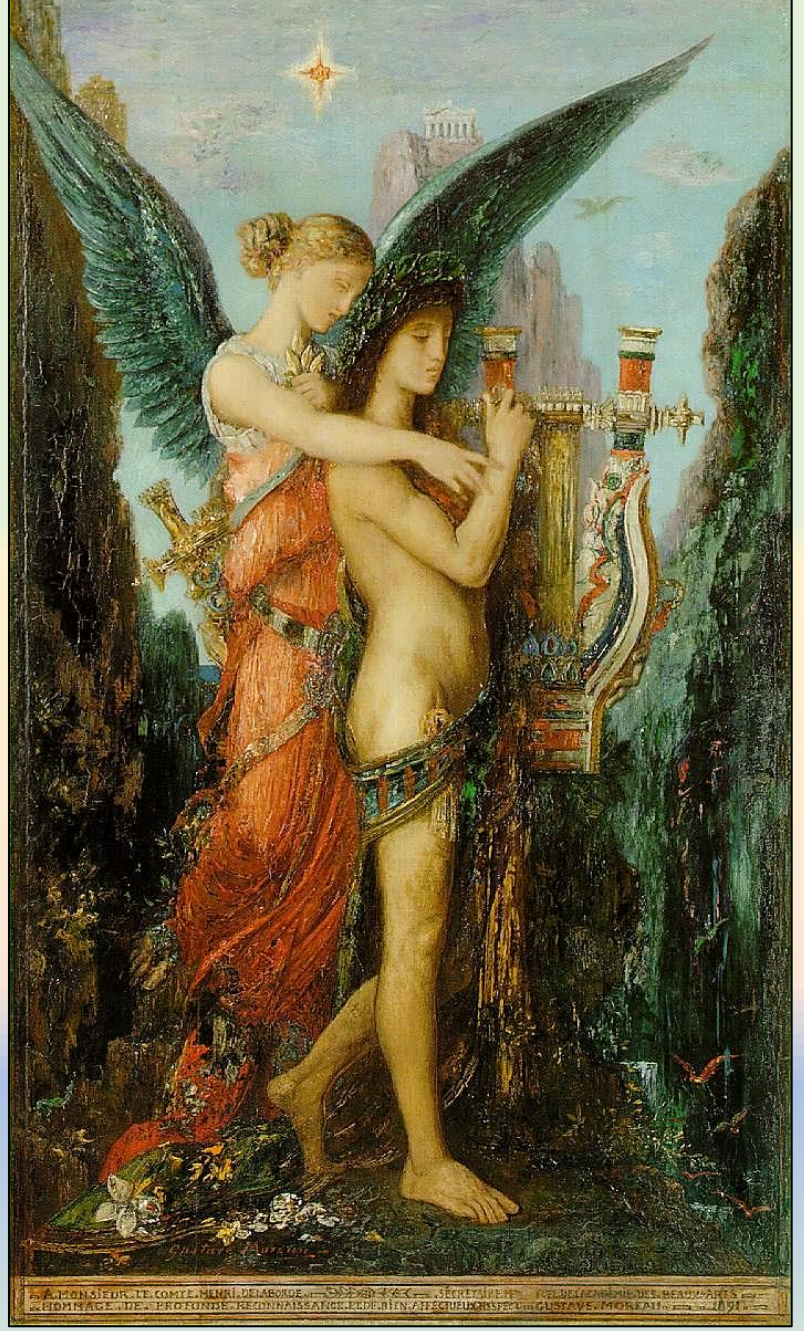
Maintenant je raconterai aux rois une fable que leur sagesse même ne dédaignera point.

Un épervier venait de saisir un rossignol au gosier sonore et l'emportait à travers les nues ; déchiré par ses serres recourbées, le rossignol gémissait tristement ; mais l'épervier lui dit avec arrogance : "Malheureux ! pourquoi ces plaintes ? Tu es au pouvoir du plus fort ; quoique chanteur harmonieux, tu vas où je te conduis ; je peux à mon gré ou faire de toi mon repas ou te rendre la liberté." Ainsi parla l'épervier au vol rapide et aux ailes étendues. Malheur à l'insensé qui ose lutter contre un ennemi plus puissant ! privé de la victoire, il voit encore la souffrance s'ajouter à sa honte.

O Persès ! écoute la voix de l'équité, et abstiens-toi de l'injure, car l'injure est fatale à l'homme faible ; l'homme de bien ne la supporte pas facilement : accablé par elle, il tombe sa victime. Il est un chemin plus noble qui mène à la justice. La justice finit toujours par triompher de l'injure. Mais l'insensé ne s'instruit que par son propre malheur.

Horcus poursuit avec ardeur les jugements iniques. La justice s'indigne et frémit partout où elle se voit entraînée par ces hommes, dévorateurs de présents, qui rendent de criminels arrêts. Couverte d'un nuage, elle parcourt en pleurant les cités et les tribus des peuples, apportant le malheur à ceux qui l'ont chassée et n'ont pas jugé avec droiture. Mais ceux qui, rendant une justice égale aux étrangers et à leurs concitoyens, ne s'écartent pas du droit sentier, voient fleurir leur ville et prospérer leurs peuples ; la paix, cette nourrice des jeunes gens, régna dans leur pays, et jamais Jupiter à la large vue ne leur envoie la guerre désastreuse.

Jamais la famine ou l'injure n'attaque les mortels équitables : ils célèbrent paisiblement leurs joyeux festins ; la terre leur prodigue une abondante nourriture ; pour eux, le chêne des montagnes porte des glands sur sa cime et des abeilles dans ses flancs ; leurs brebis sont chargées d'une épaisse toison et leurs femmes mettent au jour des enfants qui ressemblent à leurs pères; toujours riches de tous les biens, ils n'ont pas besoin de voyager sur des vaisseaux, et la terre fertile les nourrit de ses fruits.



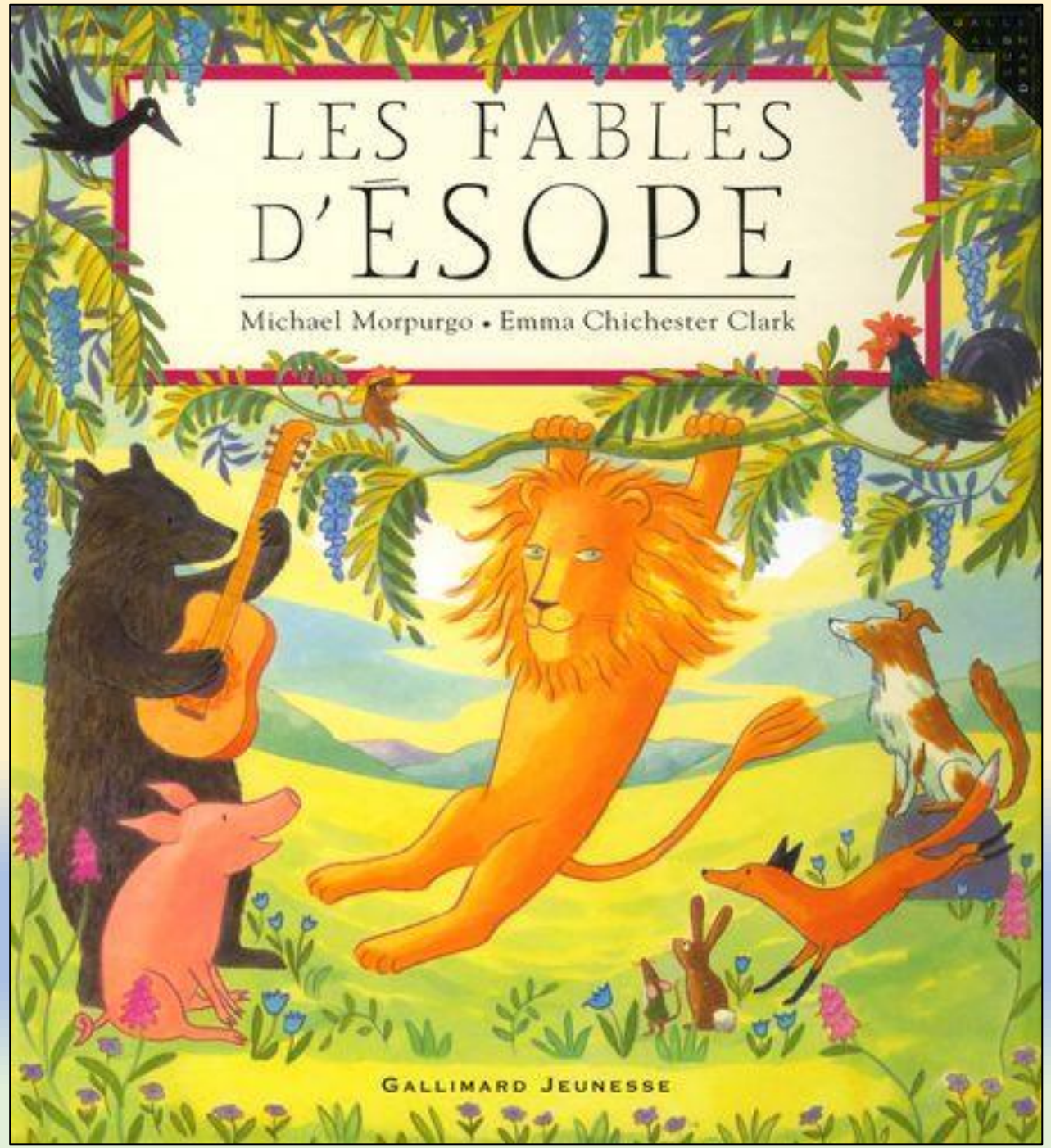
Gustave Moreau - Hésiode et la Muse - 1891

Mais quand des mortels se livrent à l'injure funeste et aux actions vicieuses, Jupiter à la large vue leur inflige un prompt châtiment : souvent une ville entière est punie à cause d'un seul homme qui commet des injustices et des crimes ; du haut des cieux, le fils de Saturne déchaîne à la fois deux grands fléaux, la peste et la famine, et les peuples périssent ; leurs femmes n'enfantent plus et leurs familles décroissent par la volonté de Jupiter, roi de l'Olympe, qui détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles ou punit leurs vaisseaux en les engloutissant dans la mer.

Rois ! Vous aussi, redoutez un pareil châtiment, car les Immortels, mêlés parmi les hommes, aperçoivent tous ceux qui s'accablent mutuellement par des arrêts iniques sans craindre la vengeance divine. Par l'ordre de Jupiter, sur la terre fertile, trente mille génies, gardiens des mortels, observent leurs jugements et leurs actions coupables, et, revêtus d'un nuage, parcourent le monde entier. La Justice, fille de Jupiter, est une vierge auguste et respectée des dieux habitants de l'Olympe ; lorsqu'un insolent ose l'outrager, soudain, assise auprès de Jupiter, puissant fils de Saturne, elle se plaint de la méchanceté des hommes et le conjure de faire retomber sur le peuple les fautes des rois qui, dans leurs criminelles pensées, s'écartent du droit chemin et prononcent d'injustes sentences. Pour éviter ces malheurs, ô rois dévorateurs de présents !
Redressez vos arrêts et oubliez entièrement le langage de l'iniquité. L'homme qui fait du mal à autrui s'en fait aussi à lui-même ; un mauvais jugement est toujours terrible pour le juge. L'œil de ce Jupiter, qui voit et découvre tout, contemple notre procès si telle est sa volonté ; il n'ignore pas quel débat s'agite dans l'enceinte de notre ville.
Puissions-nous maintenant, mon fils et moi, ne pas être justes aux yeux des mortels, puisque la justice n'attire plus que des malheurs, puisque l'homme le moins équitable obtient le plus de droits !
Mais je ne pense pas que Jupiter, maître de la foudre, tolère de semblables abus.

Fable du rossignol et de l'épervier

***Le bon sens devrait régir notre vie** telle est la morale des Fables d'Esope !*



Les fables d'Ésope

Voici les célèbres fables d'Ésope, dont s'inspira La Fontaine, racontées dans toute leur saveur et leur malice par Michael Morpurgo aux enfants d'aujourd'hui.
Ce recueil lumineusement illustré par Emma Chichester Clark sera un régal pour les petits… et les grands!
Titres des fables :
Le lion et le rat • La tortue et le lièvre • Le chien et son os • Le corbeau et la cruche • Des rats tenant conseil • Le coq et le renard • Les voyageurs et l'ourse • Le Vent et le Soleil • Le lion et le renard • L'oie aux œufs d'or • Le rat et l'éléphant • Le héron et les poissons • Le chien couché dans la mangeoire • Le meunier, son fils et l'âne • Le chêne et les roseaux • Le corbeau et le renard • L'âne et le loup • Le cochon et les moutons • Le paon et la grue • Le rat des champs et le rat des villes • Le berger farceur.

Titre recommandé par le ministère de l'Éducation nationale pour le cycle 3 (en classe de CM1-CM2).

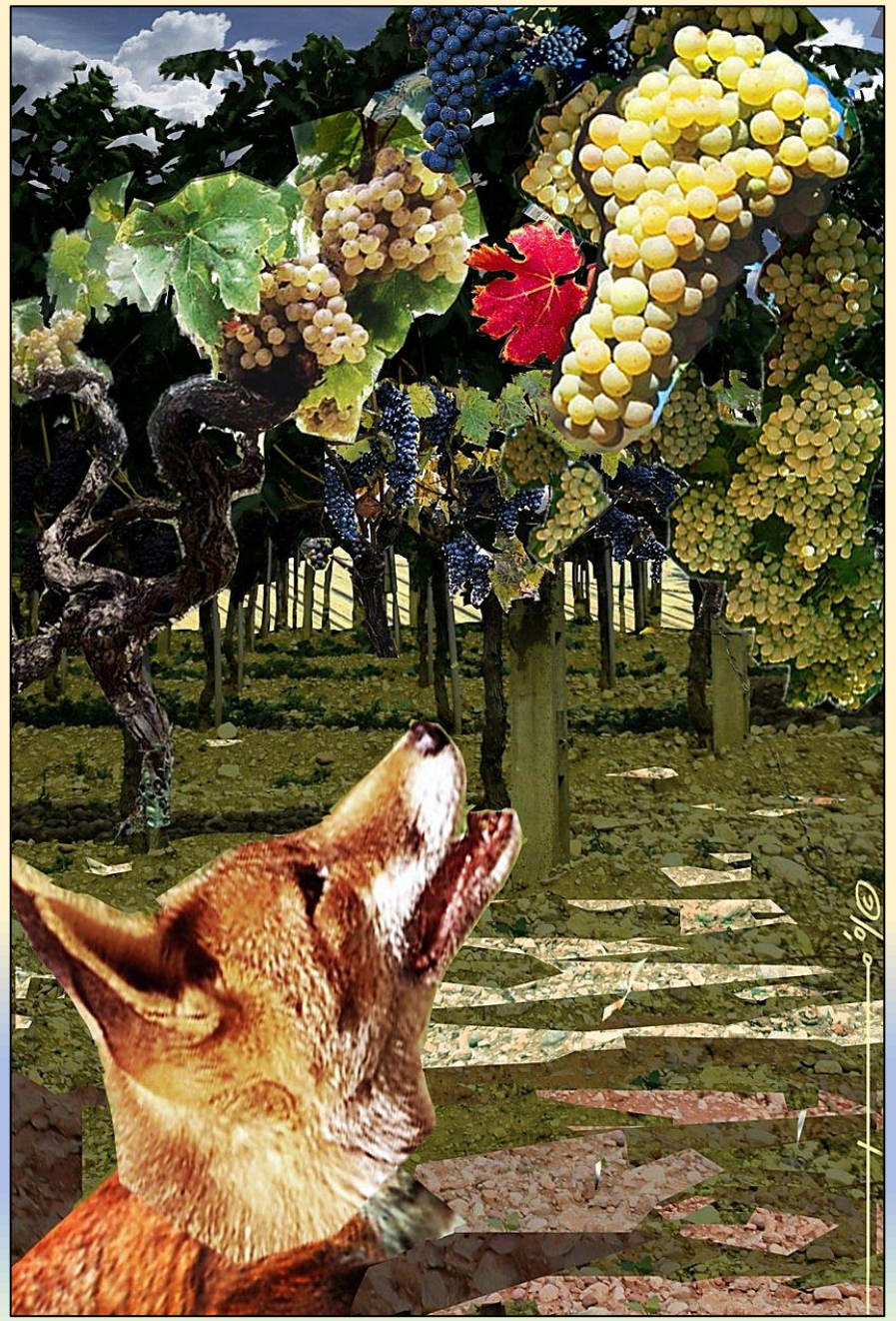
ESOPE : Fables choisies

Le renard et les raisins

Ésope

Un renard affamé, apercevant des grappes qui pendaient à une vigne, voulut s'en emparer et n'y arriva pas. Il s'éloigne alors et, se parlant à lui-même : « C'est du raisin vert. » dit-il.

Tels certains hommes, que leur faiblesse empêche de réussir et qui s'en prennent aux circonstances.



LE LION ET LE RAT RECONNAISSANT

Esope

Un lion dormait ; un rat s'en vint trottiner sur son corps. Le lion, se réveillant, le saisit, et il allait le manger, quand le rat le pria de le relâcher, promettant, s'il lui laissait la vie, de le payer de retour. Le lion se mit à rire et le laissa aller.
Or il arriva que peu de temps après il dut son salut à la reconnaissance du rat. Des chasseurs en effet le prirent et l'attachèrent à un arbre avec une corde. Alors le rat l'entendant gémir accourut, rongea la corde et le délivra.
« Naguère, dit-il, tu t'es moqué de moi, parce que tu n'attendais pas de retour de ma part ; sache maintenant que chez les rats aussi on trouve de la reconnaissance. »
Cette fable montre que dans les changements de fortune les gens les plus puissants ont besoin des faibles.

Traduction par Émile Chambry.
Fables, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1927 (p. 91[r]).

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8887770/f117.image

par Mesdemoiselles AUROY 1930

23

Le chat et les poules

Ésope

Un chat ayant appris qu'il y avait des poules malades dans une basse-cour, s'y rendit déguisé en médecin avec les instruments ordinaires de l'art. Il s'arrête à l'entrée et demande comment l'on va : « Très bien, lui répondent les poules, à condition que vous vous en alliez. »

Les gens intelligents pénètrent les méchants même lorsqu'ils jouent le mieux la comédie de la bonté.

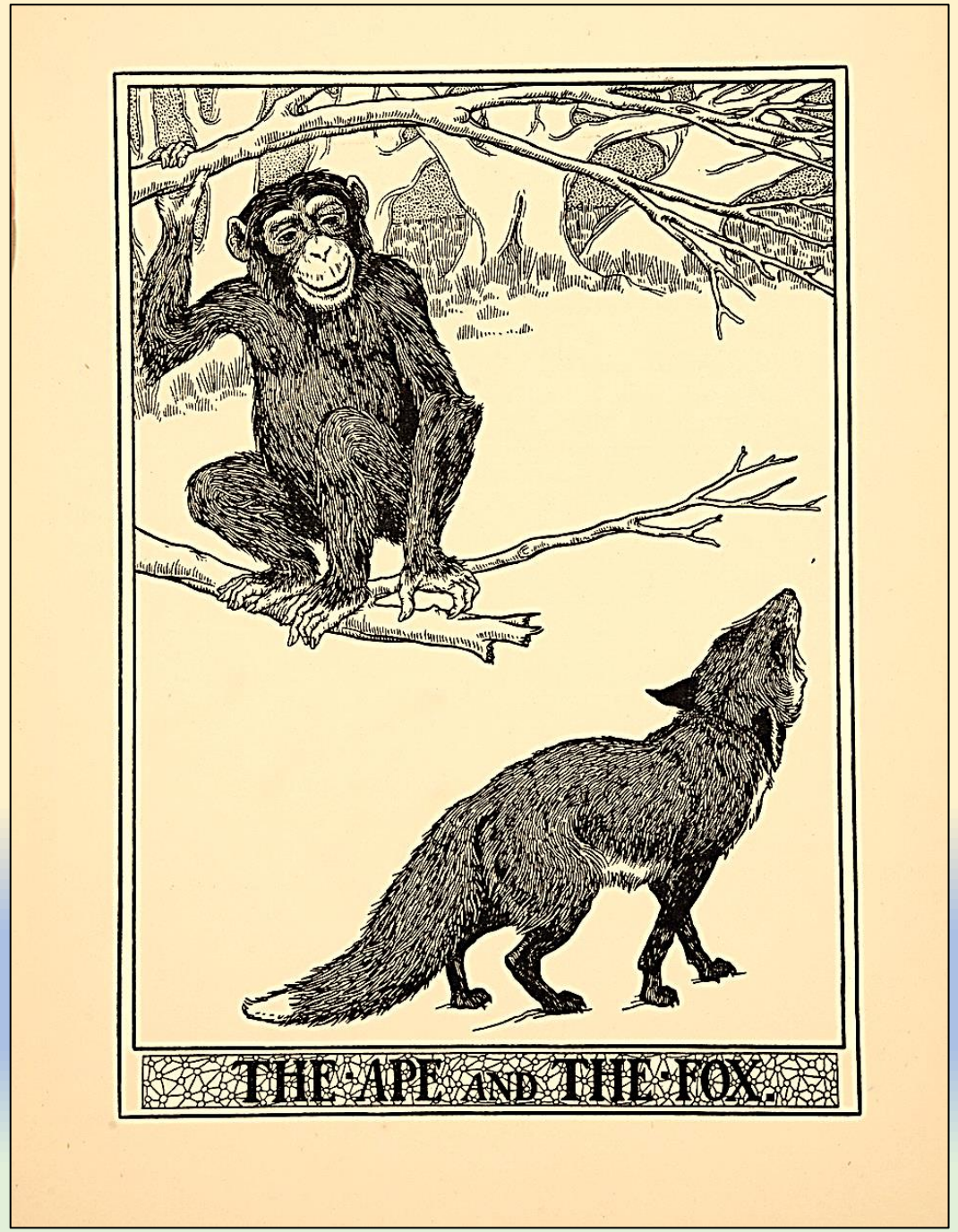
Le loup et l'agneau
Ésope

Un loup vit un agneau qui buvait à un cours d'eau, et prétendit se couvrir d'un motif raisonnable pour le dévorer. Aussi, bien qu'il se tint lui-même en amont, l'accusa-t-il de troubler l'eau et de l'empêcher de boire. L'agneau répondit qu'il ne buvait que du bout des lèvres, et que d'ailleurs, il lui était impossible, en aval, de rien faire à l'eau qui coulait au-dessus de lui. Débouté sur ce point : « Oui, dit le loup ; l'an passé, tu as insulté mon père.

—Moi je n'étais pas encore né.

— Bon ! reprit le loup : tu peux avoir toutes sortes de bonnes raisons ; moi, cela ne m'empêchera pas de te manger. »

On le voit : auprès de qui est résolu à l'injustice, les plus justes raisons sont sans force.



Le renard et le singe
Ésope

Un renard et un singe, qui faisaient route ensemble, disputaient de la noblesse de leur origine. Chacun d'eux exposait abondamment ses prétentions, quand ils arrivèrent en un lieu que le singe se mit à contempler en poussant des gémissements. Comme le renard lui en demandait la raison, le singe lui montra les tombeaux qui étaient là : « Voyons, dit-il, puis-je m'empêcher de pleurer en voyant les cippes des affranchis et des esclaves de mes pères ?

—Bon, répondit le renard, mais mens donc à ton aise : aucun d'eux ne se lèvera pour te confondre. »

Il en est ainsi, chez les hommes, des hâbleurs, qui ne sont jamais plus fanfarons que quand il n'y a personne qui les puisse reprendre.

Le sapin et la ronce

Ésope

Le sapin disait glorieusement à la ronce : « Pauvre créature, tu n'es bonne à rien, tandis que, moi, je sers à couvrir des maisons et à les meubler.

—Ah ! répliqua la ronce ; si tu pensais aux haches et aux scies qui t'abattront, tu préférerais être ronce, plutôt que sapin. »

Mieux vaut pauvreté paisible que richesse avec ses conséquences.

Le corbeau et le renard
Ésope

Un corbeau ayant dérobé un morceau de fromage alla se percher sur un arbre : un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer du morceau, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa taille et sur sa beauté. Plus que tout autre, ajoutait-il, le corbeau méritait d'être roi des oiseaux, ce qui arriverait sûrement s'il avait de la voix. Pressé de montrer qu'il n'en manque pas, le corbeau lâche le fromage et se met à pousser de grands cris : l'autre ne fait qu'un bond et s'empare du fromage.

« Corbeau, dit-il, tu as tout ; il ne te manque que de la cervelle. »

Il y a des hommes sans cervelle : le propos leur convient.

L'âne, le renard et le lion

Ésope

Un âne et un renard, ayant fait amitié, partirent pour la chasse. Ils rencontrèrent par hasard un lion. Le renard, voyant le danger imminent, courut au lion et offrit de lui livrer son camarade, à condition d'avoir lui-même la vie sauve. Le lion ayant promis au renard de l'épargner, celui-ci conduisit l'âne vers un piège et manoeuvra de façon à l'y faire choir. Sûr alors que cette proie ne lui échapperait pas, le lion se jeta d'abord sur le renard, après quoi il se tourna vers l'âne.

Trahir son allié, c'est, son insu, se perdre souvent soi-même.

La Tortue et Le Lièvre

Esope / Jean de La Fontaine

La tortue et le lièvre disputaient qui était le plus vite. En conséquence ils fixèrent un jour et un endroit et se séparèrent. Or le lièvre, confiant dans sa vitesse naturelle, ne se pressa pas de partir ; il se coucha au bord de la route et s'endormit ; mais la tortue, qui avait conscience de sa lenteur, ne cessa de courir, et, prenant ainsi l'avance sur le lièvre endormi, elle arriva au but et gagna le prix.

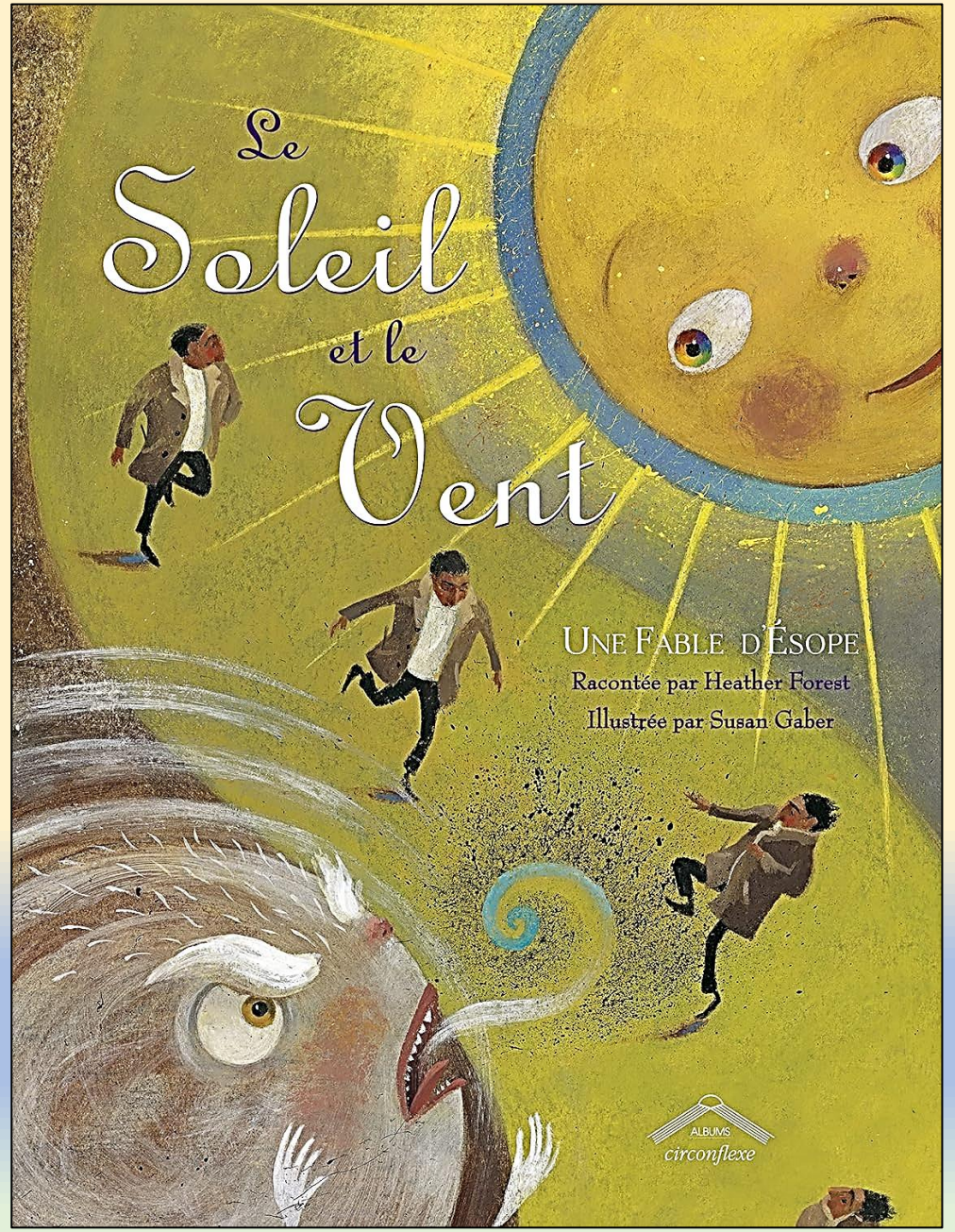
Cette fable montre que souvent le travail l'emporte sur les dons naturels, si on les néglige.

Trad. Chambry, 1927

Le Soleil et le Vent
Esope

Le soleil et le vent se prirent de querelle, chacun d'eux se prétendant le plus fort.
La discussion fut longue, car ni l'un ni l'autre ne voulut céder.
Ils virent un cavalier sur la route et décidèrent d'essayer, sur lui, leurs forces.
-Regarde, disait le vent, je n'ai qu'à me jeter sur lui, pour déchirer ses vêtements.
Et il commença à souffler de toutes ses forces.
Plus le vent faisait d'effort, plus le cavalier serrait son kaftan ; il grognait contre le vent ; mais il allait plus loin, toujours plus loin.
Le vent se fâcha, déchaîna sur le voyageur pluie et neige ; mais celui-ci s'entoura de sa ceinture et ne s'arrêta pas.
Le vent comprit qu'il n'arriverait pas à lui arracher son kaftan et le soleil sourit, se montra entre deux nuages, sécha et réchauffa la terre, et le pauvre cavalier, qui se réjouissait de cette douce chaleur, ôta son kaftan et le mit sous lui.
- Vois-tu, dit alors le soleil au vent malveillant, avec le bien on obtient plus qu'avec le mal.

Traduction par Ely Halpérine-Kaminsky.
Contes et fables, Librairie Plon, 1888 (p. 241-243).



Le Coq et le Renard

Marie de France, Fables françaises du Moyen Âge, 12e siècle | Jean de La Fontaine

Voici l'histoire d'un coq
qui était perché sur un fumier et chantait.
Un renard s'approcha de lui
et lui dit de fort belles paroles :
Seigneur, que vous êtes beau !
Je n'ai jamais vu un si bel oiseau !
Vous avez la voix la plus claire !
Hormis votre père, que je connaissais bien,
nul oiseau n'a jamais mieux chanté.
Mais lui faisait mieux, car il chantait les yeux fermés !
— Moi aussi je sais le faire ! dit le coq.
Il bat des ailes, ferme les yeux,
s'imaginant chanter d'une voix plus claire.
Le renard s'en saisit d'un bond
et gagne la forêt avec sa proie.
Il traversait un champ
quand tous les bergers se lancent à sa poursuite ;
Les chiens aboient après lui.
Regardez ce renard, qui tient le coq !
S'il passe par ici, il paiera cher sa capture !
— Vas-y ! dit le coq, crie-leur
que je suis à toi et que tu ne me laisseras pas !

Le renard veut crier fort,
et le coq saute de sa gueule :
il monte en haut d'un arbre.
Quand le renard s'en aperçoit,
il se voit bien attrapé
et bien trompé par le coq.
De colère et de fureur
il se met à maudire la bouche
qui parle quand elle devrait se taire.
Le coq répond : « Je dois faire comme toi :
maudire l'œil qui veut se fermer,
quand il devrait veiller et guetter
pour éviter un malheur à son seigneur ! »
Ainsi font les fous : la plupart
parlent quand il faut se taire,
et se taisent quand il faut parler.
Avis au sot.

Traduction de Jeanne-Marie Boivin et Laurence Harf-Lancner,
Paris : Garnier-Flammarion

Le Coq Et Le Renard : illustration colorée

L'oie aux œufs d'or

ESOPE

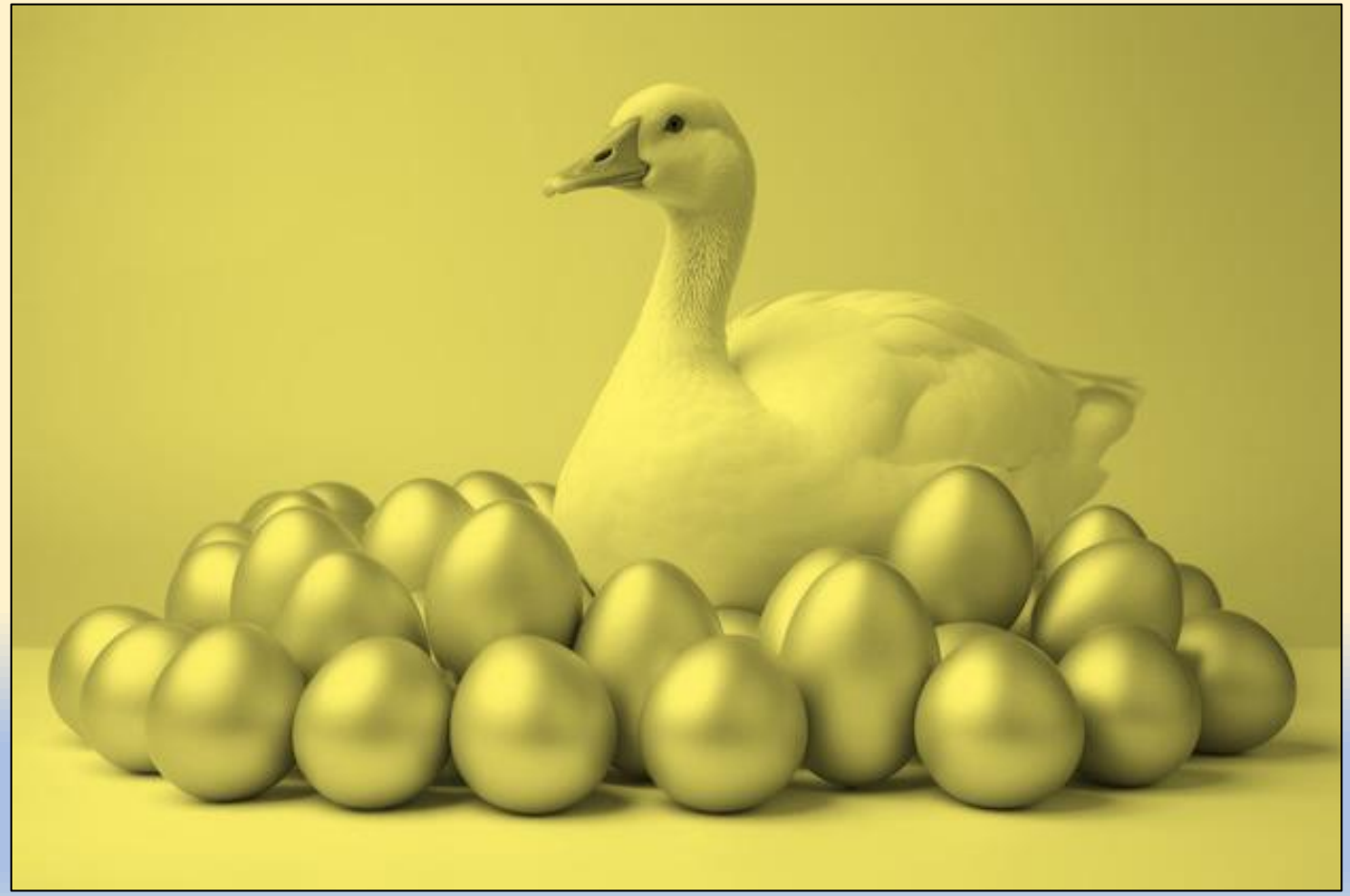
Un homme avait l'immense bonne fortune de posséder une oie merveilleuse.

Chaque jour, elle pondait un œuf d'or.

L'homme s'enrichissait mais, plus il en avait, plus il en voulait. Il décida d'avoir tout le trésor à la fois, et tua l'oie.

Mais quand il l'eut tuée et lui eut ouvert le ventre, au lieu de trouver un tas d'œufs d'or, il découvrit qu'elle était comme toutes les oies.

L'impatience ne paie pas



Les voyageurs et l'ourse

Esope

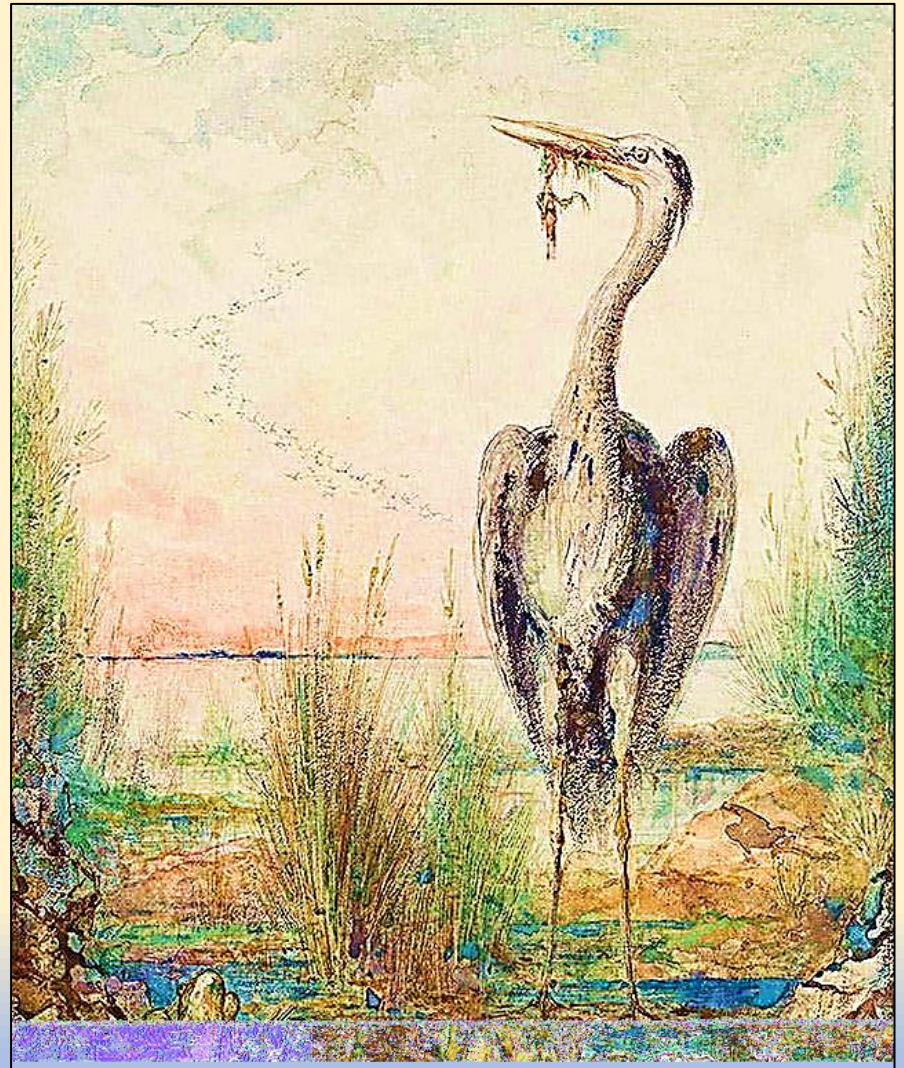
Deux amis faisaient route ensemble. Paraît une ourse. L'un de nos deux compagnons n'a rien de plus pressé que de grimper sur un arbre et de s'y cacher. L'autre était perdu sans recours : il se jette à terre et fait le mort.
L'ourse approche le museau et flaire tout autour. L'homme retient son souffle : l'ourse, dit-on, ne touche pas aux cadavres. Enfin la bête s'éloigne.
Le premier descend de son arbre : « Que t'a dit l'ourse à l'oreille ? demande-t-il au second.
Elle m'a dit de ne plus jamais prendre pour faire route avec eux, d'amis qui vous abandonnent dans le danger. »

Des amitiés sincères c'est le malheur qui est la pierre de touche.

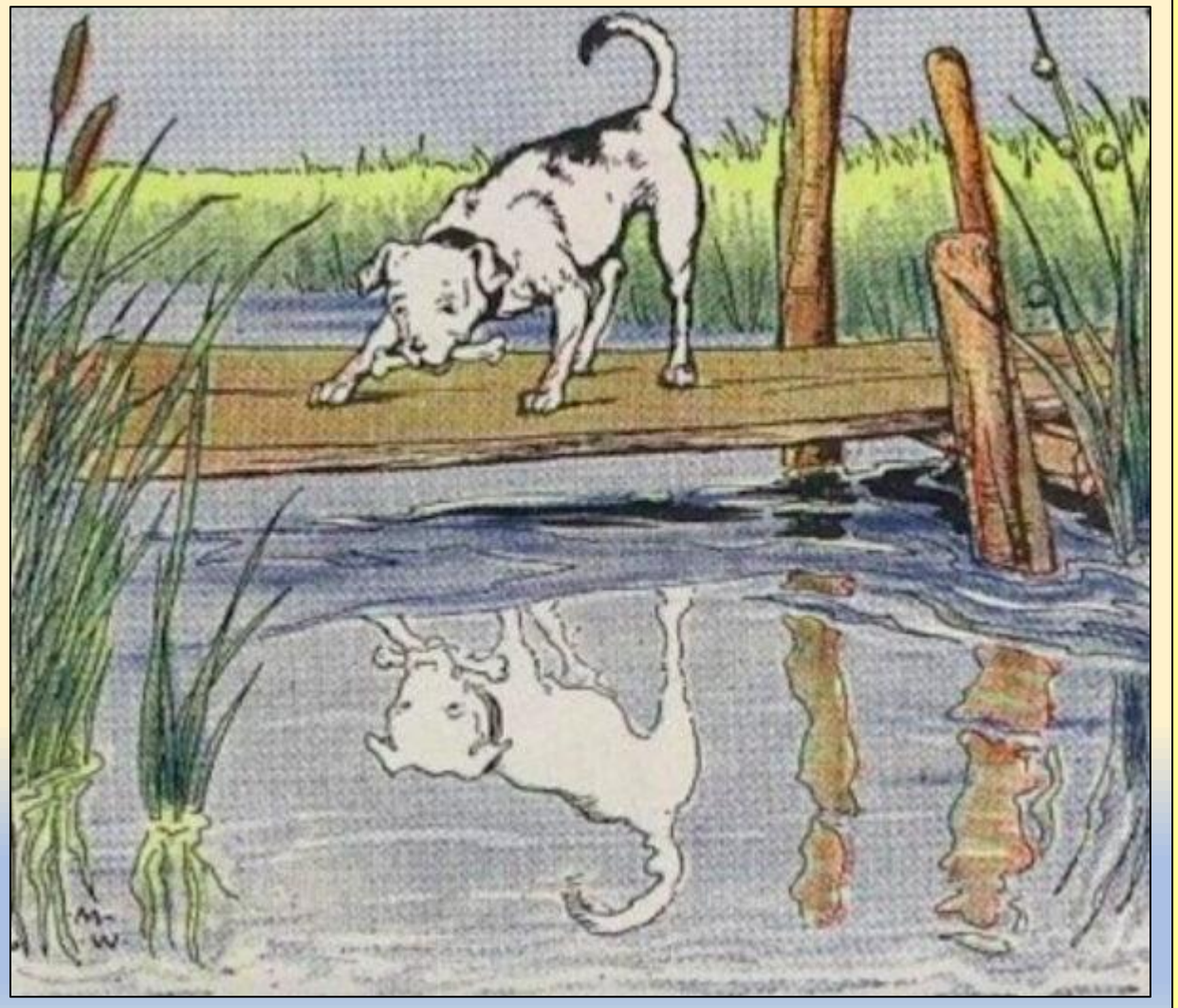
Les Grenouilles qui demandent un Roi
Esope

ZEUS écouta la prière des Grenouilles, et leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roi se promenant sur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de son courage, en dévora autant qu'il en trouva à sa bienséance. Les Grenouilles alarmées de ce mauvais traitement, présentèrent une nouvelle plainte à ZEUS, qui ne voulut point entendre parler de cette affaire.

Depuis ce temps-là elles ont toujours continué à se plaindre et à murmurer ; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenouilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croassement une espèce de plainte ; mais ZEUS est toujours demeuré inflexible, et n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gémissent depuis tant d'années, en punition de ce qu'elles n'avaient pu souffrir un Roi pacifique.



36



Le chien et son os

Esope

Un jour, un chien trouva un os magnifique et décida de le rapporter chez lui pour le savourer tout à son aise.
En chemin, il traversa une rivière sur une frêle planche de bois.
Au milieu du cours d'eau, le chien aperçut dans la rivière un autre chien qui tenait dans sa gueule un os aussi beau que le sien.
L'animal gourmand se dit qu'il aimerait bien s'emparer également de ce festin et, d'un grand coup de mâchoires, il mordit…dans l'eau !
C'est son reflet qu'il avait vu, et l'os, qu'il avait laissé tomber, était maintenant perdu.

Morale de cette histoire : convoiter le bien des autres nous fait souvent perdre ce que nous possédons.

” Le Paon et la Grue “

Esope

Un paon se moquait d'une grue , il raillait sa couleur :

- Moi je suis vêtu d'or et de pourpre , toi , tu portes un plumage sans beauté.

- Seulement , moi , répondit la grue , je chante parmi les étoiles et mon vol me porte dans les hauteurs , toi , pareil à un coq , tu marches en bas avec la volaille.

Moralite : Plutôt la gloire en haillons que le deshonneur dans le faste.

Le laboureur et ses enfants
Esope

Un laboureur, sur le point de terminer sa vie, voulut que ses enfants acquissent de l'expérience en agriculture. Il les fit venir et leur dit : « Mes enfants, je vais quitter ce monde ; mais vous, cherchez ce que j'ai caché dans ma vigne, et vous trouverez tout. » Les enfants s'imaginant qu'il y avait enfoui un trésor en quelque coin, bêchèrent profondément tout le sol de la vigne après la mort du père. De trésor, ils n'en trouvèrent point ; mais la vigne bien remuée donna son fruit au centuple.

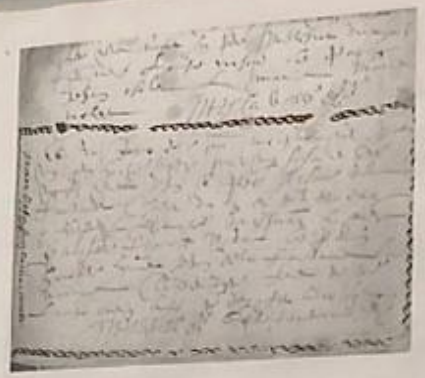
Cette fable montre que le travail est pour les hommes un trésor.

*ESOPE, poète grec du VIIe s. av. JC.
La Cigale et la Fourmi et Le Corbeau et le Renard (Livre I),
par exemple, avaient déjà été imaginés par l'auteur hellène.

Jean de la Fontaine (de son vrai nom Delafontaine) a écrit plus de 240 fables en 26 ans, entre 1668 et 1694.
Soit 9 fables par an.

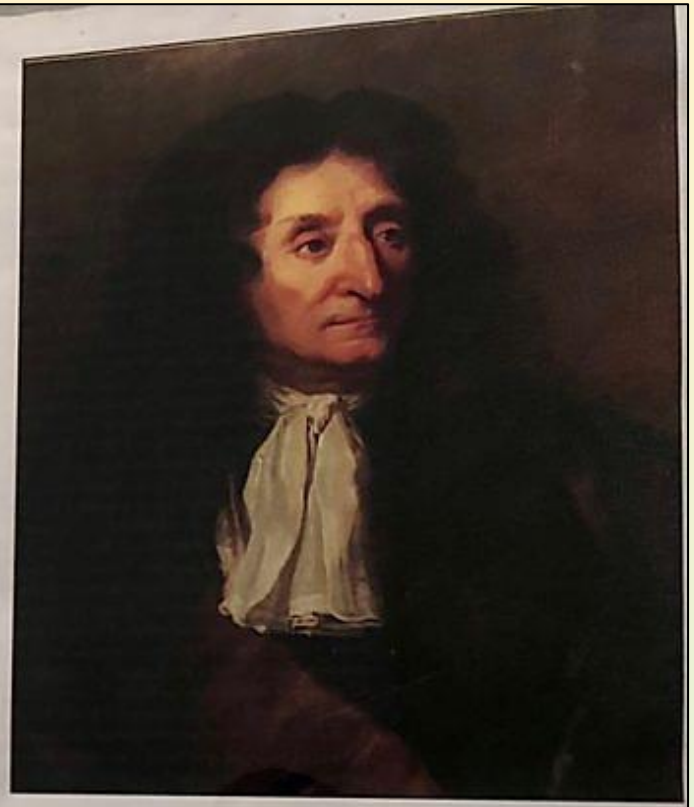
“Je suis un homme de Champagne”

“Le bonhomme” est grand, corpulent, plein de santé, plus à l'aise dans sa province natale que dans les salons parisiens. Ce gaillard, sans cesse amoureux, est un terrible séducteur.



Jean de La Fontaine
est né à Château-Thierry.
Il y est baptisé le 8 juillet 1621.
Il mourra à Paris le 13 avril 1695.

Château-Thierry au XVII[e] siècle ceinturé de remparts et dominé par le château du duc de Bouillon.



La Fontaine à 69 ans
Atelier de Hyacinthe Rigaud, fin XVII[e] siècle.

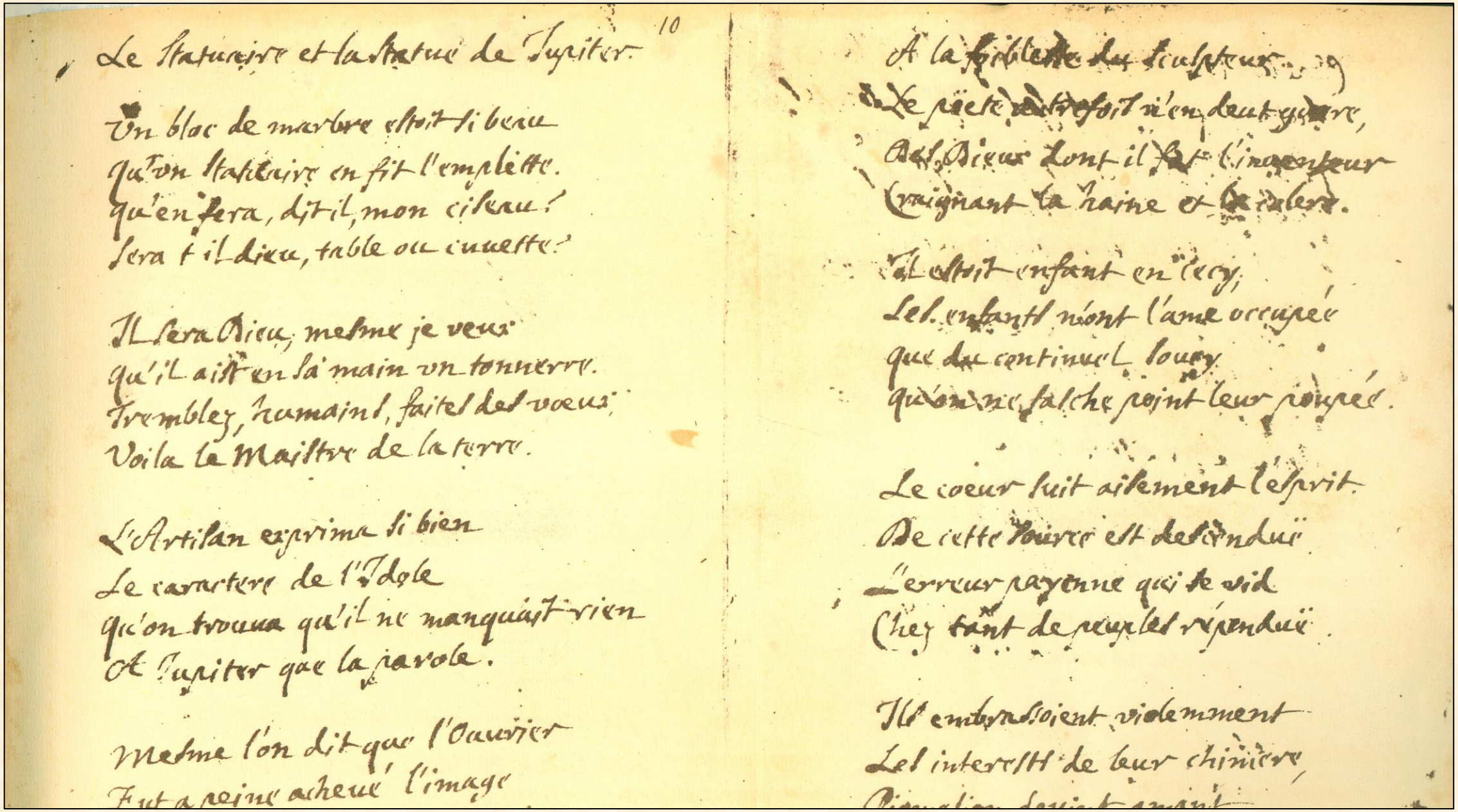
« On tient toujours du lieu dont on vient »*
Jean de La Fontaine
(La souris métamorphosée en fille)

***…Cette fable prouve assez bien ce point :**

Comment lire une fable ?

Lorsqu'on entame la lecture d'une fable, on sait déjà qu'une morale nous attend en bas de la page, si ce n'est pas dès la première ligne ! L'essence même de la fable est de faire réfléchir le lecteur grâce à la mise en scène de personnages identifiables. Ils ont une personnalité immuable, c'est-à-dire que l'agneau sera, dans une même histoire, uniquement gentil et innocent tandis que le loup sera hypocrite et cruel, comme dans Le Loup et l'Agneau. Les détails de l'histoire permettent de s'y projeter facilement, ce qui rend la lecture accessible aux enfants. Jean de La Fontaine le disait lui-même, les enfants doivent s'instruire, et pour cela rien n'est plus utile que la fable ! Selon lui, « On ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu ». Cela implique donc que le devoir des artistes est d'éduquer les hommes dès leur plus jeune âge. Ainsi, tout lecteur doit avoir tiré une leçon de la lecture d'une fable, sans quoi le travail de l'écrivain resterait inachevé. À travers la rédaction de ses fables, Jean de La Fontaine fait une critique de son époque. Ses oeuvres, quelles qu'elles soient, sont un moyen pour lui de s'engager pour ou contre une cause. Par exemple, il écrit *Élégie aux nymphes de Vaux* (1661) pour défendre son protecteur Nicolas Fouquet, qui est alors en disgrâce auprès du roi. Dans certaines de ses fables, La Fontaine fait une critique de la Monarchie absolue qui règne et menace parfois l'équilibre du pays. Il dénonce également la militarisation croissante ou le développement accru de l'économie aux dépens de la morale religieuse. Par exemple, La Fontaine dénonce le pouvoir et la justice sous le règne de Louis XIV dans Le Loup et l'Agneau : le loup, plus fort physiquement, plus puissant et plus catégorique, condamne l'agneau d'emblée avant même qu'il ait pu se défendre. Dans La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Boeuf, La Fontaine critique ouvertement les nobles et les bourgeois qui ont une ambition démesurée les poussant à la folie. Par conséquent, on peut définir La Fontaine comme un écrivain engagé. Il dénonce la politique de son temps mais s'engage aussi dans le monde littéraire. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, il prit parti pour les Anciens, c'est-à-dire ceux qui prônaient une écriture esthétiquement classique, héritée de l'Antiquité. C'est d'ailleurs cette même Antiquité qui établit la fable comme un modèle fondamentalement instructif.

Puis, en 2000, c'est autour de la marque de fromage Boursin© de s'inspirer d'une fable de La Fontaine : Le Corbeau et le Renard, sur un air de comédie musicale. Orangina© s'inspirera également de la même fable quatorze ans plus tard réinventée par l'humoriste et acteur Jamel Debbouze (le renard est attiré non pas par un fromage, mais par la boisson gazeuse !). Enfin, récemment aux États-Unis cette fois, la marque de voiture Mercedes© met en scène la course qui oppose le lièvre et la tortue. Grâce à la voiture, la tortue l'emporte : « rien ne sert de courir, il faut partir en Mercedes » est leur slogan. À quand la prochaine revisite de fable ?



Le Statuaire et la Statue de Jupiter. 10

Un bloc de marbre estoit si beau
qu'un Statuaire en fit l'emplette.
qu'en fera, dit il, mon ciseau?
Sera t il dieu, table ou cuvette?

Il sera Dieu, mesme je veux
qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains, faites des vœux;
Voila le Maistre de la terre.

L'Artisan exprima si bien
Le caractere de l'Idole
qu'on trouva qu'il ne manquait rien
Et Jupiter que la parole.

Mesme l'on dit que l'Ouvrier
Fut a peine acheué l'image

A la Gloire du Sculpteur.

Le poëte en effet n'en doit guere,
Aux Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colere.

Tel estoit enfant en cecy,
Les enfants n'ont l'ame occupée
que du continuel souci
qu'on ne fâche point leur poupée.

Le coeur suit aisement l'esprit.
De cette source est descendu
L'erreur payenne qui se vid
Chez tant de peuples répandu.

Ils entendoient visiblement
Les interests de leur chimere,
Ainsi on devint amant

Le statuaire et la statue de Jupiter

Jean de La Fontaine (Livre IX – Fable 6)

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table, ou cuvette ?

Il sera Dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez humains ; Faites des vœux ;
Voilà le maître de la terre.

L'Artisan exprima si bien
Le caractère de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
À Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

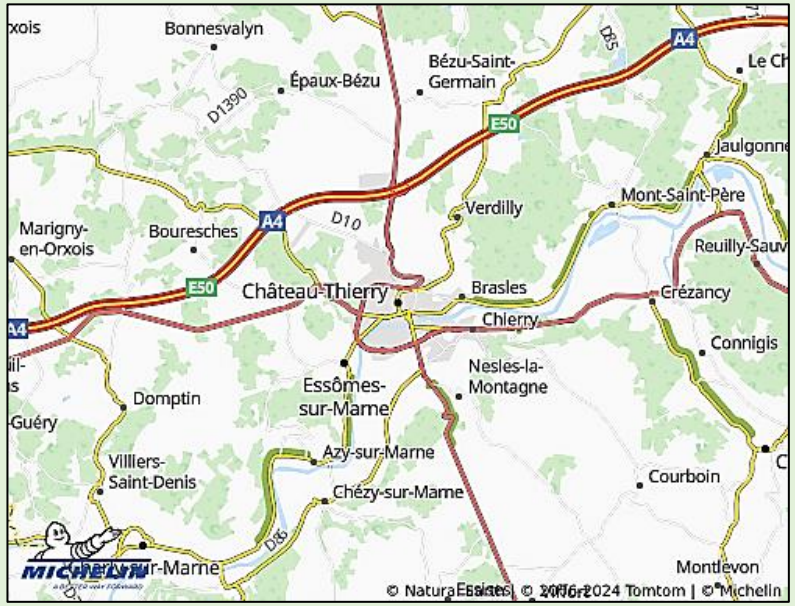
À la faiblesse du Sculpteur
Le Poète autrefois n'en dut guère,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

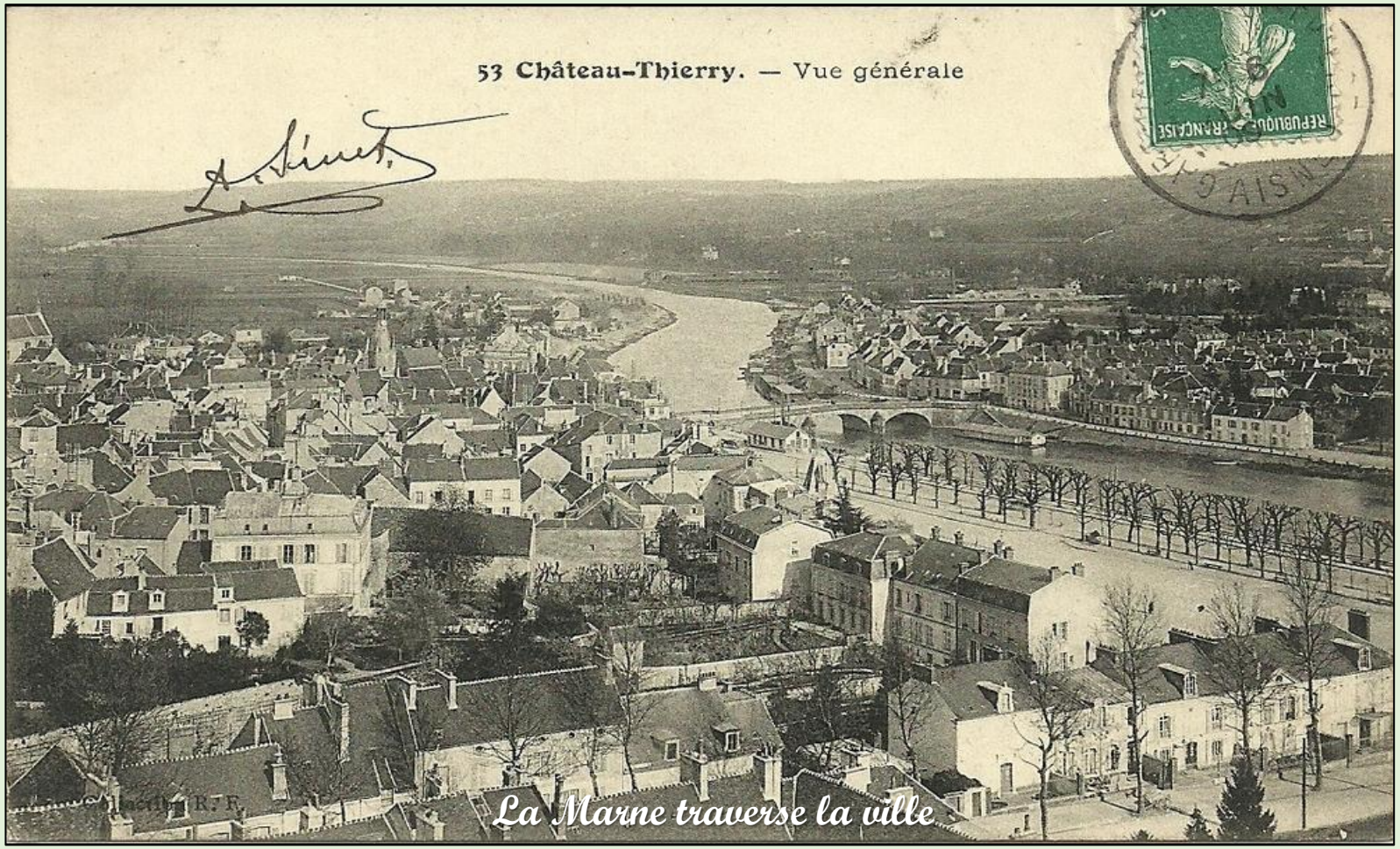
Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère.
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges





Le père de Jean de La Fontaine est Maître des eaux et forêts à Château-Thierry lorsqu'en 1621 nait le futur fabuliste dans une belle demeure (photo de gauche) construite à la Renaissance (la date 1559 est gravée à droite de la porte). La maison natale du génie de la langue française, dans laquelle il vécut jusqu'en 1676, conserve plusieurs éléments tels qu'il les a connus : l'escalier de pierre, les plafonds à poutres apparentes et des parquets et dallages de tomettes en terre cuite.
Transformée en musée dès 1876, la Maison est classée Monument historique et labellisée Maison des Illustres et musée de France. Lors de sa visite, on peut notamment voir le petit salon consacré aux contes et le cabinet de travail du malicieux Champenois ainsi qu'une riche collection d'objets et manuscrits datés du 17ème siècle à nos jours (photo p. 47).

La maison natale de Jean de la Fontaine est un splendide hôtel particulier de style Renaissance construit en 1559, acheté par Charles de la Fontaine le père du poète lors de son mariage avec Françoise Pidoux, en 1616, maison où leur jeune fils né en 1621 passera presque toute son enfance avant d'hériter de la demeure qu'il cédera finalement en 1676 à son cousin Antoine Pintrel, gentilhomme de la grande vénerie du Roi. Deux cents ans plus tard, en 1876, cette maison sera transformée en Musée La Fontaine avant d'être rénovée par la ville en 2008. Le document qui nous la fait visiter a été diffusé en avril 2011. Si la maison natale du poète mérite cet intérêt, outre le fait de constituer un Musée intéressant, c'est aussi et surtout parce qu'il est loisible à l'imagination du visiteur, amoureux des Fables, qui y flânerait, de mesurer l'influence qu'elle dut avoir sur la formation du fabuliste. C'est une maison de notable, au cœur d'une petite ville traversée par un grand fleuve (la Marne) et étagée sur une colline couronnée d'un château-forteresse médiéval datant des époques mérovingiennes et carolingiennes (Thierry IV aurait donné son nom à Château-Thierry). Ici la royauté est bien assise, à mi-chemin de Paris et de la Meuse, dans une région limitrophe entre Île-de-France, Picardie et Champagne. Que la ville soit aujourd'hui devenue picarde par la grâce de la régionalisation ne doit pas faire oublier sa position originale de Duché. Lorsque la nièce de Mazarin, Marie Mancini épouse le seigneur des lieux en 1662 elle devient ainsi Duchesse de Bouillon. Dominer la Marne à deux cents mètres de haut et à quatre-vingts kilomètres de Paris n'étant pas propre à divertir les journées d'une jeune femme, la Duchesse s'intéresse très vite aux talents locaux et donc à La Fontaine, dont elle facilitera l'entrée à la Cour. Ce dernier, alors âgé de 42 ans, semble encore très attaché à sa province et à sa ville où il a connu une enfance heureuse, une adolescence oisive à peine interrompue par un séjour à la maison de l'Oratoire, rue Saint Honoré à Paris en compagnie de son frère Claude, aux fins d'embrasser une vocation religieuse vite avortée. Il y a de toute évidence une nonchalance chez le poète, une lenteur qui n'exclut pas une ambition littéraire forte. La charge de Maître des Eaux et Forêts qu'il a acquise en 1652, à la suite de son père et d'études de droit, le maintient au contact de ses forêts natales et des contes entendus dans la petite enfance. Bref la Nature, le monde des fermes et des fermiers, la proximité aux animaux domestiques ou sauvages semblent bien plus imprégner sa curiosité et son imagination que le monde des courtisans. Ses Fables, qu'il publie en trois livraisons (1668,1678,1694) ne sont pas seulement un salut fait aux modèles latins ou grecs (Phèdre, Ésope, Térence, Ovide) ni un chef d'œuvre d'habileté prosodique et narrative, où prédomine la fluidité orale et la justesse d'oreille, ce sont surtout des témoignages de tendresse envers les humbles, les paysans, autant que des satires violentes des mœurs nobiliaires ou royales. S'il est vrai qu'en 1793 Château-Thierry deviendra brièvement Égalité-sur-Marne avant de reprendre son nom, cela ne se fera cependant pas pour saluer l'esprit pré-révolutionnaire du fabuliste. La Fontaine demeure en effet un esprit classique, candidat élu à l'Académie Française en 1683, quoique intronisé uniquement après l'élection de Boileau l'année suivante. Cet ancien ami de l'Intendant Fouquet, qu'il suivra à Limoges dans sa disgrâce en 1661, se tiendra toujours à distance de Versailles, préférant fréquenter les salons de sa protectrice Madame de la Sablière, dans le Marais (jusqu'à la mort de cette dernière en 1693) voire frayer avec les Libertins. Sensuel, licencieux et janséniste tout à la fois, telles sont les tendances contradictoires du personnage. Son génie est d'avoir su les dépasser pour traverser l'un des règnes les plus violents et les plus autoritaires de l'Histoire de France avec un calme moqueur, un épicurisme critique, une distance moqueuse qu'on pourra qualifier au choix de champenoise ou de picarde.

Jacques DARRAS

Jean Paul Delance se rend sur les traces de Jean de La Fontaine dans sa ville natale Château-Thierry dans l'Aisne : l'église où il fut baptisé, la maison de sa naissance. Celle-ci est devenue un musée.

Brigida Verstraete, coordinatrice des visites évoque la vie de La Fontaine dans la période où il résida dans la ville. Ses premières fables sont publiées en 1668 et il devient un homme lettré reconnu.

Cependant il n'a jamais renié ses origines et en retour sa ville natale le met à l'honneur : sa maison musée est restaurée. Le maire Jacques Krabal explique les projets de la ville.

On a retenu de son œuvre ses fables inspirées de textes de l'Antiquité qui sont, nous explique Jean Claude Belin, professeur de lettres classiques, un critique de la société de l'époque.

Jean de La Fontaine est un dramaturge, conteur et fabuliste français né le 8 juillet 1621 à Château-Thierry et décédé le 13 avril 1695 à Paris. S'inspirant des écrits d'Ésope, il est l'auteur qui éleva la fable au rang des genres littéraires reconnus. Maniant la langue française avec brio, il fut élu à l'Académie française. Il est connu grâce à plusieurs fables comme *La Cigale et la Fourmi* ou *Le Corbeau et le Renard*. *Les Fables de La Fontaine* (1668) font désormais partie des classiques de la littérature française.

Études et premiers écrits

*Jean de La Fontaine naît à Château-Thierry le 8/07/1621. Il est le fils du maître des Eaux et Forêts et capitaine des chasses du duché de Château-Thierry. D'ascendance noble, il fréquente alors le collège de Château-Thierry, y apprend le latin et se passionne pour les écrits antiques. Vers 18 ans, il découvre les écrits de François RABELAIS, comme *Pantagruel* et *Gargantua*. En 1642, il part pour Paris pour suivre des études de droit.*

Un cercle d'amis assoiffés de littérature

Durant celles-ci, il fait la connaissance de Paul Pellisson, François Charpentier et Tallemant des Réaux avec lesquels il fonde un cercle de poètes appelé les Chevaliers de la Table ronde. Durant leurs réunions, ils se partagent leurs dernières découvertes en matière de poésie et se rêvent écrivains. En 1649, il est diplômé en droit et devient avocat au Parlement de Paris. Dans le même temps, ses parents lui organisent un mariage arrangé avec Marie Héricart afin de sécuriser les possessions familiales. Après plusieurs années de travail, il publie *L'Eunuque* (1654), une pièce de théâtre de comédie qui ne trouve pas le succès. Lors d'une soirée mondaine, il fait la connaissance de Nicolas Fouquet, alors surintendant des Finances du roi Louis XIV. Celui-ci cherche à rassembler autour de lui les plus grands artistes contemporains.

Le maître des fables

En 1658, Jean de La Fontaine entre alors au service de Nicolas Fouquet, qui verse une pension à l'auteur en échange de poésies le mettant sur un piédestal. C'est à cet instant que l'avocat devient pleinement poète et fabuliste. Il publie *Adonis* (1658), un poème en alexandrins qu'il dédie personnellement à Nicolas Fouquet. Déjà maître dans l'art de faire chanter les mots, Jean de La Fontaine laisse libre cours à son imagination pour écrire *Les Rieurs du Beau-Richard* (1659), une pièce de théâtre. Il mêle astucieusement les contes antiques et la période contemporaine pour écrire *Élégie aux nymphes de Vaux* (1660) qui s'inspire du château de Vaux-le-Vicomte.

Avec l'arrestation de Fouquet le 5 septembre 1661, Jean de La Fontaine perd là son mécène qui l'a tant aidé à vivre de sa plume. Alors qu'il n'a pas encore terminé son récit *Le Songe de Vaux*, il tente de défendre son protecteur en écrivant au roi lui-même : *Ode au roi* (1663). Il trouve ensuite de nouveaux mécènes auprès de la duchesse de Bouillon et de la duchesse d'Orléans. Il publie son premier conte, *Joconde* (1664), qui est à la fois encensé par ses admirateurs et hué par ses détracteurs.

La reconnaissance en tant que fabuliste

Les années 1660 sont source de succès pour Jean de La Fontaine, notamment après la sortie de son premier recueil de fables : *Contes et nouvelles en vers* (1665). Il montre là une virtuosité jamais vue dans la manière d'apporter une morale au sein d'un genre littéraire qualifié jusque-là de mineur. Avec *Fables choisies et mises en vers* (1668), il place définitivement la fable au rang d'art.

L'entrée à l'Académie française

Profitant de sa notoriété, il se tourne ensuite vers le roman avec Les amours de Psyché et de Cupidon (1669), puis les poèmes cléricaux avec *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* (1671). En 1674, il commence à travailler sur un opéra avec le compositeur Jean-Baptiste Lully, mais le projet n'aboutit pas. À ce sujet, Jean de La Fontaine publie un poème intitulé *Le Florentin* (1674), qui met la noblesse parisienne en émoi. Il publie ensuite le deuxième tome des *Fables choisies et mises en vers* (1678), dédié à la maîtresse de Louis XIV, Madame de Montespan.

Le premier fabuliste académicien

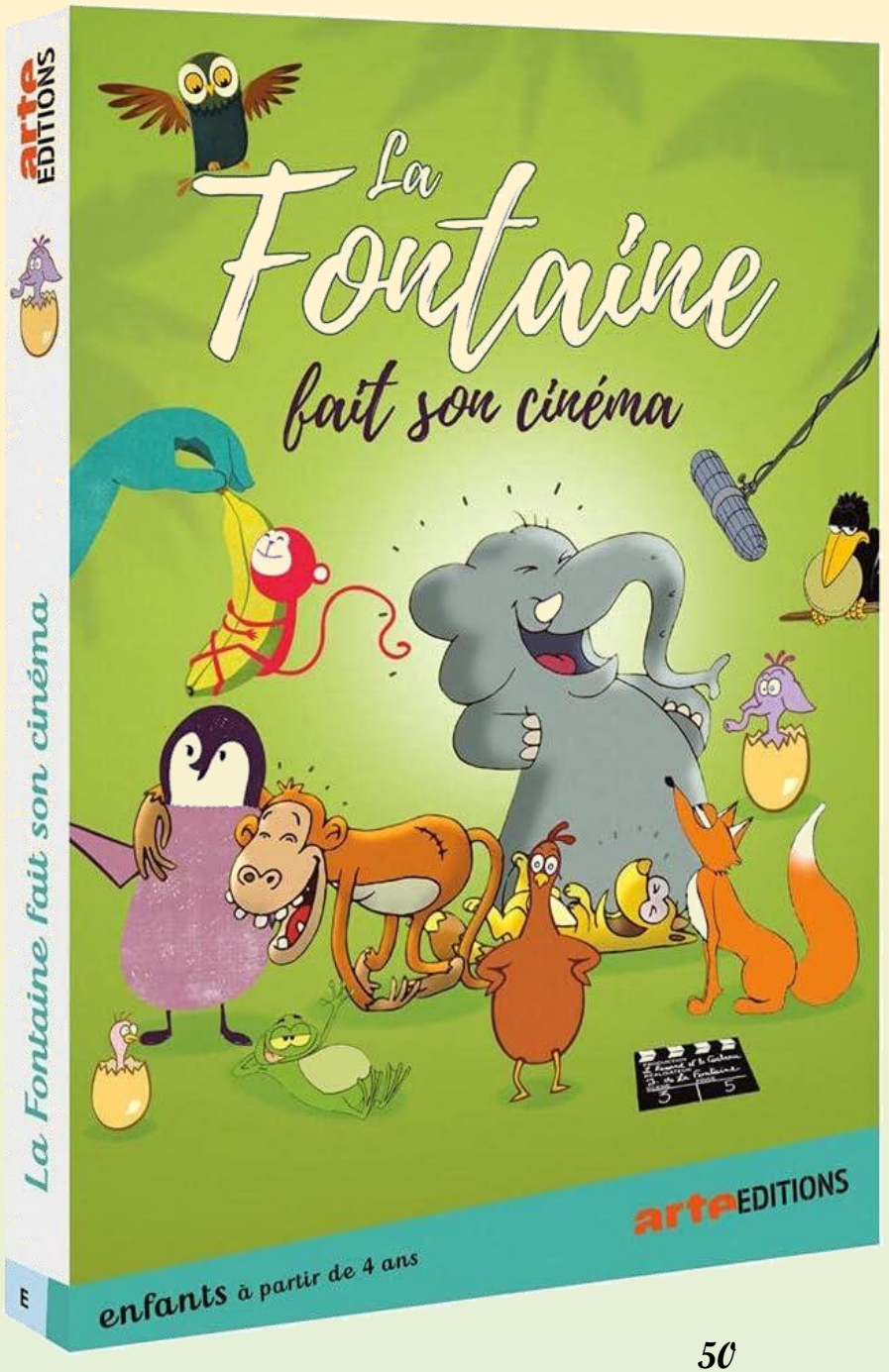
Jean de La Fontaine est élu membre de l'Académie française le 2 mai 1684, en partie grâce à sa brillante carrière de fabuliste. À cette occasion, il en profite pour prononcer un discours en prose intitulé *Discours à Madame de La Sablière* (1684), son mécène le plus fidèle. Pour y entrer, l'auteur a dû promettre de ne plus créer de rimes ou de contes, mais, en écrivain passé maître de la fable moralisante, il ne tiendra pas cette promesse !Les dernières années de sa vie, il diminue la cadence d'écriture, mais rédige néanmoins le pertinent *Ouvrages de prose et de poésie* (1685) avant de publier, quelque temps avant sa mort, le dernier tome de ses *Fables choisies et mises en vers* (1693). Il décède ensuite le 13 avril 1695 à Paris.

Un fabuliste passé à la postérité

Aujourd'hui encore, la vie et l'œuvre de Jean de La Fontaine restent une source d'inspiration inépuisable, notamment pour le 7e art. On retrouve une adaptation de sa vie dans *Jean de La Fontaine, le défi* (2007) avec Loràant Deutsch dans son rôle, ou encore *La Fontaine fait son cinéma* (2017), qui transpose à l'écran ses fables les plus connues.

Synopsis

Paris résonne de mille bruits en ce matin du 5 septembre 1661 : Fouquet, le puissant conseiller du roi, est arrêté sur ordre de Colbert ; le jeune Louis XIV devient seul maître. Alors que les autres artistes se précipitent au service du monarque de droit divin, un homme se lève pour affirmer son soutien au surintendant déchu, le poète Jean de La Fontaine. Colbert se jure alors de faire plier le rebelle, seul artiste du royaume à situer son art au-dessus du roi.
Dès lors, La Fontaine, même dans la misère, ne renoncera jamais à ses convictions. Sans argent, il résiste, s'amuse, observe, écrit les Fables, pamphlets assassins contre un régime despotique en pleine décadence.

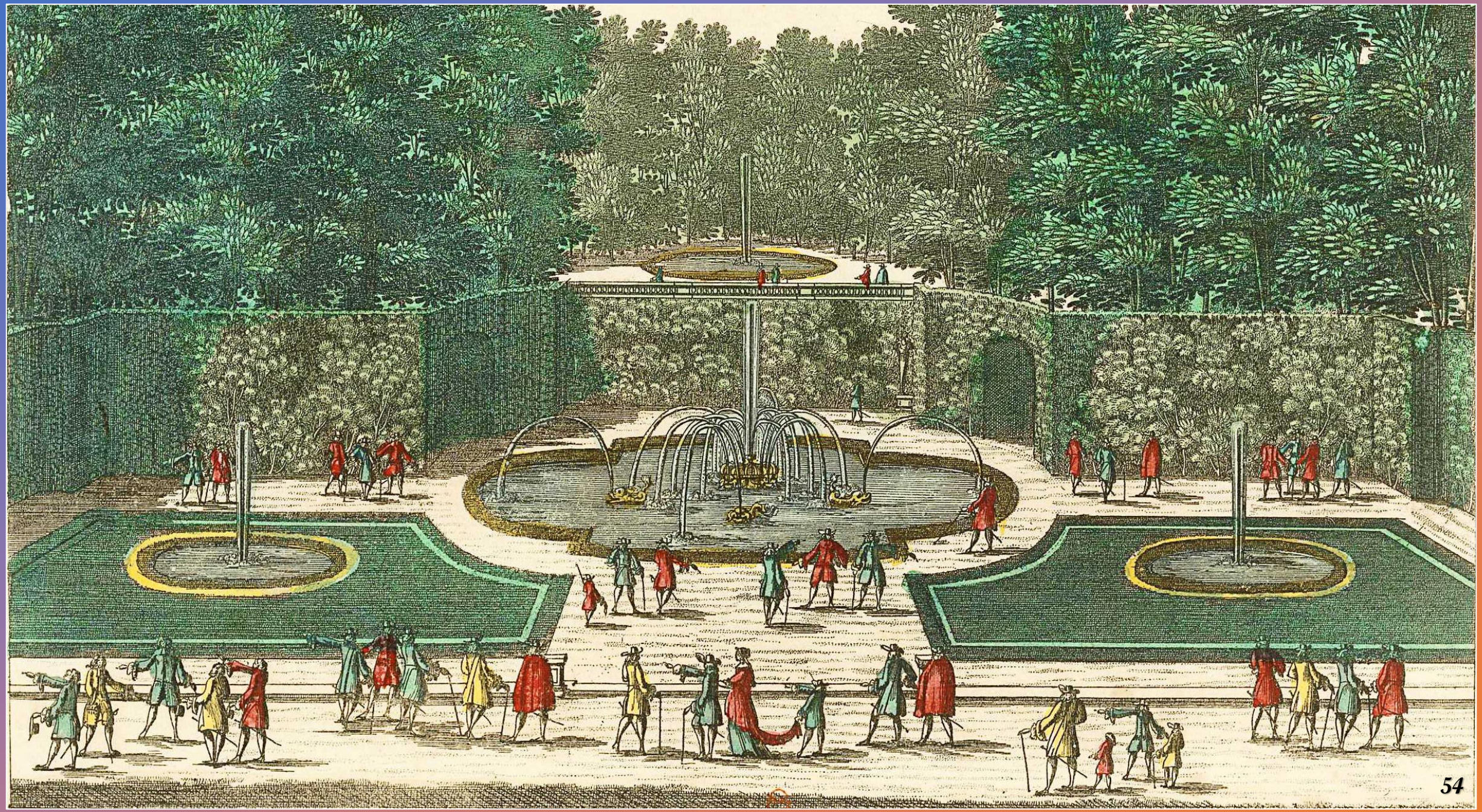


Le complot de Louis XIV - L'affaire Nicolas Fouquet à Vaux-le-Vicomte

Pour fêter l'achèvement du château qu'il s'est fait construire à Vaux-le-Vicomte (photo de droite, médaillon : château de Versailles, vue partielle), le surintendant des Finances Nicolas Fouquet organise une grande réception pour le roi et la Cour. Le buffet est préparé par le célèbre cuisinier Vatel. Molière et Lully présentent une comédie-ballet dans les jardins dessinés par Le Nôtre, et un grand feu d'artifice est donné au-dessus du château. Cet étalage de luxe, qui témoignage de la puissance excessive du surintendant, conduit Louis XIV, sur les conseils de Colbert, à faire arrêter Fouquet le 5 septembre par d'Artagnan.

Le jeune Louis XIV (23 ans) arrive à six heures du soir en compagnie de sa mère, la reine Anne d'Autriche, et de quelque six cents courtisans.
La reine Marie-Thérèse, enceinte, n'a pu se joindre à la fête mais le roi se console avec sa jeune maîtresse, la douce Mademoiselle de La Vallière .
Parmi les autres absents de marque, on peut noter le ministre Colbert, soucieux de se démarquer de son ennemi intime, Fouquet.

Le roi a l'humeur maussade. Depuis la mort de Mazarin quelques mois plus tôt, il a pris le parti de diriger en personne le gouvernement et attend de tous ses ministres et conseillers qu'ils lui soient loyaux.
Ce n'est pas précisément le cas de Fouquet, qui abuse de sa position d'héritier présomptif de Mazarin et continue de s'enrichir en cachette du souverain.
L'invitation à Vaux apparaît dans ce contexte d'une extrême maladresse...



5 septembre 1661 : Nicolas Fouquet est arrêté par d'Artagnan à Nantes sur ordre de Louis XIV

L'affaire Fouquet

Daniel Dessert dans mensuel 32 mars 1981

Pour obtenir sa tête, Colbert l'a présenté comme un prévaricateur, un homme corrompu qui pillait les caisses de l'État pour satisfaire sa folie des grandeurs. Daniel Dessert a repris pour nous le dossier d'instruction de l'affaire. Il en ressort un portrait inattendu de celui qui fut, peut-être, le plus génial financier du Grand Siècle et la victime de la raison d'Etat.

Fils d'un armateur breton, Fouquet a redressé les finances de la France après les troubles de la Fronde et il en a profité pour beaucoup s'enrichir. Énivré par ses succès, il s'est donné pour devise : « Usque non ascendam» (Jusqu'où ne monterai-je pas ?).

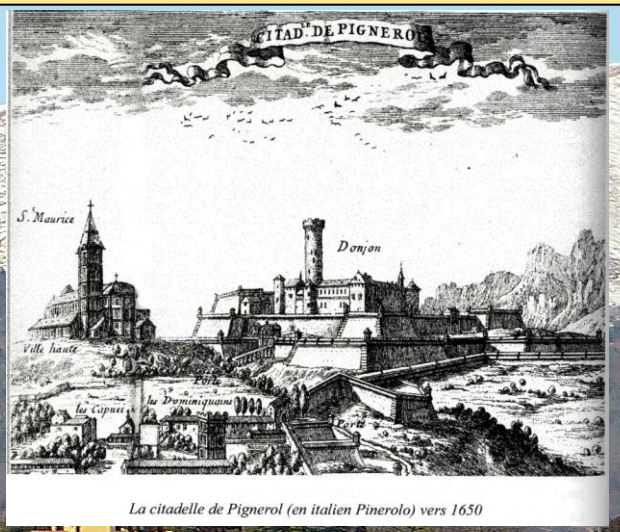
Or, depuis la mort de Mazarin, quelques mois plus tôt, le jeune roi Louis XIV (23 ans) n'a plus envie de déléguer à autrui la direction du pays. **Colbert**, un ministre jaloux de Fouquet, dénonce au roi ses malversations et le met en garde contre sa puissance. Le roi s'indigne « qu'un homme puisse se rendre l'arbitre souverain de l'État ».

Inconscient du danger, Fouquet donne une fête somptueuse en son château de Vaux-le-Vicomte, où il a réuni les plus grands talents de son époque : Molière, La Fontaine, Corneille, le décorateur Le Brun, l'architecte Le Vau, le jardinier Le Nôtre, le maître d'hôtel Vatel... Le roi se sent humilié par le luxe tapageur de son ministre et quitte la fête. Peu après, il ordonne l'arrestation de Fouquet.

Après trois ans de procédure, Fouquet est condamné au bannissement. Louis XIV usera exceptionnellement de son droit pour aggraver la peine. C'est ainsi que le financier et mécène finira sa vie dans la forteresse de Pignerol (Alpes italiennes).

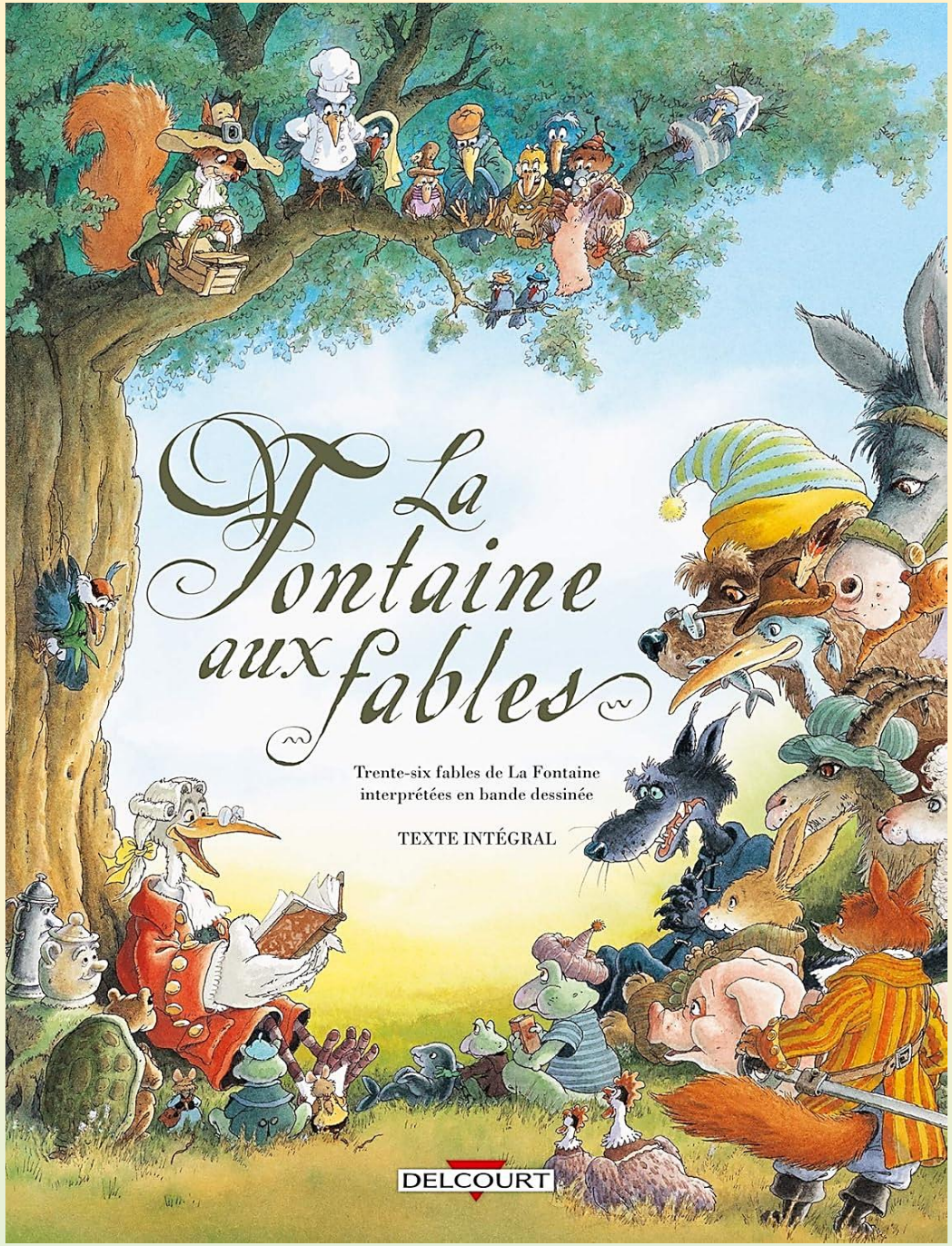
Le roi, rassuré, pourra consolider son pouvoir et achever l'œuvre centralisatrice de Richelieu et Mazarin avec le diligent concours de Colbert.

L'Histoire



La citadelle de Pignerol (en italien Pinerolo) vers 1650

Pinerolo - Province de Turin - Piedmont – Italy (Médaillon : la citadelle vers 1650)



Source intarissable d'émerveillement, Les Fables de La Fontaine ne cessent d'irriguer notre imagination tout en distillant, génération après génération, leur malicieuse sagesse.*
Trente-six fables sont adaptées par des dessinateurs de haut vol. Parfaitement fidèles au texte original, ils font revivre la comédie animalière de La Fontaine avec une exubérance et une jubilation communicatives.

« Je me sers d'animaux pour instruire les hommes ».
Jean de La Fontaine

Il y en a 243 au total, publiées dans quatre tomes différents, en 1668, 1678 et 1679.

À travers ses dessins vivants et foisonnants de détails, Jean-Baptiste Oudry, peintre du roi Louis XV, propose une fresque admirable de la société de la fin du XVII^e siècle. Personne n'a su mieux que lui représenter les animaux : le peintre les fait s'animer comme le fabuliste les fait parler. Cet ouvrage reproduit 275 gravures d'Oudry mises en couleurs en hommage à l'œuvre d'un grand peintre et à celle du plus illustre des fabulistes.

Les fables

Les 240 fables écrites par Jean de La Fontaine ont été publiées en 3 recueils, comprenant chacun un nombre variable de "Livres", regroupant eux-mêmes un nombre variable de "Fables". Le premier recueil de fables parut en 1668 chez Barbin, les illustrations étaient de François Chauveau, le meilleur spécialiste de l'époque. Il se composait de 124 fables, réparties en 6 livres, avec une introduction (la dédicace en vers), et une conclusion (l'épilogue), qui ne correspondent pas forcément à l'ordre dans lequel les fables avaient été écrites. Il fut dédié au fils aîné du roi Louis XIV, le Dauphin, âgé alors 6 ans. "Lecture agréable, mais aussi utile et sérieuse". Ce premier recueil se présente sous forme de 2 volumes :

- le premier comportant les livres I à III,
- le second les livres IV à VI.

Huit fables nouvelles sont publiées en 1671. Elles prendront place dans les livres VII, VIII et IX lors de la parution du second recueil. Le deuxième recueil de fables, paru en 1678 pour les livres VII et VIII, 1679 pour les livres IX, X, XI, représente un ensemble de 87 fables dédiées à Madame de Montespan, maîtresse du roi, avec des messages concernant les grands problèmes de l'époque. La deuxième édition des *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine, revues, corrigées et augmentées* se présente sous forme de 4 volumes :

- les deux premiers tomes reprennent les livres I à VI
-le troisième tome (intitulé troisième partie) se compose d'un livre premier et d'un livre second (les livres VII et VIII actuels)
-le quatrième tome (ou quatrième partie) correspondant aux livres IX, X, XI actuels. Le troisième recueil, le livre XII, un peu à part, date de 1694. La plupart des 29 fables qui le composent avaient été publiées dès 1684. Les contes (La matrone d'Ephèse et Belphégor) et les récits mythologiques (Philémon et Baucis, Les filles de Minée, Daphnis et Alcimadure) sont venus enrichir le volume mais ont été publiés en 1682 et 1685. Ce recueil, dédié au duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, âgé de 12 ans à l'époque, condense les idées essentielles exprimées dans les livres précédents. Il se présente sous forme d'un volume de *Fables choisies.*

L'édition complète des fables comporte donc 5 volumes, réédités en 1709 par Charpentier, qui attribue aux livres une numérotation croissante allant de I à XII.

Fable de Jean de La Fontaine : La besace* Livre I, fable 7

Jupiter dit un jour : "Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe ; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? - Moi ? dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. "
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort
Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté
L'Eléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit
Dame Baleine était trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux ; mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain
Nous créa Besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui

La besace

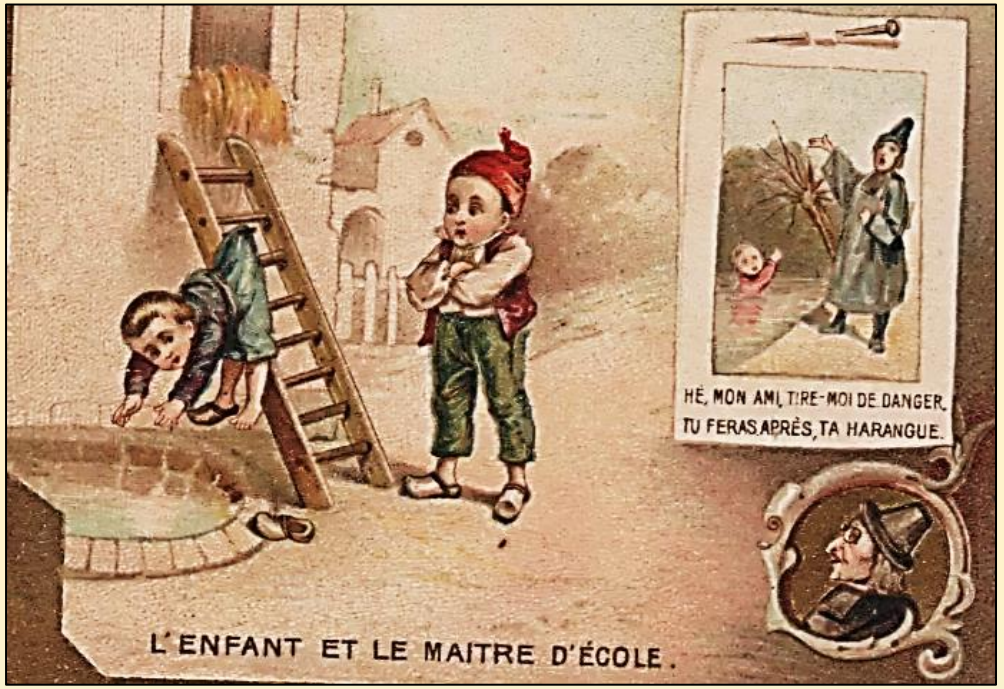
L' Enfant et le maître d'école. (Livre I – Fable 19)

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : « Au secours, je péris. »
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : « Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !

Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! ».
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger,
Tu feras après ta harangue.

Magister : maître d'école en latin
Babouin : n'a rien à voir ici avec le singe du même nom. Il s'agit d'un nom donné péjorativement à de jeunes enfants. Richelet en donne la définition suivante « Petit sot, petit impertinent ». On donne aussi ce nom à un enfant qui babille.
Canaille : synonyme de fripon
Bord : il retira l'enfant de l'eau et le mit sur la rive
Censeur : Toute personne qui trouve toujours à redire
Engeance : Péjorativement toute espèce

L' Enfant et le maître d'école



La laitière et le pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un Pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue elle allait à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
Cotillon simple, et souliers plats.
Notre Laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d' œufs, faisait triple couvée ;
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable ;
J'aurai le revendant de l'argent bel et bon ;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée.

la laitière et le pot au lait

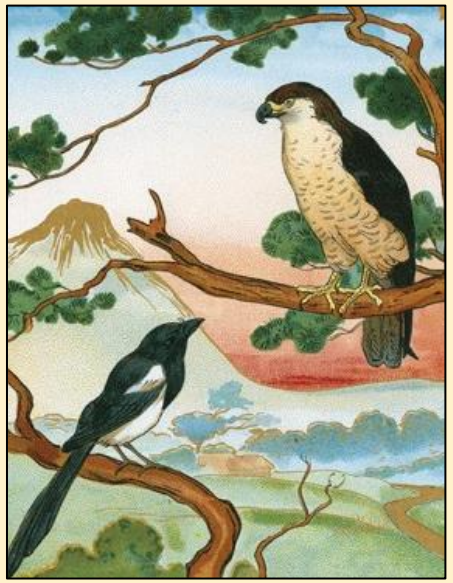
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l' appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus , la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous ?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte , je vais détrôner le Sophi ;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
Je suis gros Jean comme devant.

L'aigle et la pie

L'AIGLE ET LA PIE

La parole est d'argent, le silence est d'or.



L'aigle, Reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'Agasse eut peur ; mais l'Aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre Agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet bon-bec, mamie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour ;
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux ;
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, Espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
Quoique ainsi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.

Cette fable est directement une transposition de la cour du roi, où des espions rapportaient faits et gestes. La fable dit qu'il vaut mieux avoir peu d'information mais intéressante, que beaucoup d'information dans laquelle est noyé l'essentiel.

L'aigle et la pie - Azulejos - Monastère de Saint-Vincent de Fora (Lisbonne) 67

L'Âne chargé d'éponges et l'Âne chargé de sel

La Fontaine ici s'inspire d'Esope

Un Anier, son Sceptre à la main,
Menait, en Empereur Romain,
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un Courrier ;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'Anier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa,
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien

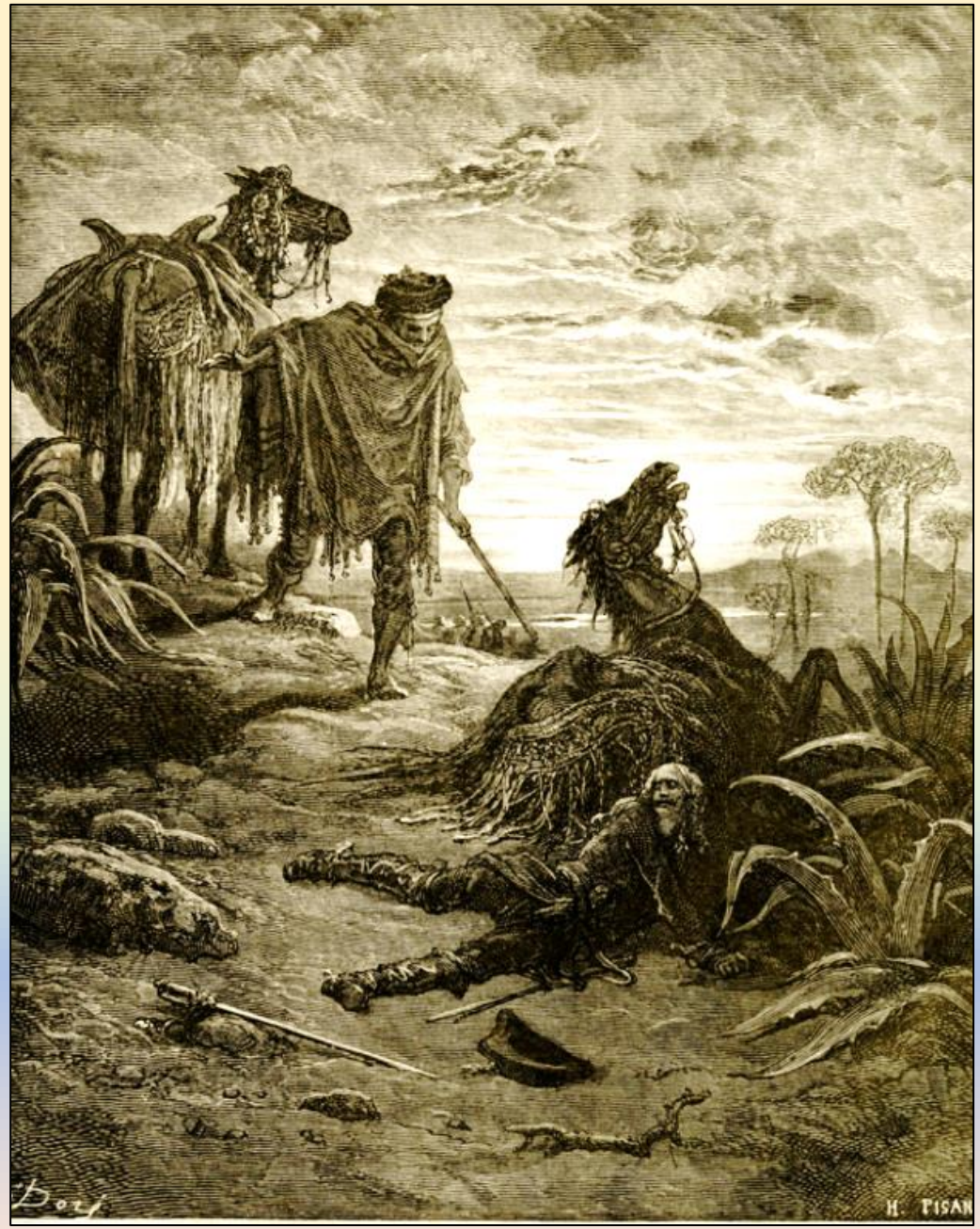
La morale de cette fable est que chaque cas est unique et doit être analysé tel quel. Ce qui était bon dans un cas , n'est pas forcément bon dans l'autre.

Sur ses épaules soulagées.
Camarade Epongier prit exemple sur lui,
Comme un Mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le Conducteur et l'Eponge.
Tous trois burent d'autant : l'Anier et le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Âne succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point

Les deux mulets*

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups : il gémit, il soupire.
"Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi j'y tombe, et je péris.
- Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut Emploi :
Si tu n'avais servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade. «

Jean de La Fontaine



* C'est la quatrième fable du Livre I des Fables de La Fontaine situé dans le premier recueil des Fables de La Fontaine, édité pour la première fois en 1668. L'origine de cette fable est « Les deux mulets et les voleurs » de Phèdre.
Wikipédia

Le chêne et le roseau : J. de La Fontaine

Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.

La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

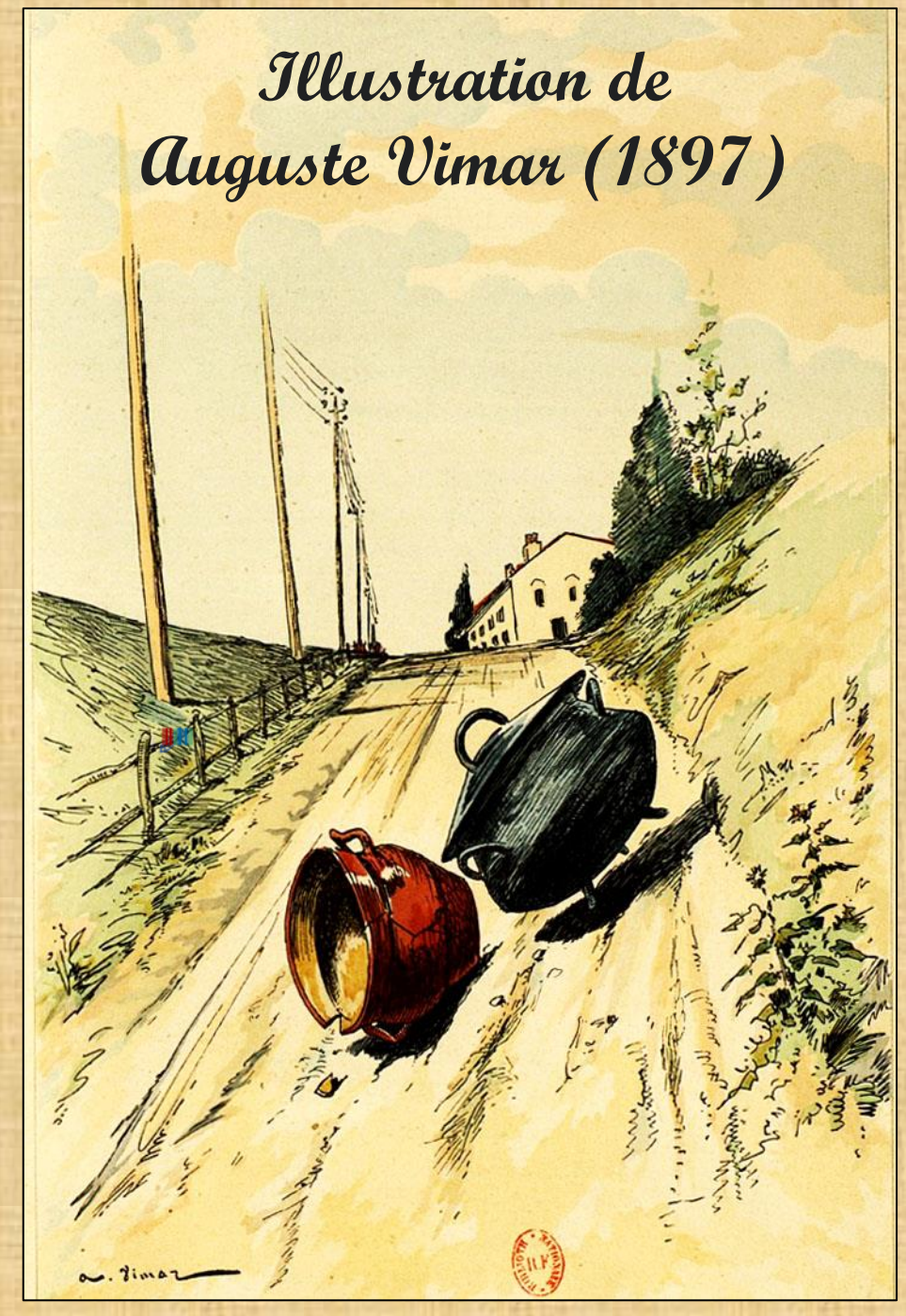
Fables de La Fontaine, illustration d' Auguste Vimar (1851-1916) - Le Chêne et le Roseau

Jean de La Fontaine : Le pot de terre et le pot de fer*

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage
De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause.
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
- Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer.
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre ;
il n'eut pas fait cent pas
Que par son Compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

*Le Pot de terre et le Pot de fer est la deuxième fable du livre V de J. de La Fontaine situé dans le premier recueil édité en 1668 Quant à sa morale "Ne nous associons qu'avec nos égaux", (sinon nous risquerions de nous perdre). Qu'en retenir alors en matière de négociation ? Tout le problème est de comprendre où se trouve l'intérêt de l'autre et de bien définir ses propres objectifs.

Illustration de Auguste Vimar (1897)



BNF : Bibliothéque Nationale de France - Paris

« La BnF a pour mission de collecter, cataloguer, conserver, enrichir et communiquer le patrimoine documentaire national. La BnF assure l'accès du plus grand nombre aux collections sur place, à distance et développe la coopération nationale et internationale. »

BNF Salle ovale

Jean de La Fontaine : Le laboureur et ses enfants (1668)

Camille Pissarro, La moisson, 1882

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur sentant sa mort prochaine
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
«Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.»
Le Père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le Père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

L'homme et son image*

Jean de La Fontaine 11è fable du livre 1 – 1668, dédiée au Duc de La Rochefoucauld (Lire infra p. 75)

(*) Jean de La Fontaine semble avoir créé cette allégorie à partir du mythe de Narcisse. Ici, son "Narcisse« se croit "le plus beau du monde" (c'est notre complaisance envers nous-mêmes) mais il trouve son image laide dans les miroirs, c'est pourquoi il les fuit… Le "canal", c'est le livre des "Maximes". Voici ce qu'en dit La Harpe dans son "éloge de La Fontaine" : "Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'il censure, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs parce qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours ? Peut-on louer avec plus d'esprit ? " L'hommage de La Fontaine évoque une communauté d'inspiration morale, une même lutte contre l'amour-propre du lecteur…, cette fable est donc une leçon sur la résistance de l'homme à toute entreprise de correction, quelles que soient les qualités esthétiques de l'œuvre.

** cf. La Rochefoucauld – infra p. 80 .

Un Homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le Sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos Dames ;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des Galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi, le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir :
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme c'est cet Homme amoureux de lui-même ;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes.**

Narcisse est une huile sur toile fréquemment attribuée au Caravage et peinte à la fin du XVI^e siècle, plus précisément en 1598.
Le tableau représente le personnage mythologique de Narcisse qui se reflète dans l'eau et tombe amoureux de sa propre image.

Écho & Narcisse

Une de mes amies, Écho, s'est laissé mourir d'amour pour un garçon qui n'en valait vraiment pas la peine. Elle était très gaie et très serviable, tout le monde l'aimait bien. Zeus l'invitait souvent sur l'Olympe. Il la laissait avec Hestia, Héra et ses filles, et allait se promener. Écho avait toujours une histoire à raconter, une aventure à commenter. Comme elle savait piquer leur curiosité, les déesses ne voyaient pas le temps passer. Un jour, Héra s'aperçut que Zeus en profi tait pour rendre visite à ses amoureuses. Furieuse, elle se retourna contre la pauvre Écho : — Tu ne prendras plus jamais la parole la première ! Quand les autres se taisent, tu te tairas aussi ; et quand ils parlent, tu pourras seulement répéter leurs derniers mots. Elle qui nous faisait tant rire avec ses réparties amusantes, elle se mit à répéter la fi n de toutes nos phrases, comme un perroquet. C'était trop énervant, on ne pouvait plus rien lui dire ! Et voilà qu'elle rencontre ce Narcisse : un beau garçon, c'est vrai, mais égoïste et prétentieux comme ce n'est pas permis. Elle l'aime au premier regard. Lui, il ne la voit même pas. Comment lui faire comprendre ses sentiments ? Elle ne peut lui parler, et lui ne s'adresse pas à elle ! Nous essayons d'aider Écho. Un soir, je détourne la biche que Narcisse traquait et je l'entraîne dans la forêt obscure. Perdu, il appelle ses compagnons : — Où êtes-vous ? Y a-t-il quelqu'un près de moi ? — Moi, répond Écho. Le chasseur regarde autour de lui mais il ne voit personne. — N'aie pas peur, approche ! — Approche ! — La nuit tombe, restons ensemble. — Ensemble ! Elle ne demandait pas mieux. Les nymphes ne sont pas timides. Elle court vers lui, les bras ouverts pour l'embrasser. Mais il s'enfuit en protestant : — Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que je t'aime ? — Je t'aime ! Narcisse était déjà loin… J'observais la scène et mon cœur se serra de pitié pour la pauvre Écho. Je maudis l'adolescent qui voulait garder pour lui tout seul la beauté que les dieux lui avaient donnée : — Toi aussi, un jour, tu aimeras sans être aimé ! Écho se retira dans la montagne. Elle hantait les grottes solitaires, l'âme en peine. Elle ne pouvait pas oublier son amour. Les soucis la rongeaient, elle ne mangeait plus. Elle maigrit, perdit ses couleurs et se dessécha ; ses os tombèrent en poussière. Invisible, elle suit désormais les promeneurs et les chasseurs comme un fantôme. Sa voix répond toujours à la voix qui l'appelle…

Narcisse continuait d'attirer garçons et filles avec sa figure d'ange, et il rejetait impitoyablement ceux qu'il séduisait. Un soir, fatigué de la chasse et de la chaleur du jour, il vint s'asseoir au bord d'une source délicieusement fraîche et limpide. On aurait dit du cristal, tellement elle était claire.

Le ciel et les branches en fleurs s'y reflétaient, encadrés par le gazon vert tendre des berges. Il se pencha pour boire. À la surface de l'eau lisse comme un miroir, il vit approcher le visage le plus charmant, les yeux les plus touchants du monde. Ému, il dépose un baiser sur l'onde. L'image se brouille, mais le mal est fait : il est tombé amoureux de son propre reflet. Il ne peut plus détacher ses regards de la fascinante apparition. Il s'accoude au bord de la source et ne bouge plus. Il n'ose plus boire, il ne se lève plus pour manger, de peur de voir son bel amour s'enfuir. Enfin, à bout de forces, il laisse retomber sur l'herbe sa tête languissante. Le lendemain, on trouva au bord de la source la fleur blanche à cœur doré appelée narcisse (ci-contre).

Historique

Ci-contre : Écho et Narcisse par Nicolas Poussin (v. 1630).

Probablement collection du cardinal Angelo Giori (1586-1662) ; par héritage, son neveu Cesareo Giori (inventorié en 1669 ; cf. Corradini, 1977).
Vendu par le marchand Louis Alvarez (v. 1625-1630 – 1696) à Louis XIV, 1682 inventaires Le Brun, no 401 (cf. Brejon de Lavergnée (A.), 1987a) ; cabinet des Tableaux de la surintendance à Versailles, 1695, 1706, 1709, 1760, 1784, 1792 (cf. Engerand, 1899) ; présenté au musée spécial de l'École française au château de Versailles (no 190 du Catalogue de l'an X) ; transféré au Louvre en 1817 (A.M.N., P12, fol. 57 : 24 novembre 1817).
Détenteur précédent (propriétaire) Louis XIV, roi de France,

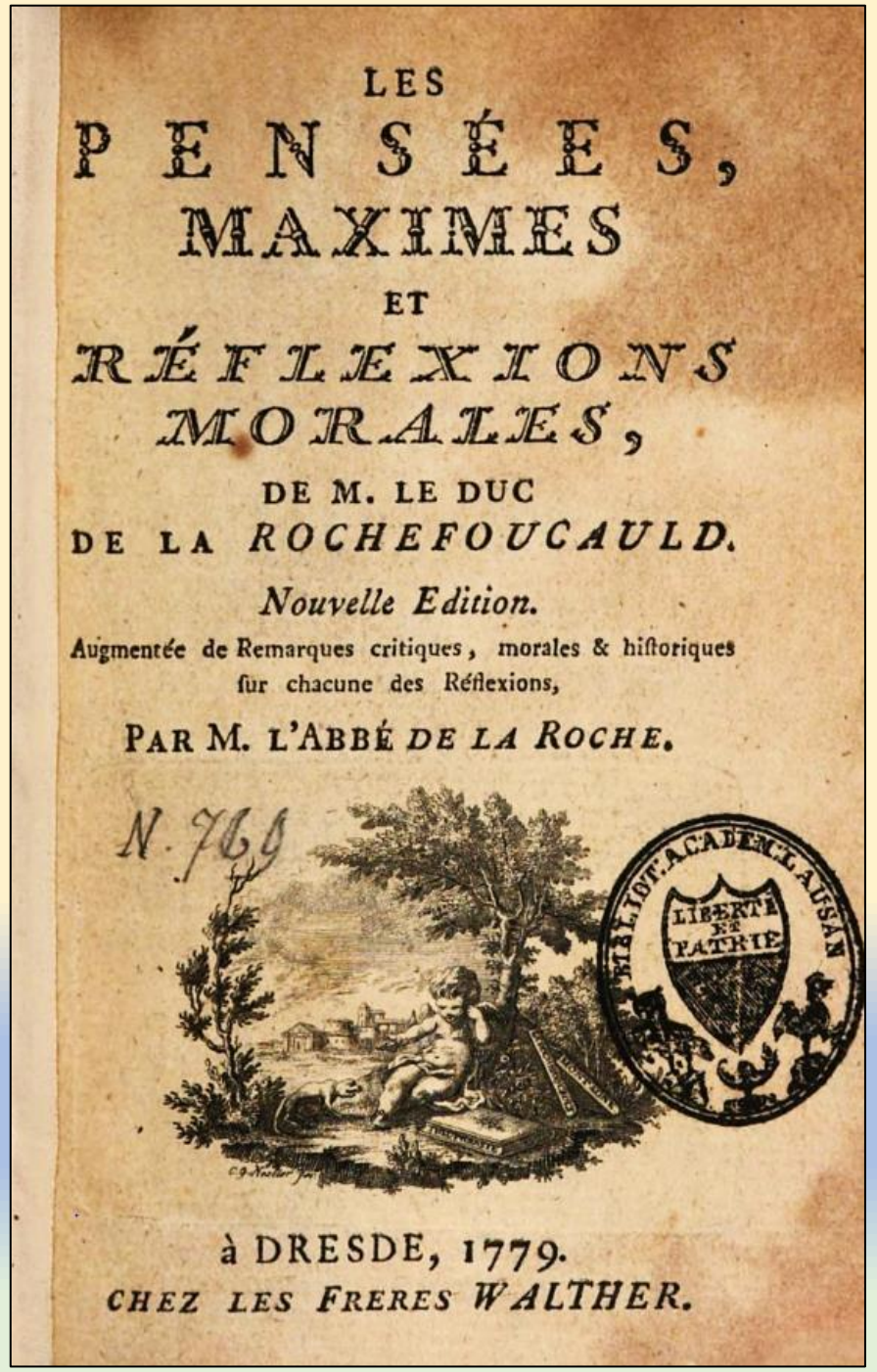
Historique

Le mythe d'Echo figure dans le livre III des *Métamorphoses d'Ovide*. C'est l'histoire d'une « nymphe bavarde » que Vénus admire pour sa voix et son chant magnifiques. Lorsqu'Echo aide à couvrir les infidélités de Jupiter en distrayant Junon par ses bavardages, cette dernière maudit Echo en lui ôtant la capacité d'initier une phrase par sa propre voix, ne lui laissant que la possibilité de répéter les phrases commencées par autrui. «Tu auras toujours le dernier mot, mais jamais tu ne parleras la première ». Quelque temps après, Écho aperçoit un jeune homme, Narcisse, qui chassait le cerf avec ses compagnons. Elle **tombe immédiatement amoureuse de lui** et se met à le suivre. Plus elle regarde le jeune homme, plus elle le désire. Même si elle souhaite de tout son cœur l'interpeller, la malédiction de Junon l'en empêche.

Pendant la chasse, Narcisse s'est séparé de ses compagnons et a crié : « Y a-t-il quelqu'un là-bas ? » et il a entendu la nymphe répéter ses mots. Surpris, Narcisse répondit à la voix : « Viens ici », pour se faire dire la même chose. Lorsque Narcisse vit que personne n'était sorti de la clairière, il en conclut que le propriétaire de la voix devait le fuir et cria à nouveau. Finalement, il a crié : « De cette façon, nous devons nous rejoindre. ». Considérant cela comme une réciprocité de son amour, Écho approuva avec extase : « Nous devons nous rejoindre ! ».

Dans sa joie, Écho se précipita vers Narcisse, prête à jeter ses bras autour de son bien-aimé. Narcisse, cependant, fut consterné et, la méprisant, s'exclama: « Bas les pattes ! Que je meure avant que vous ne profitiez de mon corps ». Tout ce qu'Écho pouvait murmurer en réponse était : « profite de mon corps » et après cela, elle s'est enfuie, méprisée, humiliée et honteuse.

Malgré la dureté de son rejet, l'amour d'Écho pour Narcisse n'a fait que grandir. Les autres nymphes d'Écho ont prié Némésis de punir Narcisse avec un amour qui n'était pas non plus réciproque. Némésis l'a fait tomber amoureux de son propre reflet dans une mare d'eau où il a dépéri et est mort, incapable de détourner son regard de la belle jeunesse qu'il ne reconnaissait pas comme lui-même. Narcisse, regardant une dernière fois dans la piscine, dit : « Oh, merveilleux garçon, je t'ai aimé en vain, adieu », Écho répéta également : « Adieu ». Finalement, Écho commença également à dépérir. Même si elle était immortelle, son corps s'est évanoui et ses os se sont transformés en pierre jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'Écho que le son de sa voix.


LES
PENSÉES,
MAXIMES
ET
RÉFLEXIONS
MORALES,
DE M. LE DUC
DE LA ROCHEFOUCAULD.
Nouvelle Edition.
Augmentée de Remarques critiques, morales & hiſtoriques
ſur chacune des Réflexions,
PAR M. L'ABBÉ DE LA ROCHE.
N. 769
BIBLIOT. ACADEMIA AUSAN
LIBERTÉ ET PATRIE
à DRESDE, 1779.
CHEZ LES FRERES WALTHER.

Appartenant à l'une des plus illustres familles de la noblesse française, François VI de la Rochefoucauld, alors prince de Marcillac, naît rue des Petits-Champs, dans le centre de Paris, le 15 septembre 1613 et il est baptisé dans l'église Saint-Honoré le 4 /10/ 1613.
En 1628, le prince épouse sa cousine Andrée de Vivonne, riche héritière de la baronnie de la Châtaigneraie. Il reçoit la baronnie d'Ardelay en dot.

"Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnaître si l'on cesse de nous aimer." "L'enfer des femmes, c'est la vieillesse."

"On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire (1693)

Dernière fable de Jean de La Fontaine (testament spirituel !)

Trois Saints également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos Concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux Procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des Lois, l'Homme pour ses péchés
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.

Les Malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
Il a pour tels et tels un soin particulier ;
Ce sont ses amis ; il nous laisse.
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'était content ; la Sentence arbitrale
À nul des deux ne convenait :
Jamais le Juge ne tenait
À leur gré la balance égale,
De semblables discours rebutaient l'Appointeur.
Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.

Là sous d'âpres rochers, prés d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins ?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté Suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.
Troublez l'eau ; vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes Frères, dit le Saint, laissez-la reposer ;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert.
Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats. Ces secours,
grâce à Dieu, ne nous manqueront pas ;
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
Ô vous dont le Public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes, et Ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages ;
Par où saurais-je mieux finir ?

Fable 5 :
Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire

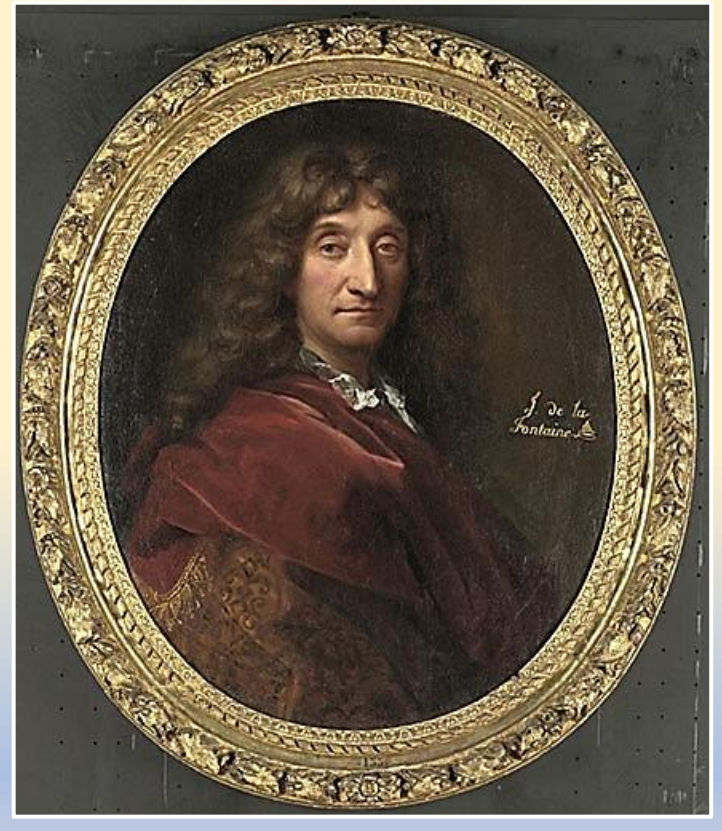
De la fontaine SG

Institut Asclépiade- Asclépion : vue partielle sur le nouveau complexe balnéaire (la première piscine médicale : 15 x 8 m)

Belphegor : Nouvelle tirée de Machiavel

(J. de La Fontaine : Livre 12, fable 27, situé dans le 3è et dernier recueil - 1693)

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faisait passer ses sujets en revue.
Là confondus tous les états divers,
Princes et Rois, et la tourbe menue,
Jetaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait en passant à chaque âme :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disait : Hélas ! c'est mon mari ;
L'autre aussitôt répondait : C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art et de prudence ;
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa sentence,
Le noir Sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce Diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvait tirer d'affliction,
Par ses bons tours et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devait durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense.
Même il la crut propre pour le trafic.



Jean de La Fontaine par François de Troy, vers 1670.

Là sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;
Grosse maison, grand train, nombre de gens ;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devait consumer qu'en dix ans.
On s'étonnait d'une telle bombance.
Il tenait table, avait de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançait : il n'était point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit et le redis encor ;
Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenait compte
De chaque hymen, en journaux différents ;
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
À Belphégor il ne restait enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence était lors ;
Belle, et bien faite, et peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Père dit que Madame Honnesta,
C'était son nom, avait eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourrait bien Roderic préférer,
Et demandait temps pour délibérer.
On en convient. Le Poursuivant s'applique
À gagner celle où ses vœux s'adressaient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissaient,
Altéraient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de Madame Honnesta.
Auparavant le Notaire y passa : …/…

BELPHEGOR
LE FANTÔME DU LOUVRE
UN FILM DE
JEAN-PAUL SALOMÉ

Paris, été 1964

Un fantôme vêtu d'une longue robe noire, Belphégor, hante, la nuit, le département d'égyptologie du Louvre.
Disparitions, agressions, tentatives d'assassinat et morts suspectes se succèdent. La police s'avère impuissante. Un jeune étudiant, André Bellegarde, veut percer ce mystère. Dans une ambiance étrange, il mène, avec le commissaire Ménardier dont il aime la fille Colette, une enquête aux multiples péripéties. Elle le conduit sur la piste de Boris Williams, fils de l'excentrique Lady Hodwin, ancienne cantatrice aussi généreuse que riche. Cet individu féru d'occultisme n'hésite pas à tuer sa mère, qui désapprouve ses intentions devenues criminelles : il veut s'emparer du secret des Rose-Croix – le prodigieux « métal de Paracelse » – pour assouvir son goût du pouvoir et dominer le monde. Il se fait aider de Laurence Borel – un médium qu'à son insu il a transformé en Belphégor – et de sa sœur jumelle prétendument décédée, Stéphanie. Apprenant la vérité, Laurence, désespérée et par ailleurs amoureuse d'André, se suicide. Ménardier arrête Williams. André et Colette se marient. Héritiers des phonographes de Lady Hodwin, ils ne pourront oublier Belphégor.

Dont Belphégor se moquant en son âme :
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès en prenant le revers.
Les si, les cas, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le Diable eut amené
Son Épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel Démon
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême
Le bruit fut tel que madame Honnesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise :
Il lui fallait quelque simple bourgeoise,
Ce disait-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritait-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, et si je faisais bien...
Il n'est pas sûr qu'Honnesta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étaient pas un moment.
Souvent leur guerre avait pour fondement :
Le jeu, la jupe ou quelque ameublement, …/…
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.

Le Point Pop

« Belphégor » : quand la France avait peur

UN JOUR, UNE SÉRIE. La fiction qui fit trembler le pays promène encore son charme dilettante et vénéneux

Par Romain Brethes

Publié le 02/05/2020 à 10h00

Le fantôme du feuilleton de la série *Belphégor*. © GEORGES GALMICHE / Ina / Ina via AFP

Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épousa
La parenté de Madame Honnesta,
Ayant sans cesse et le père, et la mère,
Et la grand'sœur avec le petit frère ;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliais qu'il eut un Intendant.
Un Intendant ? qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au Seigneur resterait :
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour,
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, était certain trafic
Qu'il prétendait devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il était dit que tout serait fatal
À notre Époux, ainsi tout alla mal.
Ses Agents tels que la plupart des nôtres,
En abusaient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force-lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
À Matheo, c'était le nom du sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il était ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentait
Ses Créanciers et sa Femme encor pire :
Qu'il n'y savait remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y remparer,
D'y tenir bon : irait-on là le prendre ?
Dame Honnesta viendrait-elle y prôner

…/…

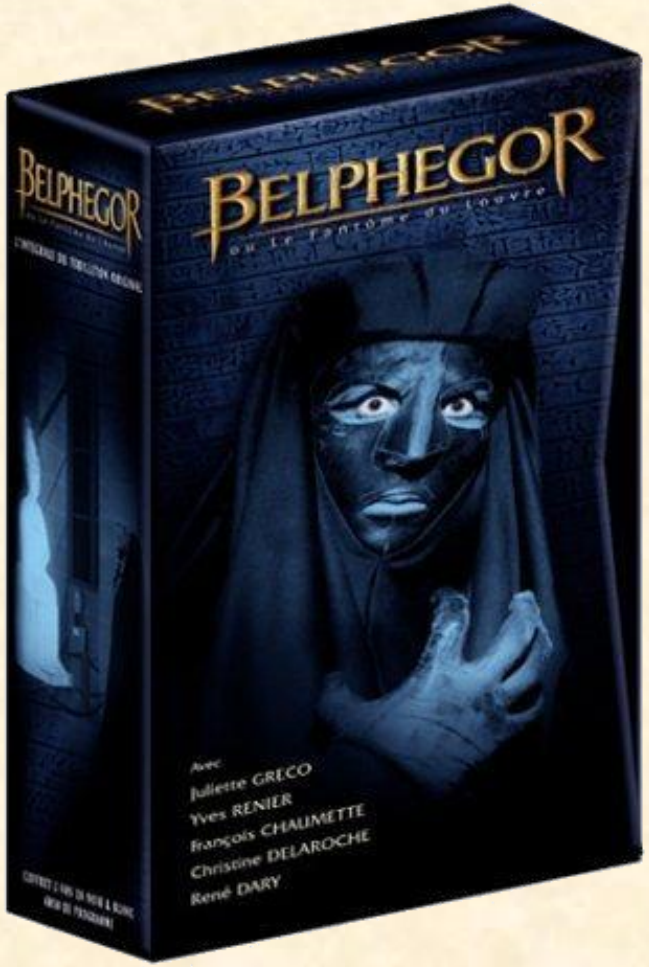
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse et qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortirait
Sitôt que lui Matheo l'en prierait ;
Trois fois sans plus, et ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergents.
Tout aussitôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le Galand se trouvait assez bien ; Mais Matheo
moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'était à Naple, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naple avait lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince était son poursuivant.
Là d'Honnesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'était bruit aux champs comme à la ville
Que d'un Manant qui chassait les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car ces trois fois l'empêchaient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer)
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque Diable,
Et ne connaît celui-ci nullement.
Apparemment chétif, et misérable,
Il a beau dire ; on le force, on l'amène,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre Démon et son Conjurateur
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, et lorgne la finance.
L'Esprit malin voyant sa contenance,
Riait sous cape, alléguait les trois fois

…/…

Dont Matheo suait en son harnois,
Pressait, priait, conjurait avec larmes
Le tout en vain : Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que sur ce Diable il n'avait nul crédit.
On vous le happe, et mène à la potence.
Comme il allait haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait ; de quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'est Madame Honnesta

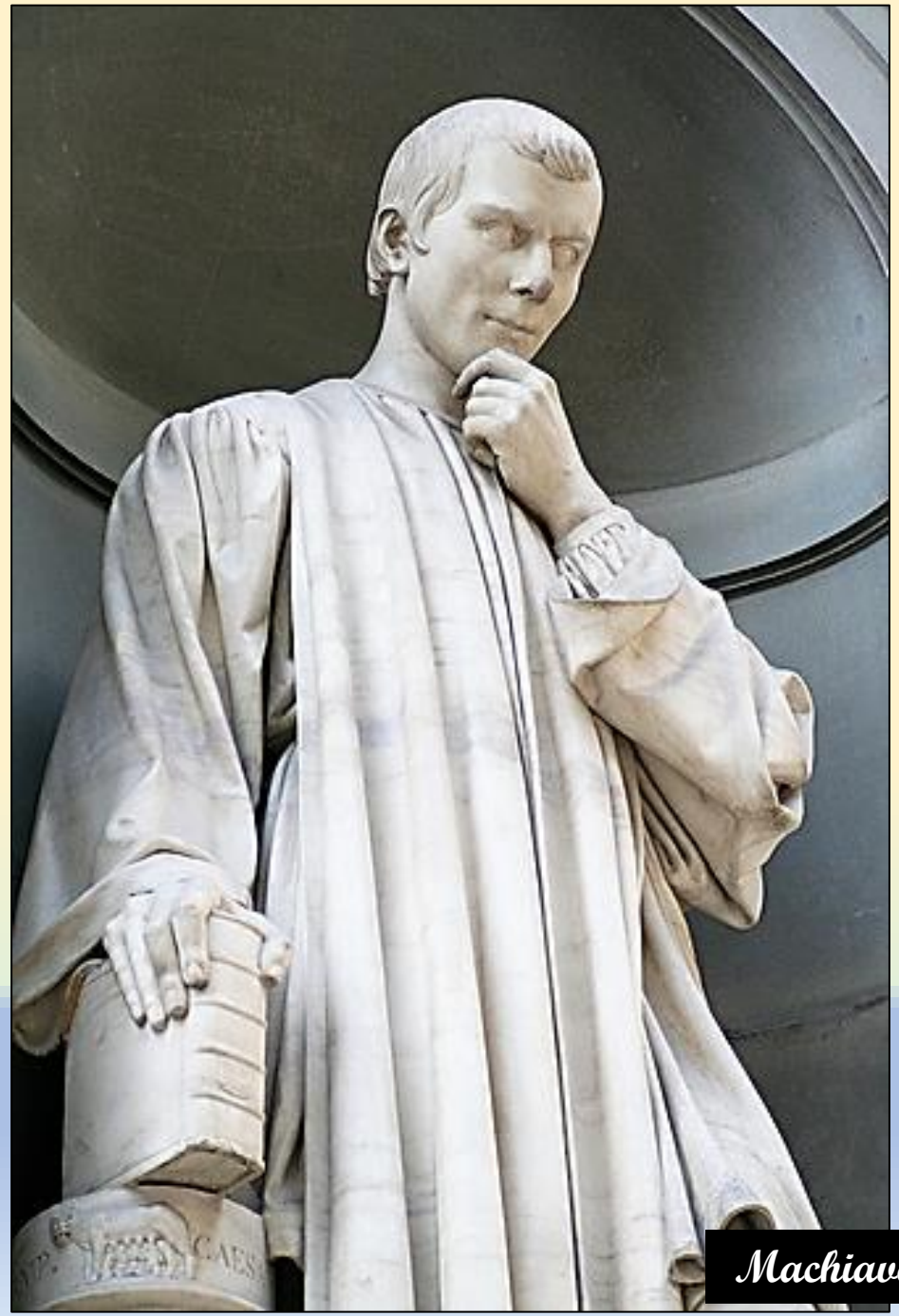
Photo du Louvre et de Saint-Germain l'Auxerrois proche de celle du générique du feuilleton Belphégor N&B de 1965.

Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'Époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, et conta
Tout le succès qu'avait eu son voyage :
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de sa confrérie,
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin ;
Mais comment tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé ;



Belphégor, ou le fantôme du Louvre : L'Intégrale du feuilleton original
Coffret 2 VHS

Encor qu'il eût son retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? Ce n'était pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les Enfers, encore en change-t-on ;
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrais voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison ;
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut ;
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.



Machiavel et Florence

N. Machiavel le florentin : philosophe humaniste, conteur et conseiller politique

De son nom complet Niccolò di Bernardo dei Machiavelli, Nicolas Machiavel est un auteur et philosophe italien de la fin du XVe siècle originaire de Florence. Il est connu pour ses ouvrages portant sur la politique. Né le 3 mai 1469 et issu d'une vieille famille de Florence, Machiavel reçoit une éducation **humaniste**.

Étudiant les philosophes grecs et les auteurs latins, c'est un lecteur avide de savoir. On ne sait pas grand-chose de sa jeunesse. Mais en 1498, il occupe la fonction de secrétaire de la chancellerie de Florence, et se distingue en effectuant des missions diplomatiques en Europe. En 1502, il est envoyé auprès de César Borgia, qui l'inspire fortement.

Machiavel continue de grimper les échelons au sein du gouvernement, mais il commence à être isolé au sein de la chancellerie florentine. En 1512, la chute de la république de Florence et le retour des Médicis au pouvoir provoquent la disgrâce de Machiavel. Accusé d'appartenir au groupe qui avait chassé les Médicis quelques années auparavant, il est emprisonné en février 1513 et torturé. Libéré le mois suivant, il se retire dans sa propriété et rédige différents ouvrages.

NICOLAS MACHIAVEL

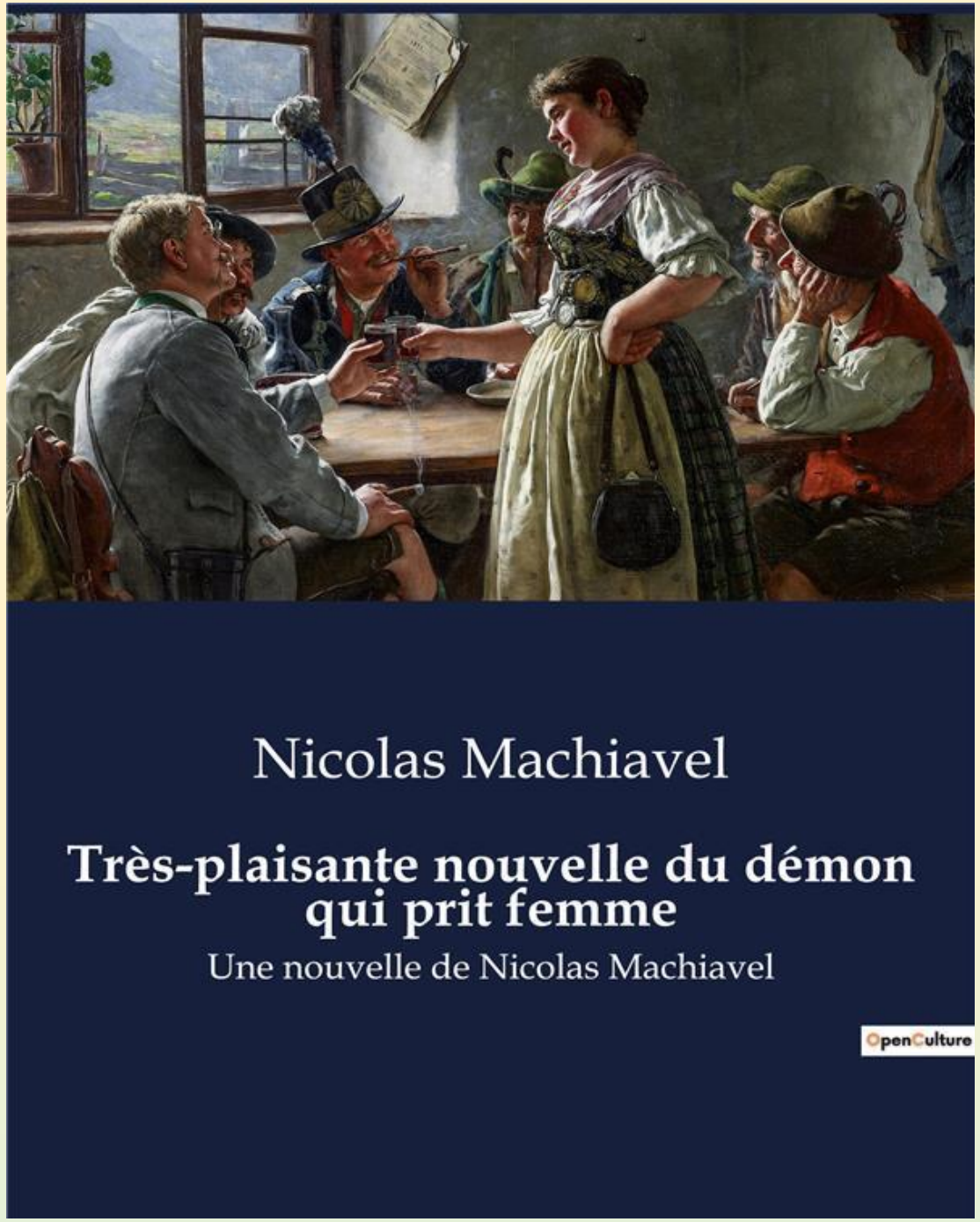
L'ARCHIDIABLE BELPHÉGOR

NOUVELLE TRÈS PLAISANTE

Traduction de Fernand Fleuret
Gravures en taille-douce
de A. Grinewski

N. MATZNEFF
ÉDITIONS ORION
14, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE

Cette célèbre nouvelle, que d'aucuns qualifieront à juste titre de misogyne ? nous raconte l'histoire de l'archidiable Belphégor, contraint par le maître des Enfers de prendre forme humaine, et femme, pendant dix ans, pour vérifier cette légende qui voudrait que le mariage avec certaines femmes puisse se transformer en enfer...



Conte de Belphégor

Bien qu'il ne nous reste de lui que cette seule nouvelle, Machiavel semble avoir été un conteur apprécié en son temps. À ses talents de navrateur comique dont il fait preuve dans nombre de ses écrits, notamment dans sa correspondance familière et parfois même dans ses œuvres historiques et politiques, on peut ajouter l'anecdote que rapporte Matteo Bandello (1485-1561) : le prolixe auteur lombard de nouvelles rappelle au seigneur Jean des Bandes Noires, de la famille des Médicis, dans la dédicace d'une nouvelle qu'il lui adresse (I, XL), qu'à la suite d'un dîner en sa demeure, en 1526, ce seigneur lui-même avait demandé à Machiavel, messager de l'illustre Guichardin, alors présent à sa table, de divertir l'assistance par une de ses plaisantes nouvelles. Machiavel s'exécuta, et la nouvelle dans le style de Boccace plut beaucoup. Aussi Bandello fut-il alors chargé de l'écrire.

Le *Conte de Belphégor* est un autre texte dont la date de composition controversée, une date qui ne cesse d'être repoussée par la critique. Il ne fut imprimé pour la première fois que plus de vingt ans après la mort de Machiavel. Il a pendant longtemps été considéré comme appartenant à la maturité de Machiavel– 1518-1520, années encore d'inactivité politique forcée – confortée voire précisée par l'analyse graphologique du manuscrit, aux années 1519-1520. Cette datation vient récemment d'être mise en doute pour proposer de repousser la nouvelle à la fin de la vie de l'auteur, vers 1526…

Machiavel, un conseiller politique pour aujourd'hui

Octave Larmagnac-Matheron publié le 25 février 2022

Génie du mal, pragmatique imperturbable, défenseur de la raison d'État, républicain convaincu… S'il est une figure philosophique qui divise, c'est bien celle de Niccolò di Bernardo dei Machiavelli dit Machiavel (1469-1527), auquel nous consacrons notre nouveau numéro hors-série ! L'approche novatrice de l'auteur du Prince (1532), qui chasse la morale de la politique, marque l'entrée dans la modernité. Elle a essaimé non seulement en philosophie, mais chez les dirigeants politiques, qui y ont souvent vu un manuel pour prendre et conserver le pouvoir.

Napoléon, Balladur (auteur de Machiavel en démocratie, Fayard, 2006), ou encore Macron (qui consacra au Florentin son mémoire de M1) : Machiavel est sur toutes les tables de chevet. À quelques semaines de l'élection présidentielle, voici les conseils qu'il aurait peut-être pu donner aux candidats pour gagner en crédibilité.

Tout le monde voit ce que vous semblez être, peu savent ce que vous êtes réellement ; et ces quelques-uns n'osent pas prendre position contre l'opinion générale. Machiavel

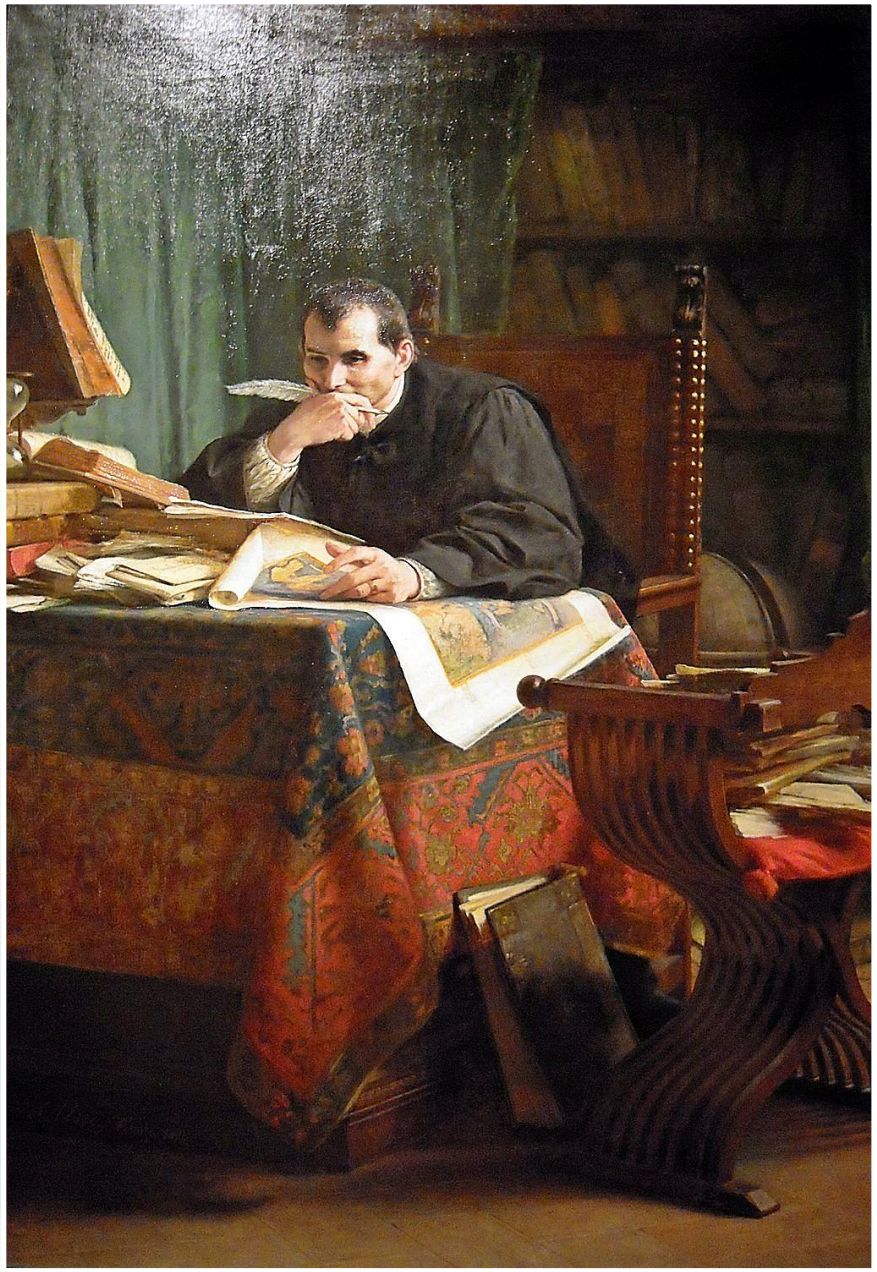
1| Les hommes sont mauvais

Machiavel est un réaliste : il prend le monde tel qu'il est, non tel qu'il devrait être. Et il conseille aux aspirants Princes d'en faire autant. D'accepter, par conséquent, que les hommes sont mauvais, ou du moins qu'ils peuvent toujours mal agir, plutôt que d'essayer de les rendre vertueux – ce qui vaut aussi pour le Prince lui-même !

« Tous les écrivains qui se sont occupés de législation s'accordent à dire que quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à déployer ce caractère de méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion. Si cette disposition vicieuse demeure cachée pour un temps, il faut l'attribuer à quelque raison qu'on ne connaît point et croire qu'elle n'a pas eu occasion de se montrer ; mais le temps qui, comme on dit, est le père de toute vérité, la met ensuite au plus grand jour. »

2| Le passé est une source précieuse d'inspiration

En bon humaniste, Machiavel est fasciné par l'Antiquité. Il mobilise sans arrêt les auteurs (latins, en particulier), les grands stratèges et les hauts faits du passé, historiques ou mythiques, qui constituent pour lui autant d'exemples à imiter. Bien gouverner n'est pas une science exacte ; une bonne raison pour garder à l'esprit ce qui a réussi et ce qui a échoué. « En effet, comme les hommes marchent presque toujours sur les chemins frayés par d'autres et procèdent dans leurs actions par imitation, et qu'il n'est pas possible de se tenir tout à fait dans les voies d'autrui ni d'égaler le génie de ceux qu'on imite, l'homme sage doit toujours s'engager dans les voies frayées par les grands hommes et imiter ceux qui ont été tout à fait excellents, de façon que si son génie ne peut y parvenir, il en garde au moins quelque relent ; et faire comme les archers avisés qui, connaissant la force de leur arc, si le but qu'ils veulent frapper leur paraît trop éloigné, prennent leur visée beaucoup plus haut que le lieu fixé, non pour que leur flèche parvienne à une telle hauteur,...



Machiavel dans son bureau, par Stefano Ussi, 1894
Galerie nationale d'art moderne et contemporain, Rome.

La méthode Machiavel : principes à l'intention des hommes...

1| Les hommes sont mauvais. ...

2| Le passé est une source précieuse d'inspiration. ...

3| La fin justifie les moyens. ...

4| Bien agir peut parfois s'avérer dangereux. ...

5| Les apparences gouvernent le monde. ...

6| La crainte assure mieux l'obéissance que l'amour.

Le machiavélisme est que les dirigeants doivent utiliser tous les moyens à leur disposition pour obtenir ce qu'ils veulent, y compris en commettant des actes immoraux .

Machiavel : conte de Belphégor

On lit dans les chroniques anciennes de la Florence passée ce qu'on racontait autrefois à propos d'un très saint homme dont la vie était pour tous un objet d'éloge : qu'un jour où il était absorbé dans ses oraisons, il vit à travers elles que, parmi l'infinité des âmes de ces malheureux mortels qui, mourant privés de la grâce de Dieu, allaient en enfer, la plupart sinon toutes se plaignaient de n'être conduites à pareille infélicité que pour avoir pris femme.

Minos et Rhadamante, ainsi que les autres juges des Enfers, en étaient pris d'une immense stupéfaction et ne pouvaient croire à ces calomnies dont on accablait le sexe féminin. Les plaintes se multipliant chaque jour davantage, tout ayant été dûment rapporté à Pluton, celui-ci décida d'examiner mûrement cette affaire avec tous les princes des enfers, et de prendre ensuite le parti qui serait jugé le meilleur pour révéler cette tromperie ou établir tout ce qu'il y avait là de vrai. Pluton les convoqua donc en conseil, et voici la teneur de son discours : « Mes très chers sujets, bien que je sois le maître irrévocable de ce royaume, par disposition du ciel et par fatale destinée, et que pour cela je ne puisse être lié à aucun avis, ni céleste ni terrestre, j'ai néanmoins décidé, car il est de la plus grande sagesse pour quiconque a davantage de pouvoir de se soumettre davantage aux lois et de davantage tenir compte de l'avis des autres, de prendre votre conseil sur la conduite que je dois tenir dans une affaire dont les conséquences pourraient jeter quelque discrédit sur notre autorité. En effet, comme toutes les âmes des hommes qui sont envoyées dans notre royaume disent l'avoir été à cause de leurs épouses, et que cela nous paraît impossible, il est à craindre que nous ne soyons accusés d'être trop crédules si nous fondons notre jugement sur ces affirmations, et de manquer de rigueur et de sens de la justice si nous les ignorons. Dans un cas c'est pécher par légèreté, dans l'autre par injustice. Et pour échapper aux charges que dans un cas comme dans l'autre cela ferait peser sur nous, mais n'en trouvant pas le moyen, nous vous avons convoqués afin que vous nous aidiez par votre conseil et permettiez que ce royaume qui a toujours joui d'une bonne renommée par le passé continue d'en jouir dans l'avenir. »

L'affaire sembla, à chacun de ces princes, de grande importance et digne d'un examen approfondi : et si tous conclurent à la nécessité de découvrir la vérité, ils étaient en grand désaccord sur la manière d'y parvenir.

VITTORIO GASSMAN
CLAUDINE AUGER · MICKEY ROONEY
Belfagor
LE MAGNIFIQUE
un film de
ETTORE SCOLA
avec ETTORE MANNI · ANNABELLA INCONTIERA · SHERILL MORGAN
LIANA ORFEI · LUIGI VANNUCCHI · GEORGIA MOLL
et GABRIELE FERZETTI

En effet, certains préféraient qu'on envoyât sur terre un émissaire, et d'autres plusieurs, pour apprendre personnellement, sous forme humaine, cette vérité ; tandis que beaucoup d'autres avaient dans l'esprit que cela pouvait se faire sans prendre cette peine, simplement en soumettant quelques âmes à diverses tortures pour la leur faire avouer. Néanmoins, la majorité étant favorable à la mission, on se tourna vers cette solution. Et comme il ne se trouvait aucun volontaire pour se charger de cette entreprise, on décida de désigner quelqu'un par tirage au sort. Le hasard tomba sur Belphégor, archidiable, mais qui avait été archange avant sa chute du ciel. Contraint par l'autorité de Pluton, car il ne prenait cette charge qu'à contrecœur, celui-ci se disposa néanmoins à obéir aux décisions du conseil, et se soumit à ces obligations qui avaient été solennellement fixées en commun. Voici de quoi il s'agissait : aussitôt désigné, celui auquel serait confiée cette mission devrait recevoir cent mille ducats, avec lesquels il lui faudrait venir sur terre et, sous forme humaine, y prendre femme pour vivre dix années avec elle. Il devrait ensuite, feignant de mourir, retourner en enfer et, à travers l'expérience vécue, témoigner auprès de ses supérieurs des charges et des inconvénients du mariage. On arrêta également que pendant tout ce temps il devrait se soumettre à tous les désagréments et subir tous les maux que comporte la condition humaine, issus de la pauvreté, la prison, la maladie et de tous les autres malheurs auxquels les hommes sont sujets, sauf à s'en libérer par la ruse ou par l'astuce.

Belphégor adopta donc la condition humaine, emporta l'argent, et s'en vint sur terre. Après avoir au sein de sa troupe institué chevaux et compagnons, il fit son entrée en très grande pompe dans Florence, ville qu'entre toutes il choisit d'habiter car elle lui semblait la plus propre à accepter quelqu'un qui avait à faire fructifier son argent par des activités usuraires [et qu'elle était soit de peu de religion, soit chargée d'autres semblables défauts].

Se faisant appeler Rodrigue de Castille, il loua une maison dans Borgo d'Ognissanti3, et afin qu'on ne puisse retrouver ses origines, il dit avoir quitté l'Espagne étant enfant, avoir été en Syrie, et y avoir gagné toute sa fortune dans la ville d'Alep, qu'il avait ensuite quittée pour venir en Italie, s'installer et prendre femme dans des lieux plus civilisés et plus adaptés à la vie publique et à ses propres inclinations. Rodrigue était un très bel homme, affichant une trentaine d'années. Au bout de quelques jours on avait pu constater l'étendue de ses richesses et les qualités d'humanité et de libéralité dont il était pourvu ; aussi, bien des citoyens de qualité, ayant nombre de filles à marier mais peu d'argent, lui offraient-ils leurs filles.

Mickey Rooney et Victorio Gassmann : duo surprise !

Entre toutes, Rodrigue choisit une belle jeune fille, Onesta, fille d'Amerigo Donati. Ce dernier en avait encore trois autres, et trois garçons tous adultes, et toutes étaient à peu près en âge d'être mariées. Et bien qu'appartenant à une très noble lignée, et que de lui on fît grand cas à Florence, il était néanmoins très démuni, eu égard à la nombreuse famille qu'il avait et à son rang. Rodrigue fit célébrer avec magnificence des noces en tout point splendides, sans négliger quoi que ce soit de ce qu'on attend de telles festivités. Et, soumis à toutes les passions humaines par la loi qui lui avait été imposée à sa sortie de l'enfer, il se mit aussitôt à prendre plaisir aux honneurs et aux pompes de ce monde, à se sentir flatté d'être distingué des autres par les louanges, ce qui lui occasionnait certaines dépenses, et non des moindres. En plus de cela, il n'eut pas longtemps à partager sa vie avec Onesta, maintenant sa femme, qu'il ne s'éprenne d'elle follement, et il ne vivait plus chaque fois qu'il la voyait triste et souffrir le moindre déplaisir.

Dame Onesta avait apporté avec elle sous le toit de Rodrigue, avec sa noblesse et sa beauté, tant de superbe que même Lucifer n'en eut jamais autant. Et Rodrigue lui-même, qui avait éprouvé l'une et l'autre, jugeait celle de sa femme supérieure. Mais à peine se rendit-elle compte de l'amour que lui portait son mari, que sa superbe devint bien plus grande encore. Persuadée de pouvoir en toute chose le gouverner, elle le commandait sans la moindre rémission et sans le moindre égard, et n'avait aucun scrupule, quand il lui refusait quelque chose, à le blesser par des paroles discourtoises et injurieuses, qui causaient à Rodrigue une douleur infinie.

Néanmoins, le beau-père, ses frères, la parenté contractée, l'obligation instituée par le mariage et, par-dessus tout, le grand amour qu'il lui portait, tout cela lui faisait prendre son mal en patience. Je laisse de côté les grandes dépenses qu'il faisait pour la contenter, à l'habiller en suivant la nouvelle mode et à la satisfaire avec de nouvelles toilettes, que, par nature, notre ville ne cesse traditionnellement de varier. Il lui fut nécessaire surtout, s'il voulait vivre en paix avec elle, d'aider son beau-père à marier ses autres filles, ce à quoi il dépensa de grosses sommes. Après quoi, pour être en bons termes avec elle, il lui fallut envoyer l'un de ses frères en Orient avec du drap, et un autre en Occident avec des soieries, ouvrir pour un autre une orfèvrerie à Florence : choses dans lesquelles il dépensa la plus grande partie de sa fortune. En plus de cela, aux époques de Carnaval et de la Saint-Jean, quand, selon une antique tradition, toute la ville est en fête et de nombreux citoyens nobles et riches s'honorent les uns les autres par de somptueux banquets, dame Onesta voulait, pour ne pas demeurer en arrière des autres dames, que son Rodrigue surpasse tout le monde par de semblables festivités.

Toutes ces choses, il les supportait pour les raisons qui ont été dites ; et, bien que très pénibles, elles ne lui auraient pas semblé pénibles à faire si cela avait pu apporter la tranquillité dans sa maison, et s'il avait pu attendre en paix le moment de sa ruine.
C'était le contraire qui lui arrivait, car, outre les dépenses impossibles à supporter, la nature arrogante de sa femme lui causait des désagréments infinis. Et il n'y avait dans sa maison ni serviteur ni servante qui pouvait la supporter, non seulement dans la durée mais fût-ce quelques jours à peine. Rodrigue s'en trouvait embarrassé, ne pouvant garder un serviteur de confiance capable de prendre à cœur ses intérêts. Et non seulement les autres serviteurs, mais même ces diables qu'il avait emmenés avec lui comme domestiques choisirent de retourner en enfer plutôt que de vivre dans le monde sous l'autorité de cette femme.
Rodrigue vivait donc dans ce trouble et dans cette agitation ; et, ayant déjà consumé, à cause des dépenses extravagantes, toutes les liquidités qu'il avait mises de côté, il dut commencer à vivre sur l'espoir des profits qu'il attendait d'Orient comme d'Occident. Jouissant encore d'un bon crédit, afin de ne pas manquer à sa condition, il fit des emprunts contre lettres de change. Il se trouva alors rapidement sous la menace de quantité de ses propres signatures en circulation, et bien vite eurent l'œil sur lui les gens rompus à ces pratiques qui exercent sur la place du Marché. Sa situation était déjà délicate, quand soudain arrivèrent des nouvelles d'Orient et d'Occident à la fois : l'un des frères de dame Onesta avait perdu au jeu tout le capital venu de Rodrigue ; l'autre, de retour sur un navire chargé mais sans la moindre assurance, avait péri en mer avec toute la cargaison des marchandises de Rodrigue. À peine la chose fut-elle rendue publique que ses créditeurs se réunirent pour se concerter ; et, estimant qu'il était un homme fini, mais ne pouvant encore se manifester légalement car le terme de leurs créances n'était pas échu, ils conclurent qu'il serait bon de le surveiller adroitement, de sorte que, du jour au lendemain, il ne prenne pas la fuite en cachette. Rodrigue, de son côté, ne voyant aucun remède à sa situation, et connaissant les obligations qui lui étaient imposées par la loi de l'enfer, songea à s'enfuir par tous les moyens.
Un beau matin il monta à cheval et, comme il habitait près de Porta al Prato, quitta la ville par cette porte. On ne s'aperçut pas plus tôt de sa fuite que le tumulte gronda parmi ses créanciers, lesquels, après en avoir appelé aux magistrats, non seulement lancèrent à ses trousses les huissiers de justice, mais se lancèrent eux-mêmes en foule à sa poursuite. Au moment où le tumulte s'éleva contre lui, Rodrigue n'avait pas encore fait un mille hors de la ville ; de sorte que, se voyant en danger, il décida, pour protéger sa fuite, de quitter la route et de tenter sa chance à travers champs.

Victorio Gassmann et Claudine Augier

Synopsis : 1486, afin de relancer la guerre entre Laurent de Medicis et le pape Innocent VIII, Belzebuth envoie Belfagor sur Terre pour répandre le malheur. Ce dernier se fera aider par le démon des flammes Adramelech pour arriver à ses fins...

Victorio Gassmann : rôle culte

Mais comme il se heurtait pour cela à l'obstacle des nombreux fossés qui jalonnent le pays, et ne pouvait donc poursuivre à cheval, il continua sa fuite à pied, après avoir abandonné sa monture sur la route, traversant un champ après l'autre, caché par les vignes et les roselières qui abondent dans les environs. Il arriva, à proximité de Peretola, à la maison de Gianmatteo del Bricha, un ouvrier agricole de Giovanni del Bene, et par chance il trouva Gianmatteo qui rapportait pour ses bœufs quelque chose à se mettre sous la dent. Il le supplia de l'aider, lui promettant que, s'il le tirait des griffes de ses ennemis, qui le poursuivaient dans le but de le faire mourir en prison, il ferait de lui un homme riche, et qu'il lui donnerait de cela avant de partir un avant-goût tel qu'il ne pourrait que le croire ; et s'il manquait à sa parole, il voulait bien que Gianmatteo le livre lui-même aux mains de ses adversaires. Bien que paysan, Gianmatteo était un homme courageux, et, estimant n'avoir rien à perdre à choisir de le sauver, il lui promit de l'aider. L'ayant poussé sur un amas de fumier qui se trouvait devant sa maison, il le recouvrit de roseaux et d'autres débris qu'il avait rassemblés pour les brûler. Rodrigue n'avait pas plus tôt fini de se cacher que survinrent ses poursuivants. Mais ils eurent beau agiter devant Gianmatteo maintes frayeurs, ils ne parvinrent jamais à lui faire avouer qu'il l'avait vu ; de sorte que, après avoir poussé plus avant et l'avoir cherché en vain ce jour-là et le jour suivant, fourbus, ils s'en retournèrent à Florence.

L'agitation s'étant calmée, Gianmatteo le tira de sa cachette et lui réclama donc de tenir sa promesse. Ce à quoi Rodrigue répondit : « Mon frère, j'ai une grande dette envers toi, et je tiens à tout prix à l'honorer ; et, afin que tu sois assuré que je peux le faire, je vais te révéler qui je suis. » Il lui raconta alors tout sur sa propre nature, sur les obligations qui lui avaient été imposées au sortir de l'enfer, et sur celle qu'il avait épousée. Il lui dit en outre de quelle manière il comptait le faire riche. En résumé de la manière suivante : sitôt que Gianmatteo entendrait parler d'une femme possédée, il devrait être assuré que c'est lui qui est en elle ; et qu'il ne la quitterait que lorsque Gianmatteo viendrait l'en délivrer ; ce qui offrirait à Gianmatteo l'occasion de se faire payer comme il le voudrait par la famille. Et l'accord conclu, sur ce il disparut.

Il ne s'écoula alors que quelques jours avant que se répande dans tout Florence la nouvelle qu'une fille de messire Ambruogio Amidei, que ce dernier avait promise à Bonaiuto Tebalducci, était possédée du démon. Et la famille ne négligea aucun des remèdes qu'on utilise lors d'un semblable malheur, la coiffant du crâne de saint Zanobi, la revêtant du manteau de saint Jean Gualbert ; toutes choses dont Rodrigue se jouait.

Et afin d'assurer tout le monde que le mal dont souffrait la jeune fille venait bien d'une possession, et non pas de quelque autre imagination superstitieuse, il parlait en latin, et disputait de philosophie, et révélait les péchés de beaucoup de gens. Entre autres, il révéla ceux d'un frère qui avait gardé une femme travestie en moinillon pendant plus de quatre ans dans sa cellule. Et tout cela à la stupeur générale. Messire Ambruogio en était profondément affecté. Ayant en vain essayé tous les remèdes, il avait perdu tout espoir de la guérir, quand Gianmatteo vint le trouver et lui promit de rendre la santé à sa fille, à condition qu'il lui donne cinq cents florins pour s'acheter une terre à Peretola.

Messire Ambruogio accepta le marché. Ainsi donc, après avoir d'abord fait dire certaines messes puis simulé lui-même quelque cérémonie afin de donner du lustre à la chose, Gianmatteo s'approcha de la jeune fille et lui dit à l'oreille : « Rodrigue, je suis venu te trouver pour que tu tiennes ta promesse ».

— « Je suis bien d'accord », répondit Rodrigue, « mais cela ne suffira pas à faire de toi un homme riche. Aussi, une fois que je serai parti d'ici, j'entrerai dans le corps de la fille du roi Charles de Naples, et n'en sortirai plus sans toi. Tu n'auras alors qu'à te faire payer le service comme il te plaira. Et ensuite tu ne viendras plus m'importuner ».

Cela dit, Rodrigue libéra la possédée de sa présence, à la satisfaction et à l'admiration générale de tous les Florentins.

Il ne passa ensuite que peu de temps avant que dans toute l'Italie se répande la nouvelle du malheur qui frappait la fille du roi Charles. Et comme on n'y trouvait point remède, le roi, qui avait entendu parler de Gianmatteo, le fit quérir à Florence. Une fois arrivé à Naples, celui-ci fit quelque simulacre de cérémonie et la guérit. Mais avant de partir, Rodrigue lui dit : « Comme tu vois, Gianmatteo, j'ai tenu promesse et j'ai fait de toi un homme riche. Aussi, libéré de ma dette, je ne suis plus tenu à quoi que ce soit envers toi. Tu voudras bien par conséquent ne plus te présenter devant moi, car si je t'ai fait du bien je pourrais parfaitement à l'avenir te faire du mal. ». Gianmatteo retourna donc richissime à Florence, car il avait obtenu du roi plus de cinquante mille ducats, et il pensait profiter tranquillement de ces richesses, donc sans imaginer que Rodrigue penserait à lui faire du tort. Mais ce projet fut aussitôt perturbé par l'arrivée d'une nouvelle : une fille de Louis VII, roi de France, était possédée à son tour. Cette nouvelle bouleversa complètement l'esprit de Gianmatteo, quand il pensa au grand pouvoir d'un tel roi et aux paroles que Rodrigue lui avait adressées.

Un film de plaisir pur, donc, loin des œuvres profondes à venir, mais au passage Scola égratigne les mœurs de son temps : la passion du football (séquence hallucinante, avec les femmes délaissées pour le ballon rond !), pruderie et mariage hypocrite, imbécillité des foules, vanité : tout y passe sans insistance, mais avec une bonhomie décomplexée. Ce sont les meilleurs moments d'un métrage qui emprunte plus au slapstick qu'au roman de chevalerie : les bagarres en particulier donnent lieu à un déferlement de coups exagérément bruités et de gestes caricaturaux. Scola est d'ailleurs plus intéressé par ces outrances que par la rencontre amoureuse largement sacrifiée.*

VOIR LIRE

Critique
CINÉMA

**Le slapstick (burlesque ou farce bouffonne) est un humour « forcé » qui dépasse les frontières de la comédie conventionnelle*

Donc le roi, ne trouvant remède pour sa fille, et entendant parler du pouvoir de Gianmatteo, le fit d'abord quérir par un simple envoyé. Mais, comme il alléguait quelque indisposition, le roi fut contraint de le réclamer auprès de la Seigneurie, laquelle obligea Gianmatteo à obéir. Fort affligé, Gianmatteo se rendit par conséquent à Paris, où il expliqua au roi d'abord que, certes il y avait bien certaines choses qui par le passé lui avaient permis de guérir quelque possédée, mais que ce n'était pas pour autant qu'il savait ou pouvait guérir tout le monde, car on trouvait des démons à la nature si maligne qu'ils ne craignaient ni les menaces, ni les enchantements, ni aucune religion ; que néanmoins il allait remplir son devoir mais que, en cas d'insuccès, il présentait ses excuses et en demandait pardon. Irrité, le roi lui dit que s'il ne la guérissait pas il le ferait pendre. Gianmatteo éprouva à ces mots une grande douleur. Néanmoins, s'armant de courage, il fit venir la possédée et, s'approchant de son oreille, se recommanda humblement à Rodrigue, lui montrant, après lui avoir rappelé le service qu'il lui avait rendu, quelle ingratitude ce serait que de l'abandonner au moment où il avait tant besoin de lui. « Ah ! traître de paysan, répondit Rodrigue, tu as même l'audace de te présenter devant moi ? Crois-tu pouvoir te vanter d'être devenu riche grâce à moi ?

Je veux te faire voir, à toi et à tous les autres, que je suis capable de tout donner et de tout retirer à mon gré ; et avant que tu ne partes d'ici je te ferai pendre par tous les moyens. »

Ne voyant pas de solution immédiate, Gianmatteo pensa tenter sa chance par une autre voie. Il fit emmener la possédée et dit au roi : « Sire, comme je vous l'ai dit, il existe de nombreux esprits qui sont si malins que contre eux rien ne peut aboutir, et celui-là en fait partie. Je veux néanmoins tenter une expérience ultime. Si elle donne un résultat, votre Majesté et moi-même aurons atteint notre but ; si elle n'en donne pas, je serai à ta merci et tu devras avoir pour moi la miséricorde que mérite mon innocence. Tu feras dresser à cet effet, sur la place de Notre-Dame, une grande estrade capable d'accueillir tous tes barons et la totalité du clergé de cette ville ; tu la feras draper de soie et d'or ; tu feras édifier en son centre un autel ; et je veux que dimanche prochain au matin, tu t'y rendes, accompagné du clergé, avec tous tes princes et barons, au milieu d'une pompe royale, tous parés de somptueux et riches vêtements, et que vous vous rassembliez sur l'estrade où, après la célébration d'une messe solennelle, tu feras venir la possédée. Je veux en outre que, à une extrémité de la place, soient regroupées vingt personnes au moins munies de trompettes, de cors, de tambours, de cornemuses, de timbales, de cymbales et de toutes autres sortes d'instruments bruyants. rai par tous les moyens ».

Quand je lèverai mon chapeau, qu'elles fassent retentir leurs instruments et, tout en les faisant sonner, s'avancent vers l'estrade : je pense que toutes ces choses ajoutées à certains remèdes secrets feront fuir cet esprit ».
Tout fut aussitôt commandé par le roi. Et une fois le dimanche matin venu, alors que l'estrade était entièrement remplie par les personnalités, et la place par la population, après la célébration de la messe, arriva la possédée, conduite par la main sur l'estrade par deux évêques, au milieu de nombreux seigneurs. Quand Rodrigue vit une telle foule assemblée et un tel apparat, il demeura pour ainsi dire stupéfait et se dit en lui-même : « Qu'a donc pensé faire ce misérable paysan ? Croit-il m'effrayer avec cette pompe ? Ne sait-il pas que je suis habitué à voir les pompes célestes, et les fureurs infernales ? Je le châtie.
Et quand Gianmatteo s'approcha de lui et le pria de sortir : « Oh belle idée que tu as eue là !, lui dit-il. Que crois-tu pouvoir faire avec tout cet apparat ?
Crois-tu échapper pour autant à ma puissance et à la colère du roi ? Scélérat de paysan, je te ferai pendre par tous les moyens. »
Et ainsi, l'un priant l'autre, et l'autre accablant le premier d'avanies, Gianmatteo jugea bon de ne pas perdre davantage de temps. Il donna le signal avec son chapeau, et tous ceux qui étaient là pour faire du bruit se mirent à faire sonner leurs instruments et, dans un tintamarre qui montait jusqu'au ciel, ils s'avancèrent en direction de l'estrade. À ce vacarme, Rodrigue dressa l'oreille et, tout interdit, ne sachant de quoi il pouvait bien s'agir, demanda complètement abasourdi à Gianmatteo de quoi il s'agissait là. Affichant un grand trouble, Gianmatteo lui dit : « Hélas, mon cher Rodrigue ! C'est ta femme qui vient te retrouver ! » C'est à peine si on peut imaginer combien les esprits de Rodrigue furent retournés au simple rappel du nom de sa femme ! C'est à tel point que, sans se demander s'il était chose possible ou pensable que ce fût bien elle, et sans répliquer quoi que ce soit, il prit la fuite tout épouvanté, libérant ainsi la jeune fille. Il préféra s'en retourner en enfer, rendre compte de ses actions, plutôt que se soumettre de nouveau à tant de désagréments, de tracasseries et de dangers, sous le joug du mariage. Et c'est ainsi que, une fois retourné en enfer, Belphégor témoigna des maux qu'une épouse apportait dans une maison. Et Gianmatteo, qui fut plus astucieux que le diable, s'en retourna chez lui tout heureux.

Ettore Scola en 2013 sur le tournage d'un documentaire consacré à Federico Fellini. (Paypermoon italia/palomar | archives du 7eme art | AFP)

Tandis que les répétitions s'achèvent avant la première représentation de "La malédiction de Belphégor" à l'opéra de Toulon, un homme est retrouvé mort dans les coulisses. Un mystérieux personnage se présentant comme le véritable Belphégor envoie un message aux principaux responsables du spectacle devant se jouer. Courroucé par la manière dont il est ridiculisé à travers ce ballet, Belphégor annonce qu'il tuera chacun d'entre eux l'un après l'autre. Si les personnes concernées ne prennent pas cette vengeance au sérieux, elles changent rapidement d'avis lorsque l'une d'entre elles est retrouvée poignardée sur scène. L'enquête est confiée à la police, mais une journaliste opiniâtre est la première à recueillir des indices, ce qui ne va pas tarder à la mettre en danger...

Film de 1966 France-Italie
Georges Combret et Jean Maley

L'Esplanade Michel-Ange (Piazzale Michelangelo, lieu de rencontre des jeunes et des touristes) est l'un des plus beaux belvédères de Florence, d'où l'on contemple la splendeur de la capitale Toscane avec son célébrissime dôme au centre (flèche).Sur la place, il y a une réplique en bronze de David par Michel-Ange qui complète tout le charme de la ville (Médaillon de gauche : suite infra p.121).

Personnage important de la Bible, David est connu pour avoir vaincu le géant Goliath avec une seule pierre de sa fronde. Il est considéré comme un symbole de courage, de force et de foi en Dieu. Dans la statue de David, Michel-Ange représente le jeune héros juste avant sa célèbre bataille contre le géant, tenant une fronde et prêt au combat. La statue symbolise ainsi la bravoure et la foi de David ainsi que le triomphe du bien sur le mal.

Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni
Michel-Ange (1475 à Caprese - 1564 à Rome)

- 1501 : Michel-Ange est chargé par l'Operai (Travaux publics) de la cathédrale de Florence de créer une statue de David qui sera placée sur le toit de ce bâtiment

- 1501-1504 : Michel-Ange travaille sur la statue, la sculptant dans un seul bloc de marbre.

- 1504 : la statue est achevée et dévoilée sur la Piazza della Signoria le 8 sept.

- 1508 : la statue est retirée de son emplacement d'origine pour être placée dans la cour du Palazzo Vecchio pour le sécuriser pendant des troubles politiques.

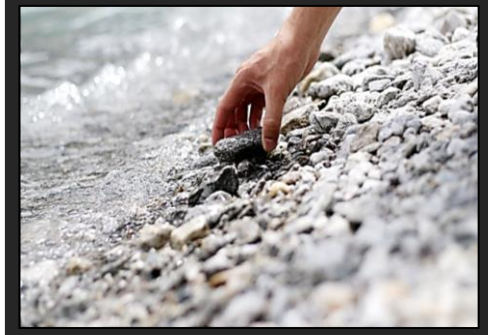
- 1516 : la statue retourne à la Piazza della Signoria.

- 1873 : la statue est transférée à la galerie de l'Académie où elle se trouve encore aujourd'hui. Une réplique est érigée sur la Piazza della Signoria.

- 1991 : la statue fait l'objet d'une restauration majeure (nettoyage et réparation du marbre).

- 2003 : la statue est déplacée dans une galerie à l'intérieur de l'Académie pour mieux la protéger des dommages et de la pollution.

La statue de David demeure l'une des sculptures les plus célèbres et les plus emblématiques au monde.
Elle est un symbole artistique de la Renaissance et une incarnation de la forme humaine.



Les Philistins, connus par la Bible, sont les ennemis jurés des Israelites*. Ils sont une menace militaire et culturelle de premier ordre.

* Peuple d'Israël (royaume de Saul, David et Salomon) et plus tard, royaume de Samarie, par rapport au royaume de Judée avec Jérusalem comme capitale. Dans l'Ancien et Nouveau Testament ainsi que dans le Coran, « israélites » désigne les Hébreux, descendants des 12 fils de Jacob, chefs des 12 tribus d'Israël la population antique. Le roi David est un personnage central pour les chrétiens. Il l'est aussi pour les juifs et les musulmans. Sa vie est racontée dans plusieurs livres de la Bible : Premier et Deuxième Livres de Samuel, Premier Livre des Rois. Son règne remonterait au X è s. av. JC.

فَهَزَمُوهُم بِإِذْنِ ٱللَّهِ وَقَتَلَ دَاوُۥدُ
جَالُوتَ وَءَاتَىٰهُ ٱللَّهُ ٱلْمُلْكَ
وَٱلْحِكْمَةَ وَعَلَّمَهُۥ مِمَّا يَشَآءُ
وَلَوْلَا دَفْعُ ٱللَّهِ ٱلنَّاسَ بَعْضَهُم
بِبَعْضٍ لَّفَسَدَتِ ٱلْأَرْضُ وَلَٰكِنَّ
ٱللَّهَ ذُو فَضْلٍ عَلَى ٱلْعَٰلَمِينَ

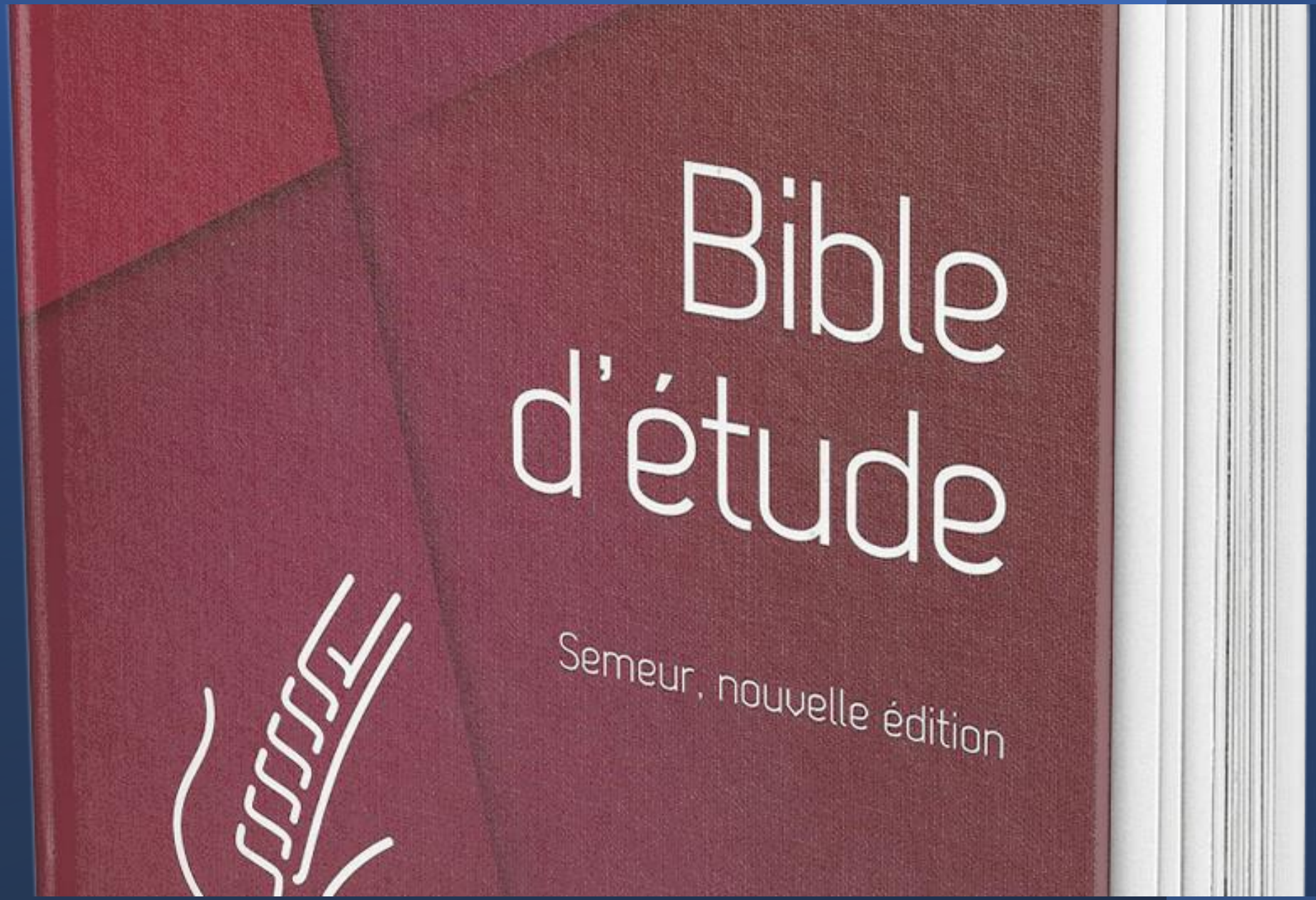
Ils mirent celui-ci en fuite, avec la permission d'Allah. David tua Goliath. Allah donna à [David] la royauté et la Sagesse et lui apprit ce qu'Il voulut. Si Allah ne neutralisait pas une partie des Hommes par une autre, la terre serait corrompue. Mais Allah est Détenteur de la Faveur pour le monde (‘âlamîn).

Blachère – Masson

Fahazamūhum Bi'idhni Allāhi Wa Qatala Dāwūdu Jālūta Wa ‘Ātāhu Allāhu Al-Mulka Wa Al-Hikmata Wa `Allamahu Mimma Yashā'u Wa Lawlā Daf`u Allāhi An-Nasa Ba`dahum Biba`din Lafasadati Al-‘Arđu Wa Lakinna Allāha Dhu Fadlin `Alá Al-`alamīna.

…Révélé il y a plus de 1400 ans, le Saint Coran est bel et bien le seul livre sacré resté intact dans sa totalité. Malgré les multiples calligraphies utilisées pour l'écriture de millions d'exemplaires à travers les siècles, les plus anciens manuscrits du Coran découverts à ce jour démontrent bien l'authenticité de ce livre. (Katibîn Mars 2015)

Ecrit entre 649 et 675 et découvert en novembre dernier dans une bibliothèque de l'Université de Tübingen (Allemagne). Les experts (savants) ont confirmé à 95% la datation du manuscrit ci-dessus.


Bible
d'étude
Semeur, nouvelle édition

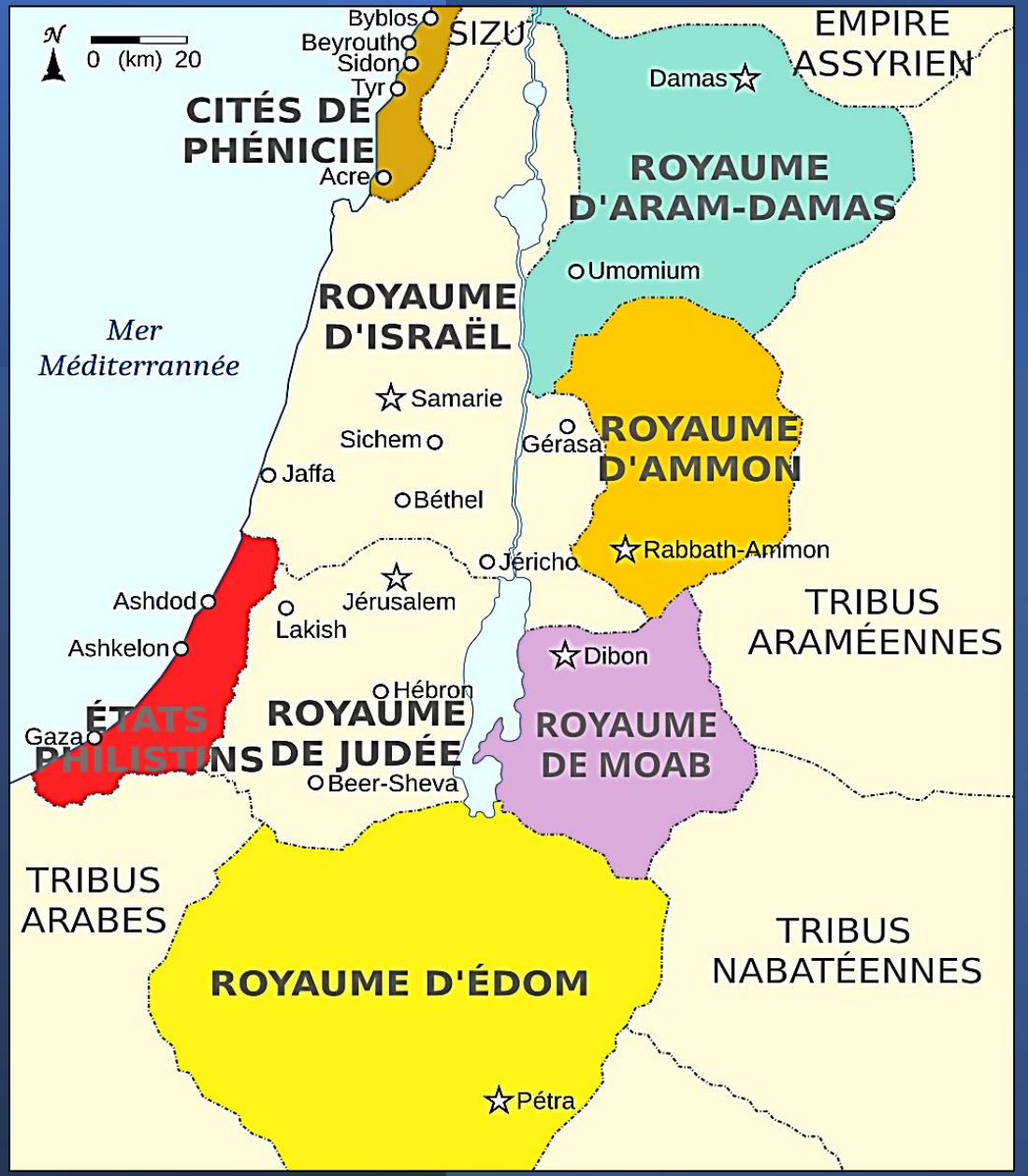
"David avec la tête de Goliath" a été réalisé par Caravage vers 1606-1607 et exposé à la Galerie Borghèse à Rome

WIKIMEDIA COMMONS

CRETE – Grèce - vue satellite

La Bible hébraïque indique que les Philistins* sont originaires de Crète. La Septante (traduction grecque de la Bible hébraïque) les rattache aussi à la Crète. Mais d'autres chercheurs suggèrent l'Anatolie (Turquie) ou les régions autour de la mer Noire. Les Philistins arrivent , vers 1200 av. JC. dans la région de GAZA

* Philistins dérivé de l'hébreu pĕlištī(m), qui apparaît dans la Bible hébraïque. Le mot pĕlešet, désigne, la « Philistie » Dans le texte biblique se trouve parfois phulistiim, mais plus souvent le mot est traduit par allophuloi, en grec ancien : ἀλλόφυλοι, « étrangers »[1].



Le Levant méridional vers le 8 è s. av. JC.
Les états Philistins sont en rouge - Wikipédia

Un cimetière livre les secrets du peuple de Goliath

historia.fr Historia

13 septembre 2016

Le 10 juillet, Lawrence Stager, spécialiste du Proche-Orient ancien, ancien directeur du Musée sémitique de l'université Harvard, et Daniel Master, professeur d'archéologie au Wheaton College (Chicago), ont révélé à la presse avoir fouillé, quatre saisons durant, le cimetière d'Ashkelon, en Israël - en cachette, pour ne pas susciter l'ire des juifs orthodoxes, très attachés au respect des sépultures. Depuis 2013, ils ont mis au jour 145 squelettes de Philistins, venus du nord par la mer au XIIe siècle av. J.-C., selon les textes égyptiens et bibliques. La découverte n'a fait l'objet d'aucune publication scientifique. Mais le 11 juillet était inaugurée une exposition-rétrospective de l'expédition Léon Lévy, au musée Rockefeller de Jérusalem.
Cette expédition de fouilles, financée par la fondation éponyme, s'est déroulée sur le site d'Ashkelon de 1985 à 2016. Et elle était dirigée par les deux inventeurs !

Poterie peinte de type philistin, aux aspects égéens et chypriotes marqués mais produite à Canaan , témoignage de l'arrivée des Philistins dans la région (12 -11 é s. av. JC.)
Musée d'Israël Wikipedia

La langue des Philistins

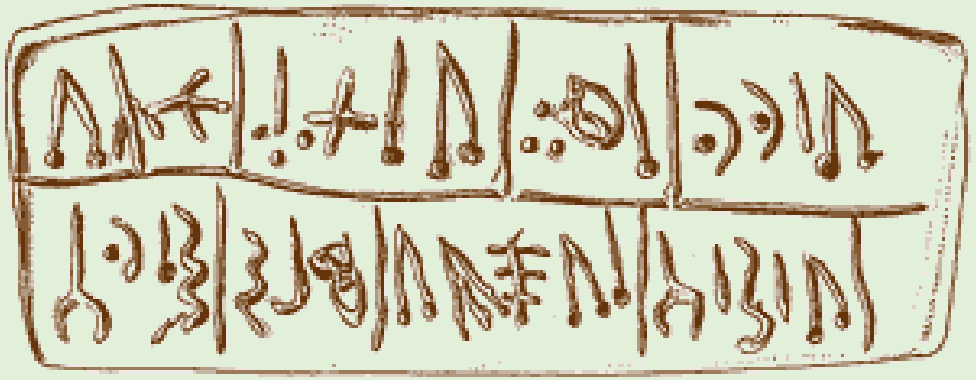
La langue des Philistins est fondue dans la langue grecque. Des noms propres et quelques termes étrangers, c'est tout ce que nous avions comme témoins possibles de cette langue, cela grâce à l'Ancien Testament.

Les Philistins font partie des Peuples de la Mer. Leurs noms se rapprochent de ceux des tribus égéennes (Grèce, ses îles et côte turque).

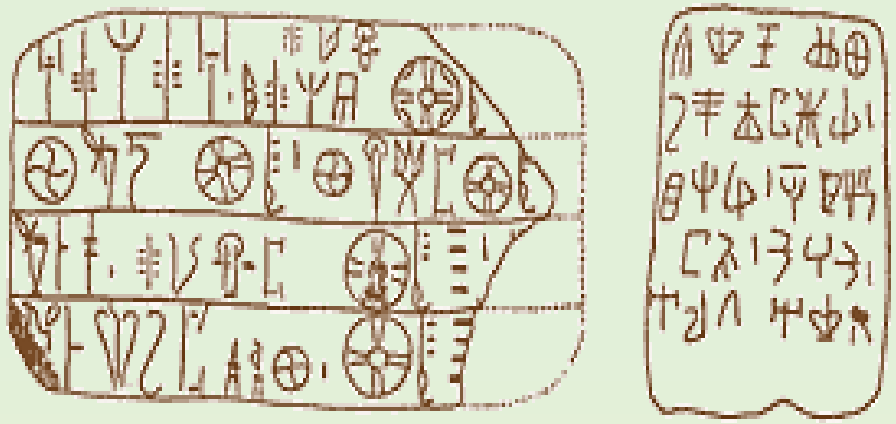
L'observation s'applique à deux noms propres de Philistins: Akish et Goliat. Ainsi, David, poursuivi par Saül, se réfugie chez un certain Akish, un roi dont le nom est étranger aux langues sémitiques parlées en Syrie-Palestine. Depuis longtemps déjà la majorité des savants croient qu'il correspond au nom grec Aychisès (Anchise, prince troyen père d'Enée), Le père d'Akish s'appelle Maok, un nom lydien (province au sud de Troie). Quant à Goliat, il est le Philistin le plus connu de notre « histoire sainte », pour avoir été abattu d'une pierre au front par le jeune pâtre David . Son nom est aussi étranger au monde des langues sémitiques. Parmi les hypothèses nous retenons que « Goliat » corresponde à Alyattès, nom attesté en Lydie, comme celui de Maok. La description de l'armure de Goliat - casque, cuirasse, jambières, javelot, lance - vient renforcer cette hypothèse.

Autre sujet : on donne aux chefs des villes philistines le titre de *sérèn* (sing.) ou *seranim* (plur.), alors que roi se dit *mélèk* en hébreu : transcription du mot *tyrannos* (tyran), qui désigne un chef au pouvoir absolue, dont l'origine est aussi d'Asie Mineure !

Guy Couturier (1929 – 2017): professeur émérite - Université de Montréal



Tablette de Tell Deir'Alla



Écriture minoenne

David et Goliath : la Bible confrontée à l'archéologie

Berger et héros guerrier, hors-la-loi et souverain modèle… Depuis plusieurs années, archéologues et historiens renouvellent la perception de ce complexe personnage, confrontant la lecture biblique à leurs découvertes.
De Francis Joannès

« Dès que le Philistin se fut levé, il marcha et s'approcha à la rencontre de David, et David se hâta, il courut au front de bataille à la rencontre du Philistin. Puis David porta la main à sa sacoche, en tira une pierre et la lança avec sa fronde, il frappa le Philistin au front et la pierre s'enfonça dans son front : il tomba la face contre terre. […] Alors David courut et se tint debout sur le Philistin, il prit son épée et la tira du fourreau, il le mit à mort et avec elle il lui coupa la tête. Les Philistins virent que leur héros était mort et ils s'enfuirent. » Cet épisode, tiré du Livre de Samuel (I, 17, 48-51), est l'un des plus fameux de la Bible. Il a valu à David, un petit berger, le plus jeune des fils de Jessé, une renommée toute particulière : il y apparaît en héros qui renverse le cours de l'Histoire et assure au peuple d'Israël les bienfaits de l'alliance avec Yahvé.
Mais ce n'est là que l'un des aspects du personnage, et la recherche historique et archéologique récente a remis en question bien des certitudes sur l'historicité de David, sur son rôle en tant que roi et sur la place qu'il tient dans le déroulement du récit biblique.

Une figure composite

La diversité des figures de David pose en effet question : selon les épisodes de la Bible, il est tour à tour héros guerrier, chef d'une bande de hors-la-loi, fondateur d'une dynastie et l'un des modèles de la royauté israélienne. C'est aussi un poète et un musicien, et, de manière constante, un homme pieux, attaché indéfectiblement à son dieu Yahvé. Mais c'est également un homme faible, victime de ses passions, un père trahi par ses enfants, qui achève son existence en vieillard quasi sénile. Le personnage de David est donc une construction complexe, au point que l'on a même douté tout simplement de son existence, jusqu'à ce qu'une inscription araméenne découverte en 1993 à Tel Dan fournisse la preuve historique indéniable de son statut de fondateur de dynastie.

L'intérêt que l'on trouve à ce personnage tient en grande partie à cette alliance des contraires. Dès sa mention initiale, David s'insère dans une tradition bien connue au Proche-Orient, celle du jeune héros qu'une série d'épreuves révèle comme un être exceptionnel. C'est le cas, dans le récit biblique lui-même, de Joseph fils de Jacob, de Moïse ou encore du prophète Daniel. C'est aussi vrai, dans la tradition proche-orientale, de personnages moins connus, tels Idrimi (qui devint roi de la ville d'Alalakh, dans la Syrie antique, au cours des premières décennies du 15e s. av. JC., après avoir connu l'exil chez les bédouins du désert), du roi d'Assyrie Assarhaddon, ou de Gilgamesh, roi sumérien mythique de la ville d'Uruk. De fait, lorsqu'il apparaît dans le récit biblique, David est berger, faisant paître le troupeau de son père Jessé.
Deux récits sont entremêlés ici, l'affrontement avec Goliath n'arrivant que dans un second temps. Avant même son coup d'éclat guerrier, David voit son destin tracé quand le prophète Samuel vient l'oindre en secret chez Jessé, à Bethléem, comme futur roi d'Israël. Juste après, David est appelé à la cour de Saül pour jouer, avec sa harpe, une musique apaisante, seule à même de tirer le roi de ses accès de dépression : il devient, du coup, l'un des favoris de celui-ci, et partage son temps entre ses fonctions de harpiste auprès du souverain et de berger chez son père.

Pendant ce temps, le tout jeune royaume d'Israël est en conflit avec ses adversaires les plus tenaces et les plus dangereux : les Philistins de la plaine littorale, au sud-ouest de Canaan, qui cherchent à contrôler les hautes terres occupées par les gens d'Israël, au nord, et de Juda, au sud. Installés là depuis les grandes invasions des Peuples de la mer au 12e s. av. JC., ils occupent plus particulièrement cinq cités-États, régulièrement mentionnées dans la Bible : Gaza, Ashdod, Eqron, Ashkelon et Gath.
L'affrontement avec Goliath reste l'un des plus célèbres épisodes de ces guerres entre Israël et les Philistins : originaire de la ville de Gath, le Philistin, un géant de 2,80 mètres, vient défier en combat singulier l'armée d'Israël pendant 40 jours, sans qu'aucun adversaire n'ose se présenter.

C'est David, laissé à l'écart de la guerre car trop jeune pour combattre, qui se propose, seul, de l'affronter lorsqu'il vient ravitailler ses frères en nourriture.

David serait un hors-la-loi

Pourtant, tout joue contre lui : non seulement il est rabroué par son frère aîné, mais il ne peut supporter le poids des armes que le roi Saül met à sa disposition, et part affronter Goliath presque à mains nues, avec son seul bâton de berger, sa fronde et cinq pierres plates. Il vient pourtant à bout de son adversaire. Mais s'agissait-il bien de Goliath ? On peut se le demander quand on retrouve, plus tard, un Goliath de la ville de Gath tué par l'un des compagnons de David !

Ce pourrait être la preuve, selon I. Finkelstein, que l'on a composé une sorte de chanson de geste à partir des exploits de la troupe rassemblée par David, après qu'il eut dû fuir la jalousie colérique de Saül.

Ce récit comportait naturellement des variantes, attribuant le même fait d'armes tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Mais il était important pour la compréhension du personnage de David – et du soutien que lui apportait Yahvé – qu'il soit crédité, dès le début de sa carrière, d'une action extraordinaire. Il y a par ailleurs plusieurs effets littéraires à l'œuvre dans le récit biblique de cet épisode de la vie de David : l'attitude de Goliath rappelle des scènes rapportées dans les épopées homériques, où les principaux chefs grecs et troyens se lancent des défis et servent de champion à leur camp. Du côté des gens d'Israël, on côtoie le merveilleux en apprenant que celui qui osera affronter le géant philistin recevra la fille du roi en mariage, des richesses à foison… et qu'il sera exempté de taxes. Mais c'est au nom de Yahvé, et non de Saül, que David combat et triomphe. Enfin, dernier motif propre aux récits épiques, cet épisode est aussi le début d'une amitié indéfectible entre David et le fils de Saül, Jonathan. Conquis par la prestance et la gloire du fier berger, le jeune homme partage tout avec lui, jusqu'à ses vêtements et ses armes. C'est à l'affection de Jonathan que David devra la vie, quand Saül se sera retourné contre lui. Car la faveur royale que son exploit contre Goliath a valu à David ne dure pas, et, s'il conquiert la main d'une fille du roi, il n'obtient pas l'aînée, mais la cadette, Mikal, pour laquelle il doit verser une dot peu courante (le roi lui réclame cent prépuces de Philistins). Puis David, de héros national, devient un fugitif poursuivi par son roi, vivant de rapines et de coups de main dans les terres désertiques au sud de Juda, avec une bande de 5 à 600 compagnons hors-la-loi. Il s'intègre ainsi dans une autre tradition proche-orientale, celle des exilés politiques ou économiques, exclus des centres habités et qui vivent de brigandage. Ces *habiru* (en Mésopotamie) ou *'apiru* (au Levant) font partie du paysage sociopolitique et sont souvent utilisés comme mercenaires par des roitelets locaux.

De fait, David n'hésite pas à se mettre au service des Philistins, en particulier du roi Akish de la ville de Gath. La renommée de David comme chef de guerre lui vaut de passer ensuite du statut de meneur de bande à celui de chef coutumier de Juda, installé dans une première capitale, Hébron, puis de se faire reconnaître comme roi sur l'ensemble des tribus confédérées d'Israël et de s'implanter à Jérusalem.

Souverain d'un royaume unifié

Telle est la trame historique fournie par le récit biblique, selon laquelle David, souverain du royaume unifié Israël-Juda, aurait succédé à Saül et son fils Išba'al, premiers rois d'Israël. Une trame complètement remise en question depuis trois décennies, car on tend à penser aujourd'hui qu'il y aurait eu non pas succession, mais coexistence entre le territoire d'Israël, au nord, plus étendu, plus riche, plus peuplé (40 000 habitants environ), et celui de Juda, au sud, abritant environ 5 000 habitants.
Tantôt rivaux, tantôt alliés contre les Philistins, ces deux ensembles firent l'apprentissage du passage de la tribu à l'État, sur le modèle de la plupart de leurs voisins du Proche-Orient occidental. De manière plus générale, on peut même avancer l'idée d'une structure politique combinant l'organisation tribale propre aux premiers Israélites historiques (vers 1100-1000 av. JC.) et les restes très affaiblis des cités-États cananéennes de la seconde moitié du IIe millénaire av. JC., comme Jérusalem.

Ainsi, la capitale dont se dota David n'était, à cette époque, qu'une modeste bourgade de quelques centaines d'âmes, dépourvue de fortifications, et elle le resta encore longtemps. Le récit biblique ne peut donc, à lui seul, permettre de saisir la réalité historique du personnage de David. Il faut dégager le texte de ses apprêts idéologiques et littéraires, le confronter aux traces fournies par la recherche archéologique, ainsi qu'aux autres sources historiques proche-orientales. David n'a plus besoin d'avoir triomphé de Goliath pour être reconnu comme le fondateur de la maison royale de Juda, mais cet exploit initial était essentiel pour l'établissement de sa légende.

Chrétiens aujourd'hui

Samson et Dalila, une histoire de séduction

Le récit de Samson et Dalila est l'un des plus célèbres de l'ancien Testament . Tout concourt à rendre passionnante cette histoire d'amour et de trahison. À cette époque de l'histoire d'Israël, certaines tribus sont sous la domination des Philistins.

Samson est le fils de Manoach, de la tribu de Dan. La femme de Manoach, jusqu'alors stérile, apprend de l'ange de Dieu qu'elle enfantera un fils qui délivrera Israël des Philistins. Cet enfant devra être consacré à Dieu, dès sa naissance. En tant que « Nazir », Samson est donc soumis à des lois qui impliquent notamment que le rasoir ne passe jamais sur sa tête et qu'il ne consomme jamais d'alcool.

Synopsis du film Samson et Dalila (Cecil B. DeMille

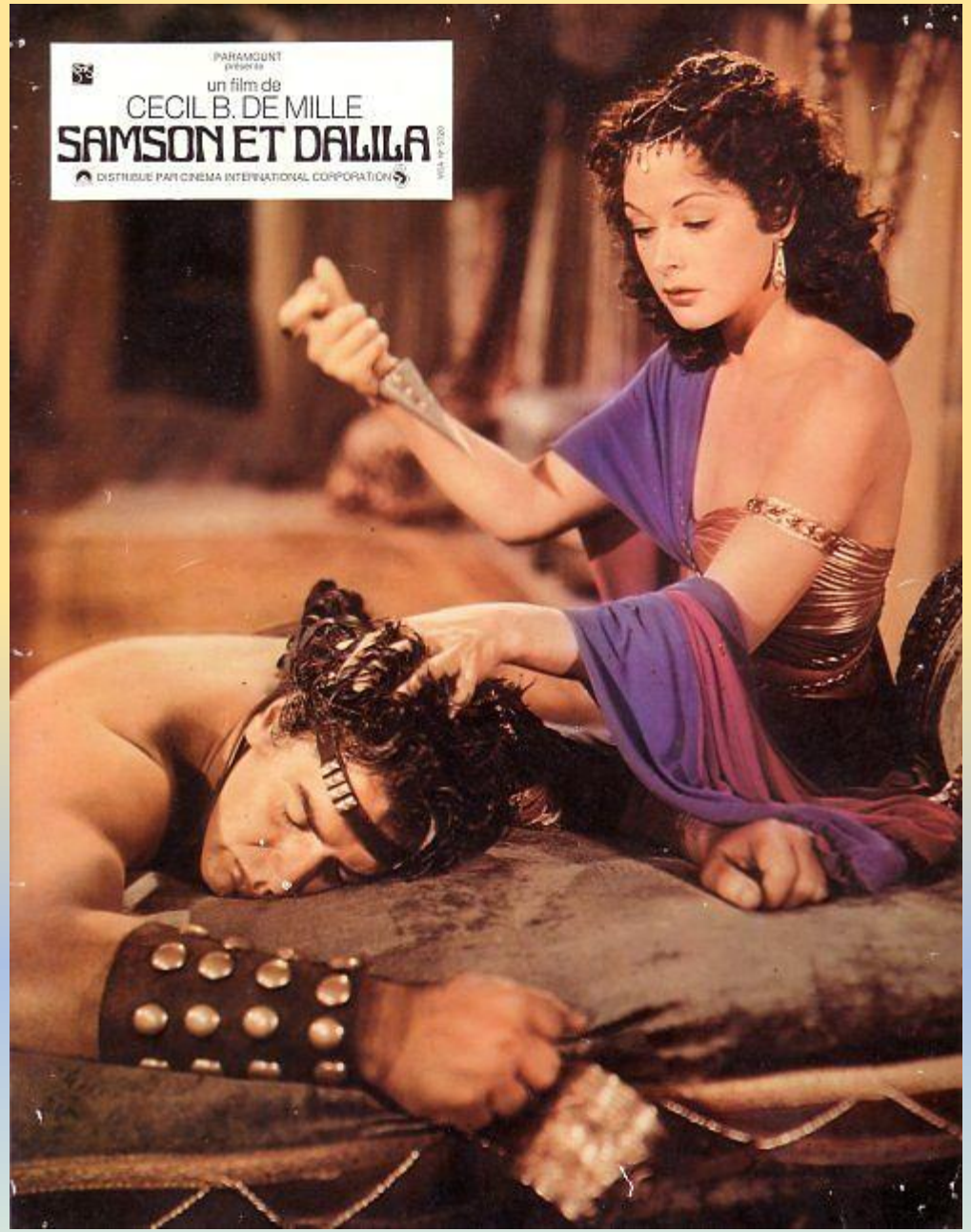
Mille ans avant JC, les Hébreux vivent sous le joug des Philistins. Aimé de la belle Dalila, Samson, un berger doté d'une force surhumaine, est très épris de la soeur de celle-ci, Semadar. Pour avoir tué un lion de ses mains, il obtient la main de sa bien-aimée.

Au cours de la cérémonie de mariage, Samson, humilié par des railleries, provoque une bagarre… Semadar et son père sont tués…

Les personnages principaux du livre des Juges, Samson et Dalila

Samson : l'un des douze juges (Cf. Jg 13-16). Il n'est ni un chef de guerre, ni un chef politique, mais plutôt un héros local. Consacré dès sa naissance, il possède une force exceptionnelle qu'il utilise contre les ennemis Philistins. Il meurt en faisant tomber sur lui et ses ennemis le temple de Dagôn, le dieu des Philistins.

Dalila : Samson tomba amoureux de Dalila. Soudoyée par les Philistins, elle arracha à Samson le secret de sa force qui résidait dans sa longue chevelure. Elle lui fit couper les cheveux et le livra aux Philistins (Cf. Jg 16, 4-20). Dans la culture populaire, elle est le symbole de la femme tentatrice.



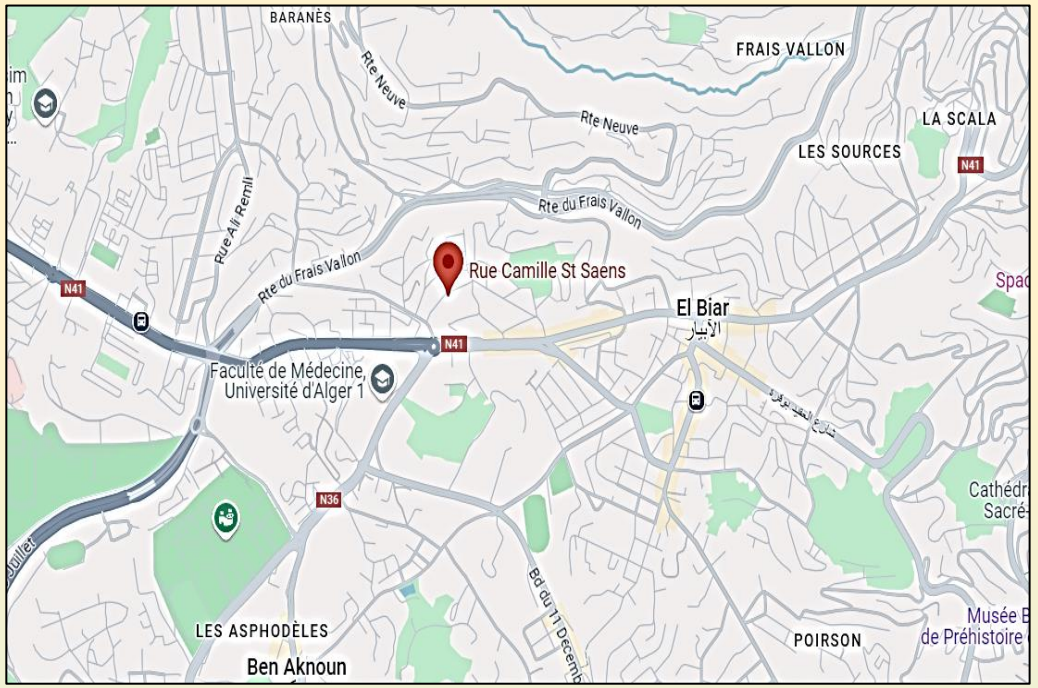
CAMILLE SAINT-SAENS.

Philippe Gromelle Orange

Résumé de l'opéra Samson et Dalila de Camille Saint Saëns*

Prisonniers des Philistins, les Hébreux implorent le Dieu d'Israël. Samson, valeureux héros, tue Abimélech et encourage les siens à se rebeller contre les Philistins. Le peuple d'Israël rompt alors ses chaines et parvient à s'enfuir – sous les menaces vipérines du Grand Prêtre de Dagon qui jure vengeance. Celui-ci retrouve la voluptueuse Dalila, décidée à séduire Samson, de façon à percer le secret de sa force – dans le seul but de venger son peuple. Dans un duo débordant de lyrisme, Dalila fait chavirer le cœur du héros qui, malgré les mises en garde d'un vieillard hébreu, succombe à son amour… et au piège tendu par la belle : à peine a-t-il dévoilé que sa force réside dans sa chevelure que Samson est arrêté, ses cheveux coupés et ses yeux crevés. Dans sa prison, implorant le pardon pour sa faiblesse, il prie pour la libération de son peuple. Puis, touché par la foi, il retrouve subitement sa force lors d'un bal philistin, et parvient à faire écrouler leur temple.

Dalila et son peuple sont anéantis..



- Charles Camille Saint-Saëns né le 9 octobre 1835 à Paris et mort le 16 décembre 1921 à Alger, est un pianiste, organiste et compositeur français (ci-contre rue Camille Saint Saëns à Alger-El Biar)

Charles Perrault | Wikimedia Commons

Célèbre pour ses Contes de ma mère l'Oye (*Contes du temps passé*), Charles Perrault est écrivain, et homme d'État, chargé par Colbert de la politique artistique et littéraire de Louis XIV en tant que Secrétaire de la Petite Académie créée en 1663. Composés à partir de 1691,les contes de Perrault comprennent trois contes en vers – Grisélidis, Les Souhaits ridicules, Peau d'âne – et huit en prose : La Belle au Bois dormant, Le Petit Chaperon rouge, Barbe-bleue, Le Maître Chat ou Le Chat botté, Cendrillon, Le Petit Poucet, Les Fées, Riquet à la houppe.

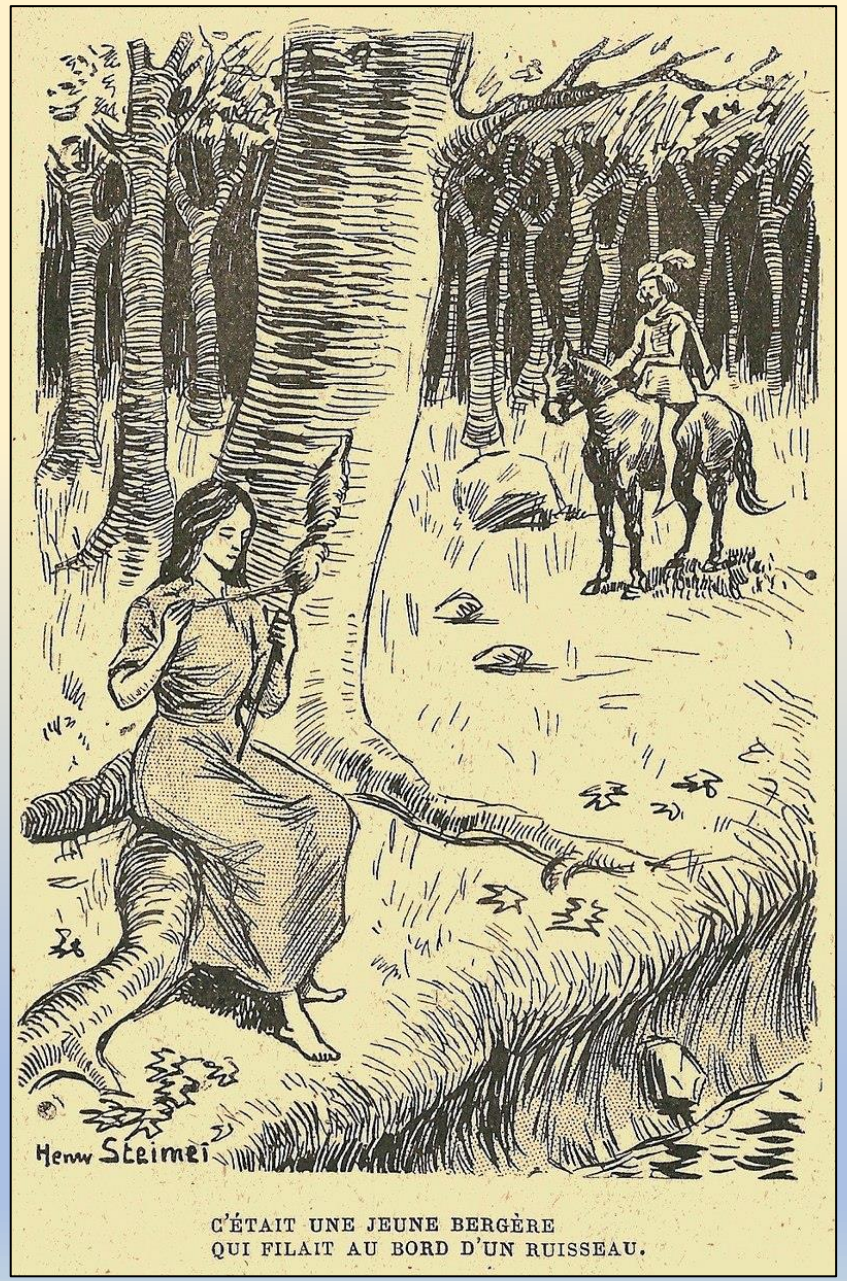
Charles Perrault

1628 – 1703 (Paris)

Issu d'une famille de la bourgeoisie parlementaire ,imprégnée de jansénisme, Charles Perrault fait des études au collège de Beauvais puis devient, comme son père, mais sans passion, avocat au barreau de Paris en 1651. Il ne plaide que deux fois dans sa carrière. Il se détourne de cette voie pour une carrière au sein de l'État, lorsqu'il se rapproche de Colbert (1619 – 1683) dont il devient le protégé. En 1663, Charles Perrault devient secrétaire de la « Petite Académie », la future Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres. Il est nommé en 1665 contrôleur général de la surintendance des bâtiments du roi…. La carrière littéraire de Charles Perrault est consacrée lorsqu'il est nommé en 1671 à l'Académie française, fondée en 1635. Il y est reçu le 23 novembre par Jean Chapelain (1596 – 1674). Porte-parole de Colbert au sein de l'académie, il participe à certains changements de l'institution. L'écrivain participe en outre à la fondation de l'Académie des Beaux-Arts. Il est aussi l'auteur de l'*Épître dédicatoire* de la 1ère édition du Dictionnaire.

Marié à Marie Guichon, il a 4 enfants.
La mort de Colbert en 1683 entraîne sa disgrâce, mais pas la fin de son influence dans le monde des lettres.

Annibale Carracci, Hercule à la croisée des chemins, 1596 | Wikimedia Commons

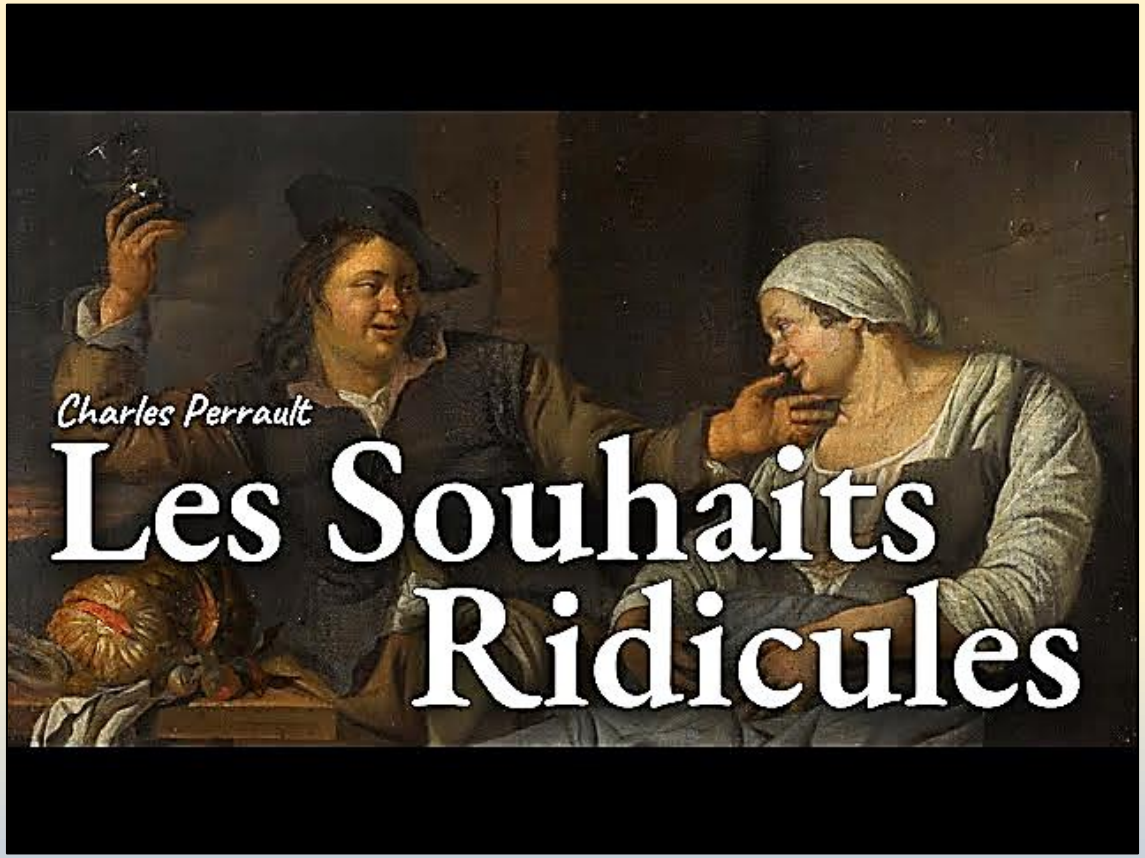


Une des illustrations des Contes de Perrault, dans la Petite bibliothèque populaire : Griselidis

Dans le conte de Perrault, le mari devient un prince ayant épousé une bergère. L'homme est affligé de mélancolie et produit quantité de bile noire, qui lui remonte à la gorge sitôt qu'il serait prêt à reconnaître enfin qu'il partage sa vie avec la plus exquise des femmes.

La pauvre femme fait contre mauvaise fortune bon cœur et reste fidèle à son époux, malgré tous les maux que celui-ci lui fait subir. Et finalement, le prince se déclare satisfait de la conduite de son épouse, marie sa fille à l'homme de son choix et tout rentre dans l'ordre.

Femme honnête n'est pas rancunière.



Conte comique publié en 1693 dans Le Mercure Galant avant d'être intégrée quatre années plus tard dans son recueil Contes de ma mère l'Oye.

Rencontre avec Jupiter

Le narrateur va raconter une fable insolite et peu galante à une personne charmante. Il pense que la façon de raconter compte plus que le sujet, et que cette personne appréciera l'histoire et sa moralité. Se sentant ignoré par le destin, un bûcheron pauvre et fatigué désire se reposer près de l'Achéron. Un jour, Jupiter paraît devant le bûcheron. Ce dernier est effrayé, mais Jupiter lui annonce qu'il est là pour exaucer trois de ses souhaits. Toutefois, il lui explique qu'il doit bien réfléchir avant de les formuler

Le bûcheron rentre chez lui et raconte l'histoire à sa femme. Ils décident de bien réfléchir avant d'utiliser leurs souhaits et de reporter leur premier souhait au lendemain. En attendant, le bûcheron profite d'un bon vin et se repose près du feu. Il exprime alors son désir d'avoir une aune de boudin pour profiter de la chaleur du feu, sans se rendre compte que ce souhait pourrait être exaucé par Jupiter. Aussitôt dit, aussitôt fait, un boudin apparaît. Sa femme s'énerve et le critique, estimant qu'il aurait pu choisir d'avoir un empire, des richesses ou de nouveaux habits. L'homme admet son erreur et pense secrètement à être veuf. Il souhaite que le boudin pende au nez de sa femme.

Le souhait qui lui permet d'être "heureux"

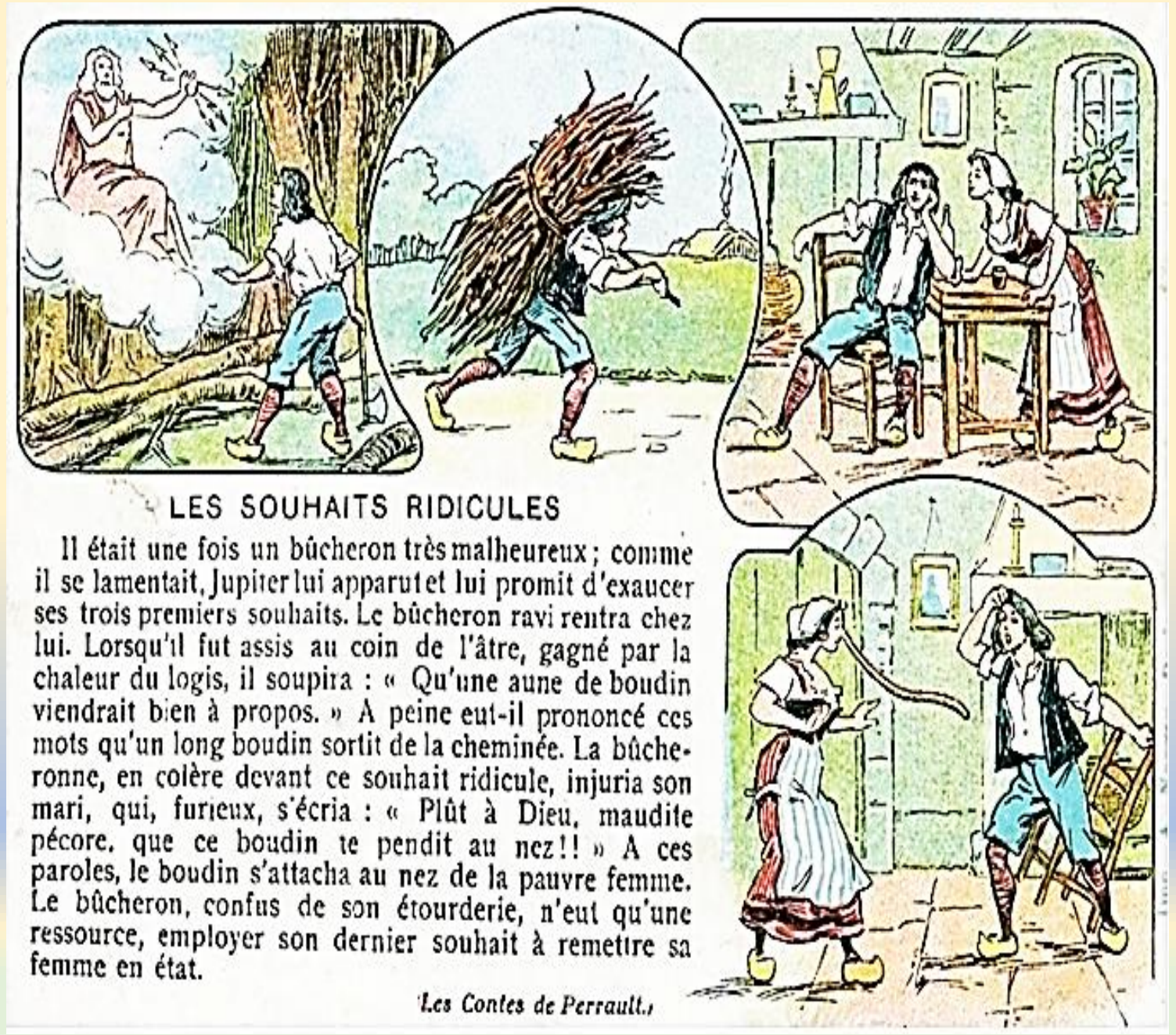
La saucisse se fixe alors sur le nez de sa femme. C'était embêtant puisque sa femme, qui, d'ordinaire était jolie, avait un physique disgracieux avec ce nouvel attrait. Toutefois, cela lui permet de ne pas trop parler. Le bûcheron trouve cela très avantageux.
Heureux, il ne désire plus rien d'autre.

Retour à la case départ

Très vite, le bûcheron désire utiliser son souhait pour devenir roi. Toutefois, il se dit que sa femme pourrait être malheureuse avec un nez aussi long. Il décide de consulter son épouse pour vérifier si elle préfère devenir une reine avec son nez actuel ou rester bûcheronne avec un nez normal. Après réflexion, la femme choisit de ne pas devenir reine, afin de retrouver son nez normal plutôt que d'être laide en tant que souveraine. Le bûcheron consent à ne pas devenir roi et fait une croix définitive sur la richesse. Néanmoins, il est heureux d'utiliser son dernier souhait pour rendre sa femme heureuse en la ramenant à son état initial.

Moralité

Ainsi, le narrateur met en garde les hommes qui, souvent, sont inquiets de ne pas faire de souhaits. Selon lui, peu d'entre eux savent comment bien utiliser les dons que le ciel leur a accordés.



LES SOUHAITS RIDICULES

Il était une fois un bûcheron très malheureux ; comme il se lamentait, Jupiter lui apparut et lui promit d'exaucer ses trois premiers souhaits. Le bûcheron ravi rentra chez lui. Lorsqu'il fut assis au coin de l'âtre, gagné par la chaleur du logis, il soupira : « Qu'une aune de boudin viendrait bien à propos. » A peine eut-il prononcé ces mots qu'un long boudin sortit de la cheminée. La bûcheronne, en colère devant ce souhait ridicule, injuria son mari, qui, furieux, s'écria : « Plût à Dieu, maudite pécore, que ce boudin te pendit au nez!! » A ces paroles, le boudin s'attacha au nez de la pauvre femme. Le bûcheron, confus de son étourderie, n'eut qu'une ressource, employer son dernier souhait à remettre sa femme en état.

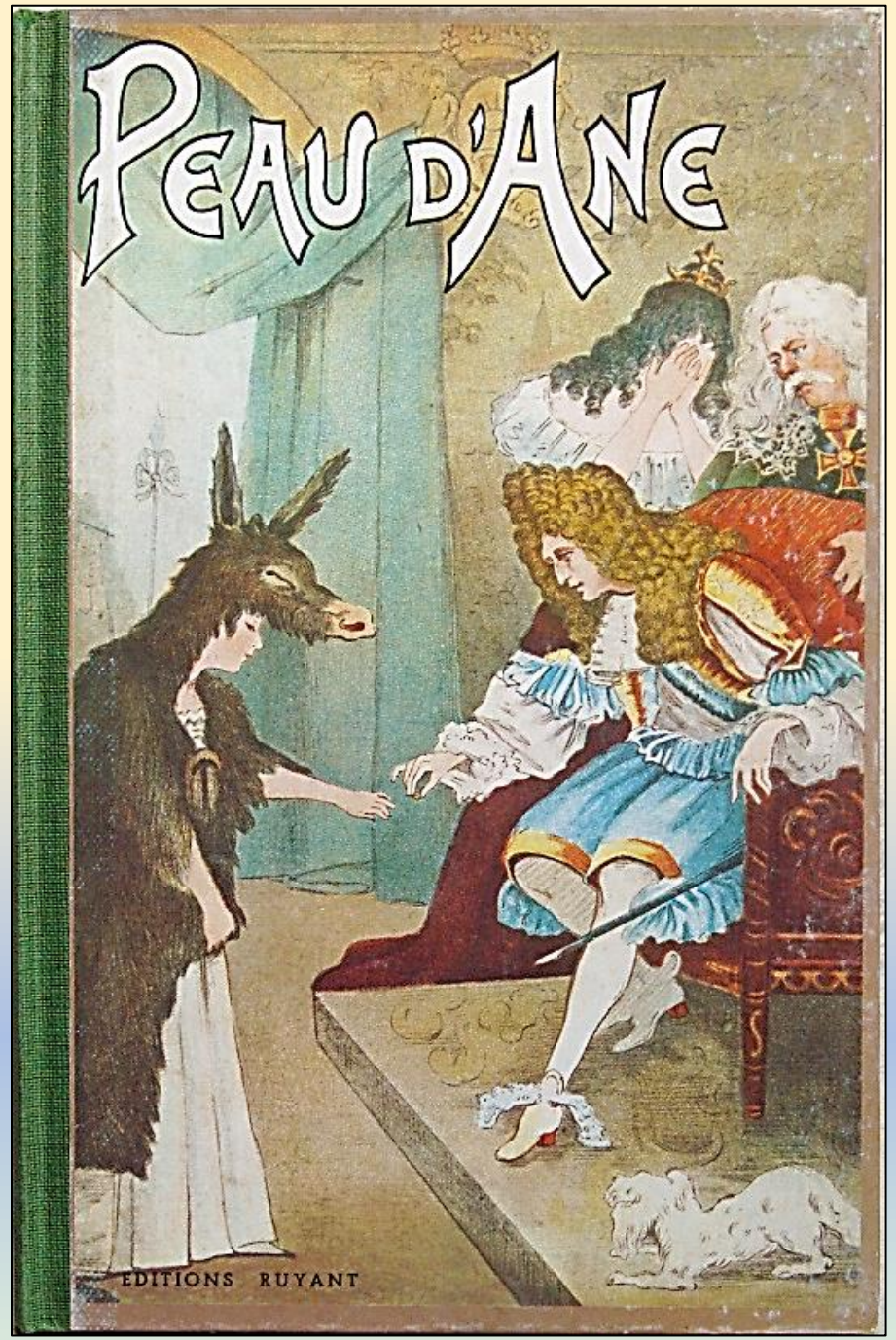
Les Contes de Perrault.

Analyse thématique

Ce conte de Perrault, met en garde contre l'imprudence et l'avidité qui peuvent causer des malheurs. Le bûcheron est puni pour avoir fait un mauvais souhait, et sa femme le critique pour son manque de discernement. Finalement, il prend conscience que sa vie simple est en réalité très satisfaisante. Le dernier souhait leur permet de revenir au point de départ. Toutefois, on peut se demander s'ils seraient réellement revenus au point de départ si la femme du bûcheron n'avait pas eu ce boudin en plein milieu du visage.

Ainsi, le dernier souhait permet de rectifier les erreurs des premiers. Bien qu'ils se rendent compte que leurs vies ne sont pas si malheureuses, on peut se demander s'ils ne vont pas être déçus, par la suite. En effet, ils ont raté l'occasion de transformer leur vie de manière significative.

Les souhaits ridicules de PERRAULT



Peau d'âne est un conte populaire, dont la version la plus célèbre est celle de Charles Perrault, parue en 1694, puis rattachée aux Contes de ma mère l'Oye en 1697. Selon la nouvelle classification des contes de Ruth B. Bottigheimer1, il s'agirait du premier2 conte de fées français écrit.

Mourante, une reine se fait promettre par le roi de ne prendre pour nouvelle épouse qu'une femme plus belle qu'elle. Mais la seule personne capable de rivaliser avec sa beauté n'est autre que sa propre fille, et le roi la demande en mariage. Pour échapper à cette union incestueuse et sur les conseils de sa marraine, la princesse demande à son père, pour sa dot, des robes irréalisables, mais il parvient toujours à les lui offrir. Elle lui demande alors de sacrifier son âne qui produit des écus d'or et le roi s'exécute. La princesse s'enfuit alors du château, revêtue de la peau de l'âne. Elle emporte avec elle sa toilette et ses plus belles robes. Le prince d'un autre royaume, où s'est installée Peau d'âne comme servante, la voit, mais il ne la reconnaît pas sans ses tenues de princesse. Il demande alors que Peau d'âne lui fasse un gâteau. En faisant la galette, elle laisse tomber sa bague dans la pâte. Le prince demande immédiatement que toutes les femmes et demoiselles du pays viennent essayer la bague.

Aucune ne peut passer la bague. Enfin, on fait venir Peau d'âne.

Son doigt entre dans la bague et le prince peut alors l'épouser.

Quant au roi, il se marie avec sa marraine la fée.

Il n'est pas malaisé de voir
Que le but de ce Conte est qu'un Enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'exposer à la plus rude peine
Que de manquer à son devoir ;
Que la Vertu peut être infortunée
Mais qu'elle est toujours couronnée ;
Que contre un fol amour et ses fougueux transports
La Raison la plus forte est une faible digue,

Et qu'il n'est point de riches trésors
Dont un Amant ne soit prodigue ;
Que de l'eau claire et du pain bis
Suffisent pour la nourriture
De toute jeune Créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits ;

Que sous le Ciel il n'est point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui souvent ne s'imagine encor
Que si des trois Beautés la fameuse querelle
S'était démêlée avec elle,
Elle aurait eu la pomme d'or.
Le Conte de Peau-d'âne est difficile à croire,
Mais tant que dans le Monde on aura des Enfants,
Des Mères et des Mères-grands,
On en gardera la mémoire. **Ch. Perrault (derniers vers de Peau-d'âne et moralité)**

Peau d'âne, l'union du conte et de la vie

Le film de Jacques Demy, tourné en partie à Chambord, ressort dans une version restaurée. Publié le 19 déc. 2014 - Par Eric Young

« Mon enfant, on n'épouse jamais ses parents. » Si, si, souvenez-vous. L'air va vous revenir naturellement. C'est tellement fluide, la musique de Michel Legrand... si aérien, si léger ! Et pourtant, quel poids portent ces mots ! C'est un avertissement, une leçon de morale que la Fée des logis, jouée par Delphine Seyrig, donne à la princesse, incarnée par Catherine Deneuve, dans le film « Peau d'âne » de Jacques Demy. C'est aussi la révélation de la terrible réalité de l'inceste que véhicule le film.

Le cake d'amour :

Préparez votre pâte
Dans une jatte plate
Et sans plus de discours
Allumez votre four
Prenez de la farine
Versez dans la terrine
Quatre mains bien pesées
Autour d'un puits creusé
Choisissez quatre œufs frais
Qu'ils soient du matin faits
Car à plus de vingt jours
Un poussin sort toujours
Un bol entier de lait
Bien crémeux s'il vous plaît
De sucre parsemez
Et vous amalgamez
Une main de beurre fin
Un souffle de levain
Une larme de miel
Et un soupçon de sel
Il est temps à présent
Tandis que vous brassez
De glisser un présent
Pour votre fiancé
Un souhait d'amour s'impose
Tandis que la pâte repose
Lissez le plat de beurre et laissez cuire une heure

Cendrillon conte de Perrault

Il était une fois un brave homme qui vivait dans un pays lointain. Il avait une belle maison et une belle fille : Cendrillon*. A la mort de son père, Cendrillon est devenue la servante de sa cruelle marraine et de ses demi-sœurs, Javotte et Anasthasie. Un beau jour, le roi du pays décide de marier son fils, le prince. Il organise un bal et invite tous les nobles du royaume.

Tandis que les deux jeunes filles et leur mère se rendent au château, la marraine, fée de Cendrillon, transforme une citrouille en un élégant carrosse et quatre souris en chevaux blancs. Elle habille la jeune fille avec une belle robe de princesse et lui donne la permission d'aller à la réception jusqu'à minuit.

Le prince tombe immédiatement amoureux de la belle inconnue, mais Cendrillon, entendant les 12 coups de minuit, s'enfuit. Dans sa fuite, elle perd une chaussure.

Le lendemain, le gentilhomme vient chez elle et fait essayer la chaussure à Cendrillon sans problème. Cendrillon pardonne sa marraine et ses demi-soeurs avant de partir à la cour pour épouser le prince. Plus tard, elle invite les deux jeunes filles et les marie à deux grands seigneurs.

La morale de l'histoire est : "Il ne faut pas se décourager, car un jour viendra notre heure de gloire. Il ne sert à rien de vouloir la gloire et de courir après, car plus on court plus elle se sauve."

* Elle tient son nom des cendres de l'âtre, où elle est constamment assise. "L'âtre étant le lieu où elle est reléguée, comme Cosette (dans Les misérables de Victor Hugo) sous sa table chez les Thénardier, quand elle se réfugie et qu'elle a fini son ouvrage..

WALT DISNEY
présente
Cendrillon
technicolor
©Walt Disney Productions
DISTRIBUÉ PAR WALT DISNEY PRODUCTIONS - FRANCE

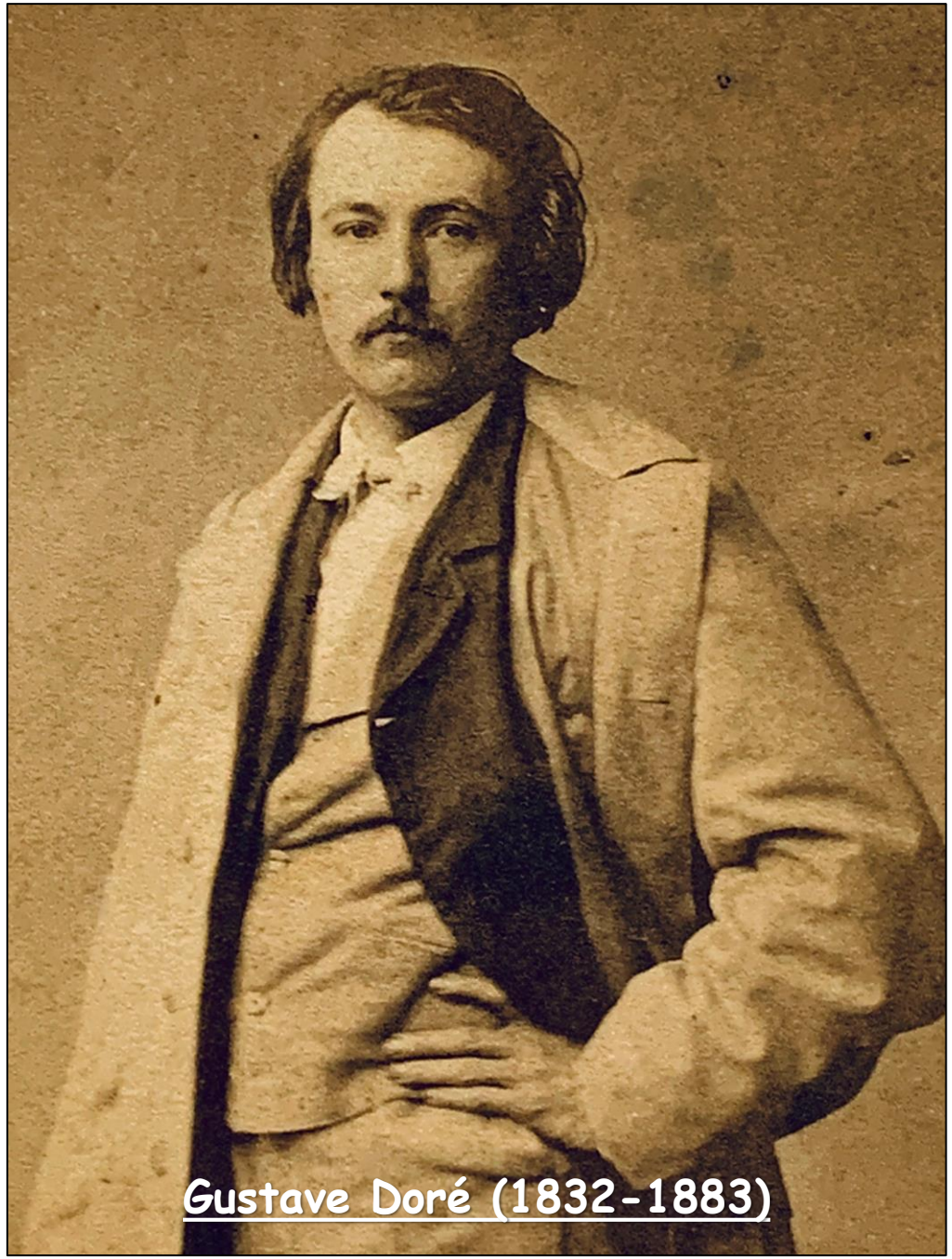
Disney
MARCH

Le petit chaperon rouge

Le Petit Chaperon rouge est un conte de la tradition populaire française qui a connu de nombreuses versions au cours de l'histoire et selon les pays où il a été repris. On dénombre une centaine de variantes du conte.
L'une des versions orales du conte est des plus sanglantes : le loup, arrivé chez la mère-grand, la dévore en gardant toutefois un peu de côté, et prend sa place.
Le petit garçon arrive et, ne se doutant de rien, obéit à la fausse grand-mère lui disant de manger un peu de viande et de boire un peu de vin, en fait la chair et le sang de l'aïeule (le petit garçon s'interrogerait même quant aux dents présentes dans la chair, question à laquelle le loup lui répondrait qu'il s'agit de haricots).
Une version de l'histoire est sculptée au palais Jacques-cœur de Bourges (France), palais du XV^{e} siècle, ce qui atteste encore de l'ancienneté de ce conte.

La plus ancienne version retranscrite et figée est celle de Charles Perrault, parue dans <u>Histoires ou contes du temps passé, avec des moralités</u> le 11 janvier 1697. Cette version est plus malheureuse et plus moralisatrice que celles qui suivront. L'héroïne en est une jeune fille bien élevée, la plus jolie du village, qui court à sa perte en donnant au loup qu'elle rencontre dans la forêt les indications nécessaires pour trouver la maison de sa grand-mère. Le loup mange la vieille dame en se cachant des bûcherons qui travaillent dans la forêt voisine. Il tend ensuite un piège au Petit Chaperon rouge et finit par la manger. L'histoire se termine ainsi, sur la victoire du <u>loup</u>.

La moralité nous donne le véritable sens de ce conte. On y apprend que les jeunes filles doivent se méfier des inconnus et tout particulièrement de ceux qui paraissent aimables, gentils (« accorte »). Dans le cas contraire, on risque fort de finir dans le lit de l'inconnu.

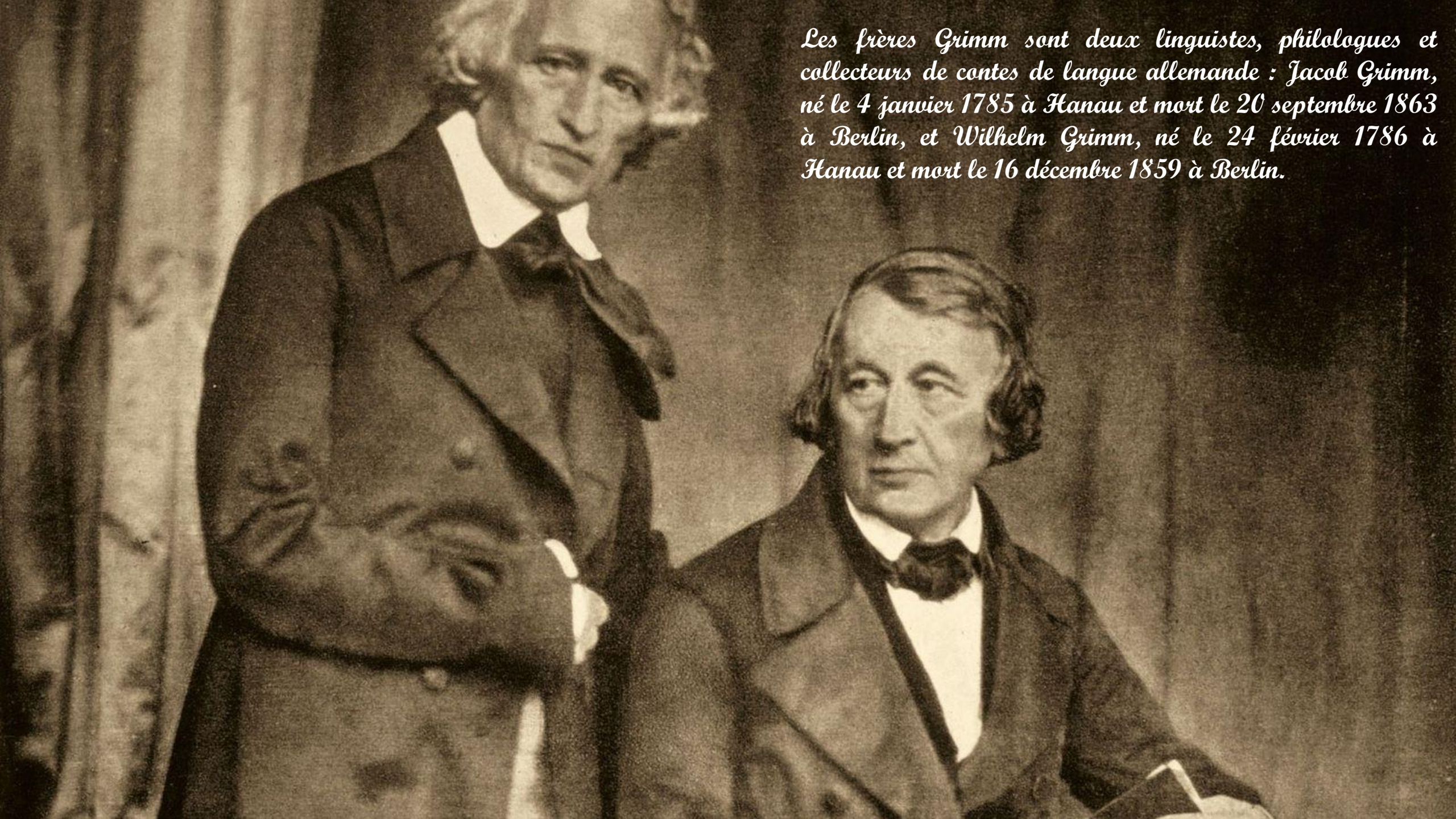


Gustave Doré (1832-1883)

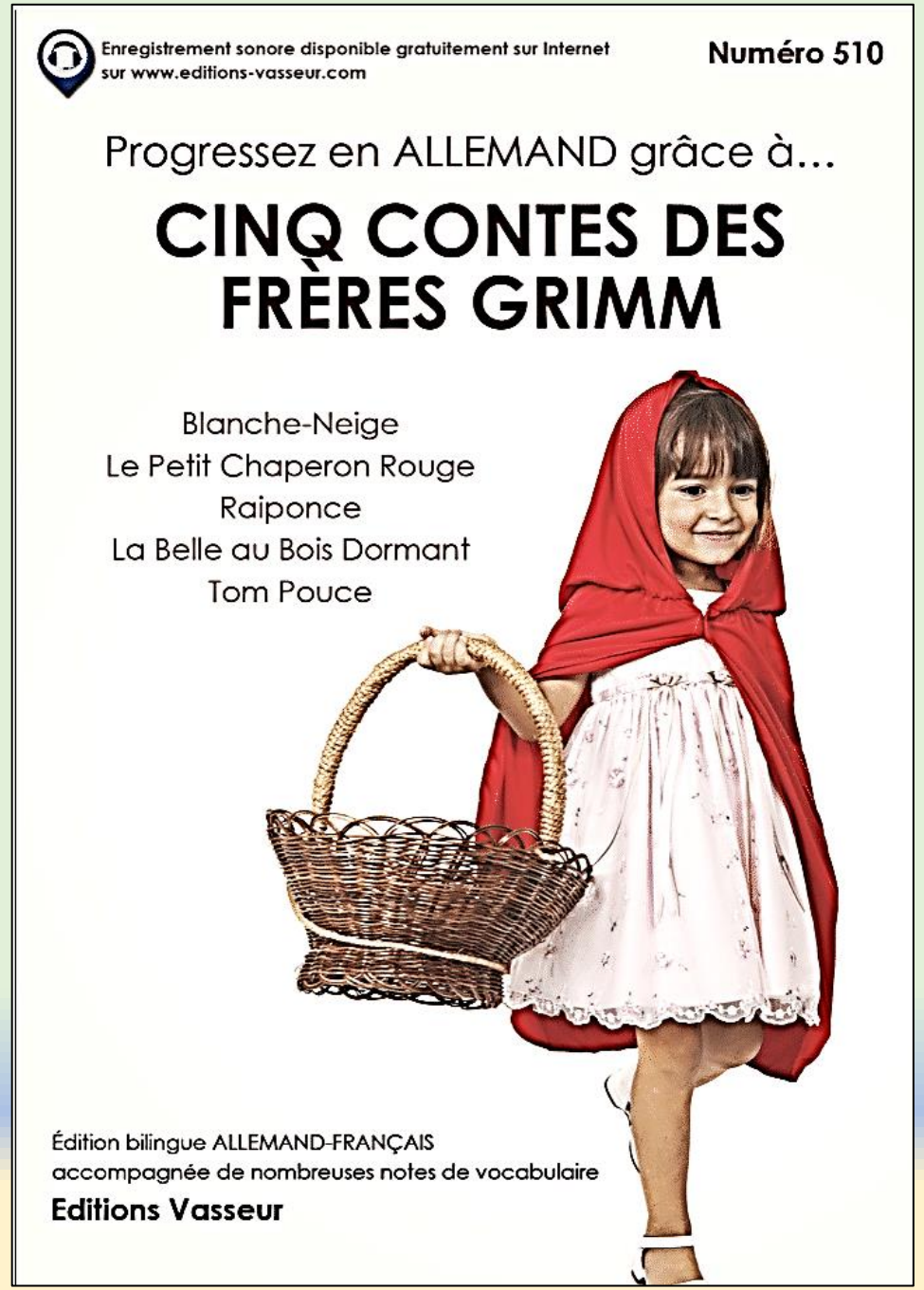
Doré fait ses débuts d'illustrateur dès l'âge de quinze ans dans la presse caricaturiste. Il vient au livre en 1854, où il impose rapidement son style. En une trentaine d'années, il exécute près de dix mille illustrations pour l'édition. Dessinant directement sur le bloc à l'encre de Chine ou au lavis, il renouvelle la gravure sur bois par le bois de teinte qui rend à merveille les nuances et jeux de contrastes.

En 1855, il conçoit avec l'éditeur Hetzel le projet d'une collection de grandes éditions in-folio des chefs-d'œuvre de la littérature dont L'Enfer de Dante constitue le premier titre et les Contes de Perrault le second. Composé de quarante "tableaux", ce "très grand livre, très cher" paraît en 1862. Alors âgé de trente ans, Doré s'offre pour ce livre une grande liberté d'illustration : onze planches pour le seul Petit Poucet, trois pour le si court Chaperon rouge.

Institut Asclépiade-Asclépion : vue sur nouveau complexe balnéaire (au premier plan, centre technique)



Les frères Grimm sont deux linguistes, philologues et collecteurs de contes de langue allemande : Jacob Grimm, né le 4 janvier 1785 à Hanau et mort le 20 septembre 1863 à Berlin, et Wilhelm Grimm, né le 24 février 1786 à Hanau et mort le 16 décembre 1859 à Berlin.



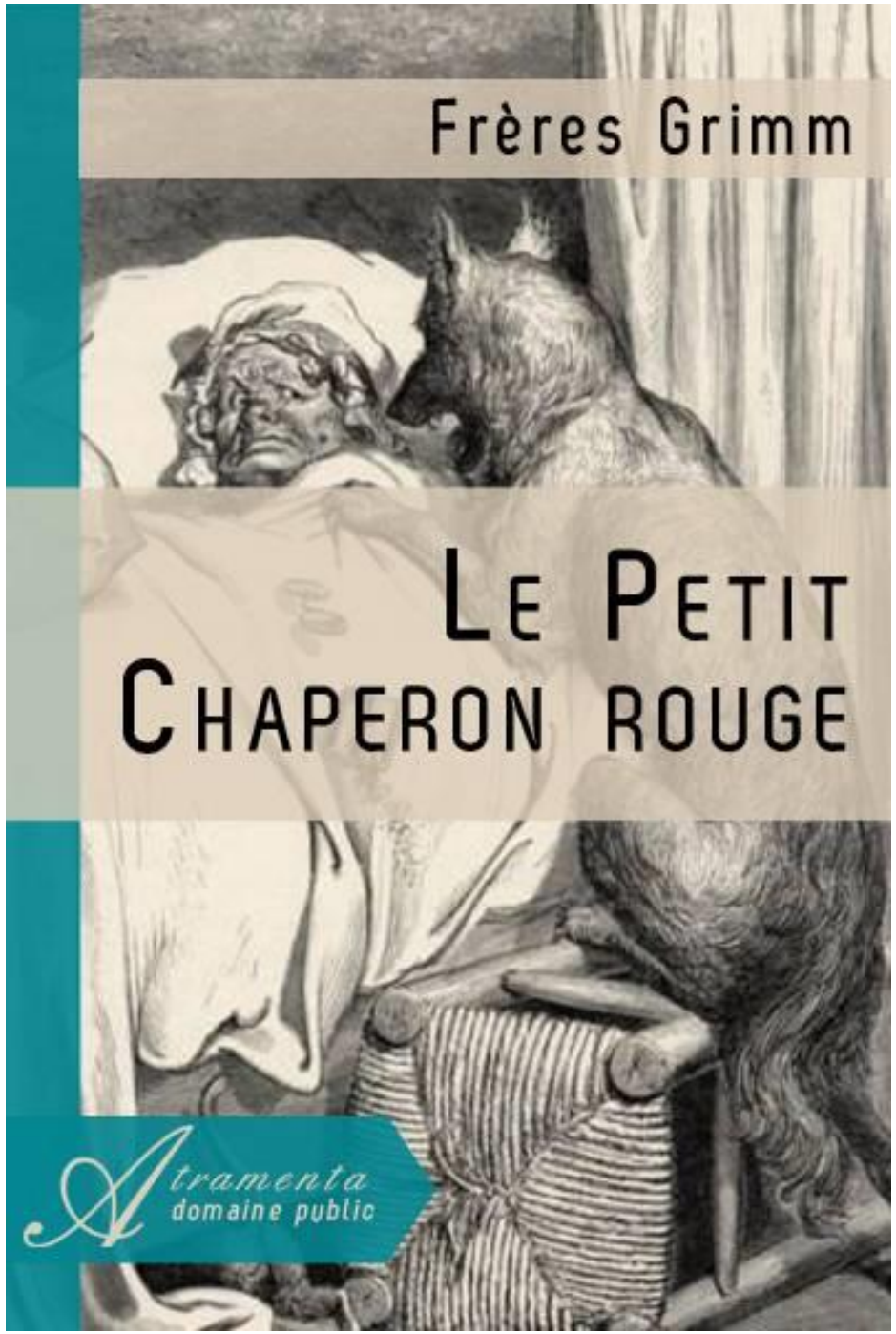
Les contes de Grimm les plus connus :

Boucles d'or et les trois ours.
Hansel et Gretel.
Blanche-Neige.
La Belle au bois dormant.
Raiponce.
Le loup et les sept chevreaux.
Les musiciens de Brême.
Tom Pouce.

Les frères Grimm (1812) : Le petit Chaperon rouge

Philologues et écrivains allemands, les frères Jacob (1785-1863) et Wilhem (1786-1859) Grimm ont réuni et publié les contes et légendes germaniques.
Issu de la tradition orale, leur *Petit Chaperon rouge* a été collecté en Bavière et diffère de la version de Perrault par son dénouement heureux. Il est extrait des *Contes d'enfants et du foyer*, publiés par les Grimm en 1812.

Il était une fois une petite fille que tout le monde aimait bien, surtout sa grand-mère. Elle ne savait qu'entreprendre pour lui faire plaisir. Un jour, elle lui offrit un petit bonnet de velours rouge, qui lui allait si bien qu'elle ne voulut plus en porter d'autre. Du coup, on l'appela "Chaperon rouge".
Un jour, sa mère lui dit : "Viens voir, Chaperon rouge : voici un morceau de gâteau et une bouteille de vin. Porte-les à ta grand-mère ; elle est malade et faible ; elle s'en délectera ; fais vite, avant qu'il ne fasse trop chaud.


Frères Grimm
Le Petit
Chaperon rouge
Atramenta
domaine public

Et quand tu seras en chemin, sois bien sage et ne t'écarte pas de ta route, sinon tu casserais la bouteille et ta grand-mère n'aurait plus rien. Et quand tu arriveras chez elle, n'oublie pas de dire bonjour et ne va pas fureter dans tous les coins.« "Je ferai tout comme il faut", dit le petit Chaperon rouge à sa mère. La fillette lui dit au revoir. La grand-mère habitait loin, au milieu de la forêt, à une demi-heure du village. Lorsque le petit Chaperon rouge arriva dans le bois, il rencontra le Loup. Mais il ne savait pas que c'était une vilaine bête et ne le craignait point. "Bonjour, Chaperon rouge", dit le Loup. "Bien merci, Loup", dit le Chaperon rouge.

– Où donc vas-tu si tôt, Chaperon rouge ?
– Chez ma grand-mère.
– Que portes-tu dans ton panier ? Du gâteau et du vin. Hier nous avons fait de la pâtisserie, et ça fera du bien à ma grand-mère. Ça la fortifiera.
– Où habite donc ta grand-mère, Chaperon rouge ?
– Oh ! à un bon quart d'heure d'ici, dans la forêt. Sa maison se trouve sous les trois gros chênes. En dessous, il y a une haie de noisetiers, tu sais bien ? dit le petit Chaperon rouge.
Le Loup se dit : "Voilà un mets bien jeune et bien tendre, un vrai régal ! Il sera encore bien meilleur que la vieille. Il faut que je m'y prenne adroitement pour les attraper toutes les deux !"
Il l'accompagna un bout de chemin et dit : "Chaperon rouge, vois ces belles fleurs autour de nous. Pourquoi ne les regardes-tu pas ? J'ai l'impression que tu n'écoutes même pas comme les oiseaux chantent joliment. Tu marches comme si tu allais à l'école, alors que tout est si beau, ici, dans la forêt !"
Le petit Chaperon rouge ouvrit les yeux et lorsqu'elle vit comment les rayons de soleil dansaient de-ci, de-là à travers les arbres, et combien tout était plein de fleurs, elle pensa : "Si j'apportais à ma grand-mère un beau bouquet de fleurs, ça lui ferait bien plaisir..

Elle quitta le chemin, pénétra dans le bois et cueillit des fleurs. Et, chaque fois qu'elle en avait cueilli une, elle se disait : "Plus loin, j'en vois une plus belle" ; et elle y allait et s'enfonçait toujours plus profondément dans la forêt.
Le Loup, lui, courait tout droit vers la maison de la grand-mère. Il frappa à la porte.
– Qui est là ?
– C'est le petit Chaperon rouge qui t'apporte du gâteau et du vin.
– Tire la chevillette, dit la grand-mère. Je suis trop faible et ne peux me lever.
Le Loup tire la chevillette, la porte s'ouvre, et sans dire un mot, il s'approcha du lit de la grand-mère et il l'avala. Il enfile ses habits, met sa coiffe, se couche dans son lit et tire les rideaux. Pendant ce temps, le petit Chaperon rouge avait fait la chasse aux fleurs. Lorsque la fillette en eut tant qu'elle pouvait à peine les porter, elle se souvint soudain de sa grand-mère et reprit la route pour se rendre auprès d'elle. Elle fut très étonnée de voir la porte ouverte. Et lorsqu'elle entra dans la chambre, cela lui sembla si curieux qu'elle se dit : « Mon Dieu, comme je suis craintive aujourd'hui. Et cependant, d'habitude, je suis contente d'être auprès de ma grand-mère ! »
Elle s'écria : "Bonjour !" Mais nulle réponse. Elle s'approcha du lit et tira les rideaux. La grand-mère y était couchée, sa coiffe tirée très haut sur son visage. Elle avait l'air bizarre.
"Oh grand-mère, comme tu as de grandes oreilles !"
– C'est pour mieux t'entendre...
– Oh grand-mère, comme tu as de grands yeux !
– C'est pour mieux te voir !
– Oh grand-mère, comme tu as de grandes mains !
– C'est pour mieux t'étreindre !
– Oh grand-mère, comme tu as une horrible et grande bouche !
– C'est pour mieux te manger !

A peine le Loup eut-il prononcé ces mots, qu'il bondit hors du lit et avala le pauvre petit Chaperon rouge. Lorsque le Loup eut apaisé sa faim, il se recoucha, s'endormit et commença à ronfler bruyamment. Un chasseur passait justement devant la maison. Il se dit : "Comme cette vieille ronfle ! Il faut que je voie si elle a besoin de quelque chose." Il entre dans la chambre et quand il arrive devant le lit, il voit que c'est un loup qui y est couché.
– Ah ! c'est toi, bandit ! dit-il. voilà bien longtemps que je te cherche...
Il se prépare à faire feu lorsque tout à coup l'idée lui vient que le Loup pourrait bien avoir avalé la grand-mère et qu'il serait peut-être encore possible de la sauver. Il ne tire pas, mais prend des ciseaux et commence à ouvrir le ventre du Loup endormi. A peine avait-il donné quelques coups de ciseaux qu'il aperçoit le Chaperon rouge. Quelques coups encore et la voilà qui sort du Loup et dit : "Ah, comme j'ai eu peur ! Comme il faisait sombre dans le ventre du Loup !" Et voilà que la grand-mère sort à son tour, pouvant à peine respirer. Le petit Chaperon rouge se hâte de chercher de grosses pierres. Ils en remplissent le ventre du Loup. Lorsque celui-ci se réveilla, il voulut s'enfuir. Mais les pierres étaient si lourdes qu'il s'écrasa par terre et mourut.
Ils étaient bien contents tous les trois : le chasseur dépouilla le Loup et l'emporta chez lui. La grand-mère mangea le gâteau et but le vin que le petit Chaperon rouge avait apporté. Elle s'en trouva toute ragaillardie. Le petit Chaperon rouge cependant pensait : "Je ne quitterai plus jamais mon chemin pour aller me promener dans la forêt, quand ma maman me l'aura interdit."

Institut Asclépiade – Asclépion : Odéon en cours d'achèvement

RAIPONCE (Rapunzei) et sa mère la sorcière

Il était une fois un mari et son épouse, qui souhaitaient depuis longtemps avoir un enfant. Un jour enfin, la femme caressa l'espoir que le Bon Dieu exaucerait ses vœux.

Ces gens avaient à l'arrière de leur maison, une petite fenêtre depuis laquelle ils pouvaient apercevoir un splendide jardin où poussaient les plus belles fleurs et les meilleures simples ; mais il était entouré d'un haut mur et personne ne s'y risquait car il appartenait à une puissance magicienne que chacun craignait.

Un jour, la femme se tenait devant la fenêtre et regardait dans le jardin. Là elle y vit une plate-bande où poussaient de belles raiponces qui paraissaient si fraîches et vertes qu'elle eut une grande envie d'en manger.

L'envie grandissait chaque jour et comme elle savait qu'elle ne pourrait pas en avoir, elle dépérissait, pâlissait et prenait un air de plus en plus misérable. Alors le mari prit peur et demanda :

- Que te manques-t-il ma chère épouse ?

- Hélas, répondit-elle, si je ne peux manger de ces raiponces du jardin derrière notre maison, alors je mourrai.

L'homme qui aimait sa femme pensa :

- Eh, laisseras-tu ton épouse mourir ? Vas lui chercher des raiponces quoiqu'il put t'en coûter.

Lorsque le crépuscule fut arrivé, il escalada le mur du jardin de la magicienne, cueillit rapidement une pleine poignée de raiponces et les rapporta à son épouse. Elle s'en fit aussitôt une salade et la mangea d'un coup avidement. Elles lui plurent tant que le jour suivant qu'elle en eut encore trois fois plus envie. Pour la calmer, l'homme dut encore une fois escalader le mur du jardin. Il le fit à nouveau au crépuscule. Mais tandis qu'il grimpait au mur il fut brusquement effrayé car il aperçut la magicienne devant lui.

- Comment peux-tu te risquer, dit-elle avec un regard plein de courroux, à pénétrer dans mon jardin et me voler mes raiponces comme un brigand ? Tu vas être puni !"

- Hélas, répondit-il, faites-moi grâce et justice. Je ne l'ai fait que par nécessité. Mon épouse a vu vos raiponces depuis notre fenêtre et en conçut une telle envie qu'elle en serait morte si elle n'avait pas pu en manger.

La magicienne laissa alors tomber son courroux et lui dit :

- Prends-en autant que tu voudras, j'y mets seulement une condition :

- Tu dois me donner l'enfant que ta femme mettra au monde. Il sera bien traité et je m'en occuperai comme une mère."

L'homme par peur acquiesça à tout, et lorsqu'après quelques semaines, sa femme accoucha apparut immédiatement la magicienne, qui donna le nom de Raiponce à l'enfant et l'emmena avec elle.

Raiponce devint la plus belle enfant qui soit. Lorsqu'elle eut douze ans, la sorcière l'enferma dans une tour qui se dressait dans une forêt et qui ne possédait ni escalier ni porte ; seul tout en haut, s'ouvrait une petite fenêtre.

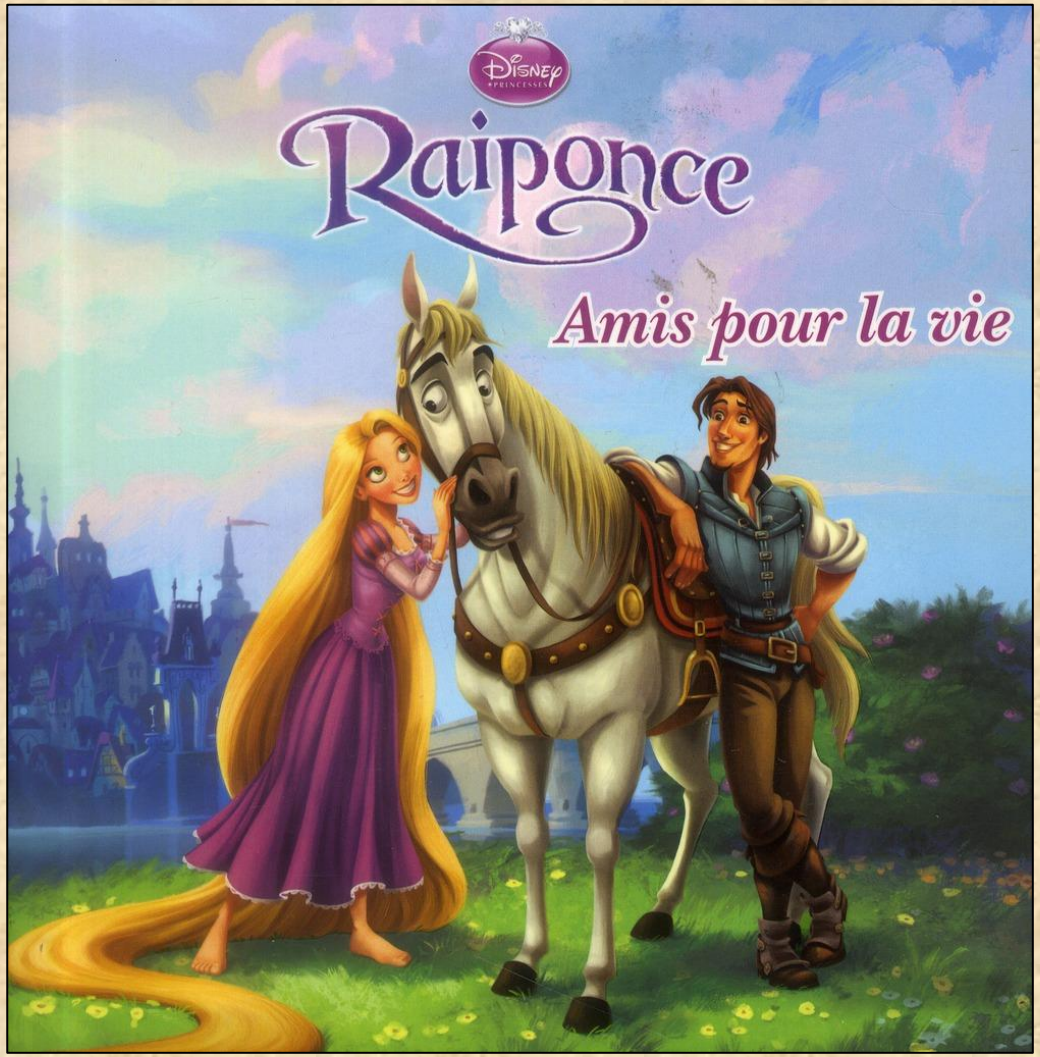
Quand la magicienne voulait entrer, elle se tenait au bas et appelait :

-"Raiponce, Raiponce, dénoue et lance vers moi tes cheveux !". Raiponce avait de longs et splendides cheveux fins et filés comme de l'or. Lorsque la voix de la magicienne lui parvenait, elle dénouait ses nattes les passaient autour d'un crochet de la fenêtre et les laissait tomber vingt pieds plus bas. Ainsi grâce à ceux-ci la magicienne pouvait grimper dans la tour.

Une paire d'années passèrent lorsque le fils du roi qui chevauchait par ces bois vint à passer près de la tour. Il entendit un chant qui était si doux qu'il s'arrêtât et écouta. C'était Raiponce, qui dans sa solitude passait le temps en chantant et faisait résonner sa douce voix. Le fils du roi voulut monter auprès d'elle et chercha une porte : mais il n'en trouva aucune. Il s'en retourna alors chez lui. Mais le chant l'avait tellement ému, que chaque jour il partait pour les bois pour l'écouter.

Une fois alors qu'il se tenait sous un arbre, il vit la magicienne venir et il l'entendit appeler :
- Raiponce, Raiponce, dénoue et lance vers moi tes cheveux !".
Alors Raiponce laissait tomber ses tresses et la magicienne grimpait à elle.
- Est-ce l'échelle par laquelle on y parvient, alors je veux aussi une fois tenter ma chance.
Et le jour suivant, tandis que le crépuscule pointait, s'en alla-t-il vers la tour et appela :
-"Raiponce, Raiponce, dénoue et lance vers moi tes cheveux !".
Aussitôt, la chevelure chût et le prince escalada la tour.
Au début Raiponce fut horriblement effrayée qu'un homme vint jusqu'à elle alors qu'elle n'en avait jamais vu un de ses yeux. Aussi le prince commença à lui parler amicalement et lui raconta que son cœur avait été si profondément ému par son chant qu'il ne l'avait plus laissé en paix et que lui-même se devait de la rencontrer.
Raiponce se sentit rassurée et tandis que le prince lui demanda si elle souhaitait l'avoir pour époux elle vit qu'il était jeune et beau. Elle pensa alors :
- Il préfère m'avoir plutôt que la vieille Gotel, et lui dit "oui" et mit sa main dans la sienne. Elle prononça ces mots :
- Je veux bien venir avec toi mais j'ignore comment descendre. Lorsque tu viendras, apporte un écheveau de soie dont je ferai une échelle et lorsqu'elle sera prête, je descendrai pour que tu m'emportes sur ton cheval.
Ils convinrent qu'il viendrait à elle tous les soir : car le jour venait la vieille. La magicienne n'en remarqua rien, jusqu'à ce qu'un jour Raiponce lui parla :
- Dites-moi Madame Gotel, comment se peut-il que vous soyez plus lourde à soulever que le jeune prince qui en un instant est auprès de moi ?"
- Hélas enfant impie ! s'exclama la magicienne, Que dois-je écouter ; je pensais t'avoir mise à l'écart du monde et tu m'as trahie !
Dans sa colère elle attrapa la chevelure de Raiponce, lui envoya une paire de claques de sa main gauche, attrapa de sa main droite une paire de ciseaux et en un clin d'œil les tresses gisèrent sur le sol. Elle fut tellement sans pitié que Raiponce fut exilée dans une contrée désertique où elle dut vivre dans la privation et la peine.

Disney
Raiponce
Raiponce.ca
NOVEMBRE



Le jour même où Raiponce fut bannie, la magicienne accrocha les tresses à la fenêtre et lorsque le prince arriva et appela :

- Raiponce, Raiponce, dénoue et lance vers moi tes cheveux !. Elle laissa choir ses cheveux au pied de la tour. Le prince monta mais ne trouva pas sa chère Raiponce. La magicienne lui jeta un regard empoisonné. - Ahah !" ricana-t-elle "tu viens chercher ta bien-aimée, mais le bel oiseau n'est plus au nid et ne chante plus, le chat l'a emporté et il va de plus t'arracher les yeux. Raiponce est perdue pour toi, tu ne la reverras plus jamais !" Le prince sentit la douleur l'envahir et de désespoir bondit par la fenêtre. Il survécut mais les épines du bosquet dans lequel il tomba lui crevèrent les yeux. Il erra aveugle dans la forêt ne mangea que racines et baies et ne il fut plus que pleurs et peines de la perte de sa chère promise.

Il se traîna ainsi quelques années misérablement et atteignit finalement la contrée déserte où Raiponce survivait péniblement avec les jumeaux qu'elle avait mis au monde, un garçon et une fille. Il entendit une voix, qui lui semblait familière. Il s'approcha et Raiponce le reconnut, elle se pendit à son cou et se mit à pleurer. Deux de ses larmes tombèrent dans les siens et il recouvra ainsi la vue qu'il avait perdue. Il l'emmena dans son royaume où il fut accueilli avec joie. Ils y vécurent longtemps heureux et sereins.

Raiponce : amis pour la vie

Collectif Disney Hachette Le Monde Enchante 27 Février 2013

• Série: Raiponce Jeunesse > Eveil / Petite enfance (- de 3 ans)

AL KITAB
LIVRES ART&CULTURE
DEPUIS 1967
AU SERVICE DU LIVRE ET DE LA CULTURE
DEPUIS PLUS DE 50 ANS
TUNIS MARSA MUTU WEB
الكتاب
كتب فن وثقافة
منذ 1967

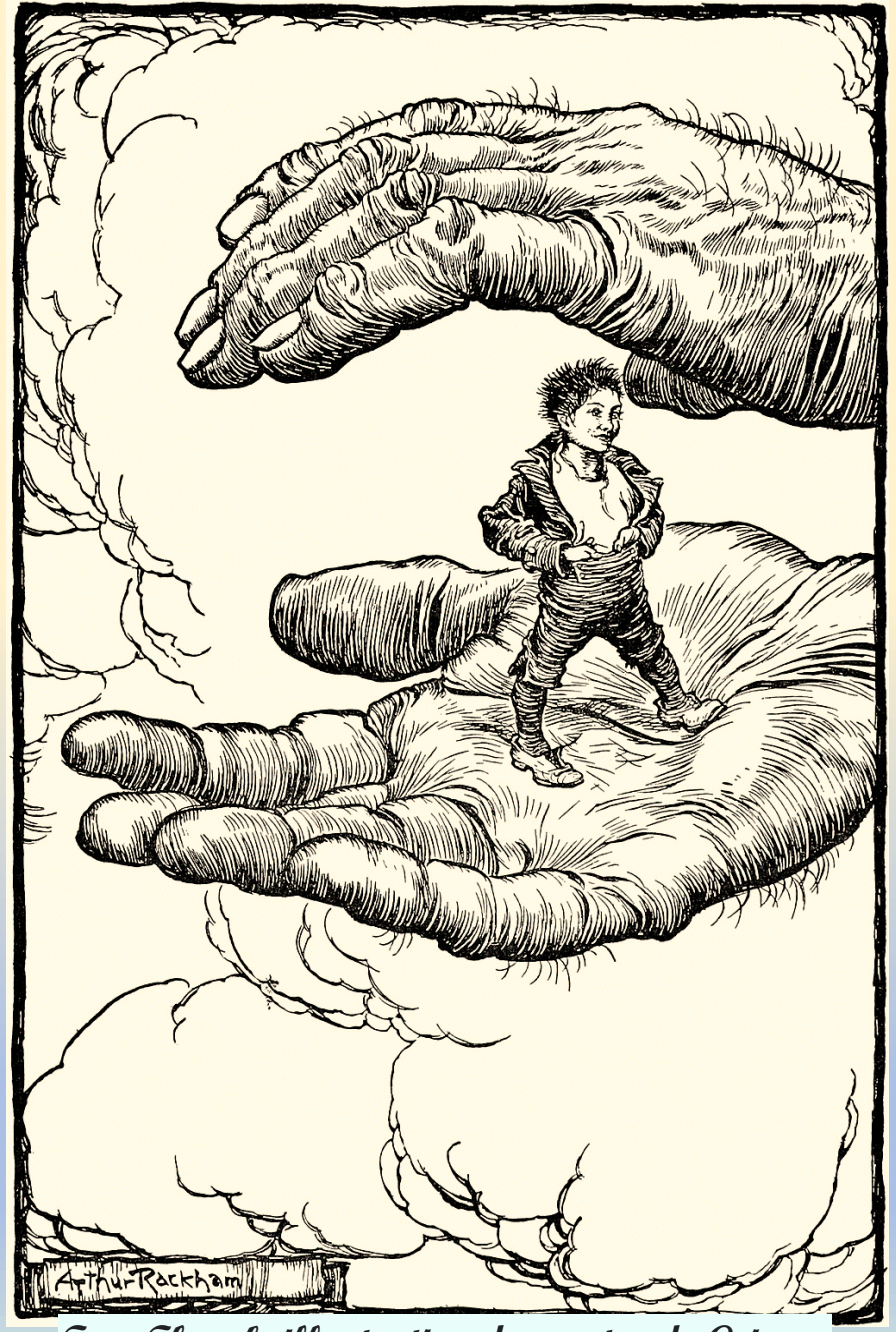
Les frères Grimm chez une conteuse

le-livre.fr
la boutique du village du livre

Tom Pouce

Tom Pouce, un personnage du folklore anglais. Il est si petit que sa taille n'excédait pas celle du pouce de son père.
C'est l'un des héros les plus répandus dans les folklores européens. Il est répertorié par Aarne et Thompson sous le numéro de conte-type 700 Tom Thumb.

L'Histoire de Tom Pouce est le premier conte merveilleux qui ait été imprimé au Royaume-Uni, dès le XVIIe s. Les livres, initialement destinés aux adultes, sont peu à peu (vers le milieu du XVIIIe s.) édités pour les enfants (donnant parfois pour auteur Tom Thumb lui-même), et souvent édulcorés.
Au milieu du XXIX e s., Tom Pouce était devenu un incontournable de toute bibliothèque anglaise pour enfants.
En 1819, les frères Grimm publient Tom Pouce (sous le nom de Daumesdick) dans la 2e édition des Contes de l'enfance et du foyer.
Ce conte ne doit pas être confondu avec celui du Petit Poucet, de Perrault qui relève d'un schéma bien différent.

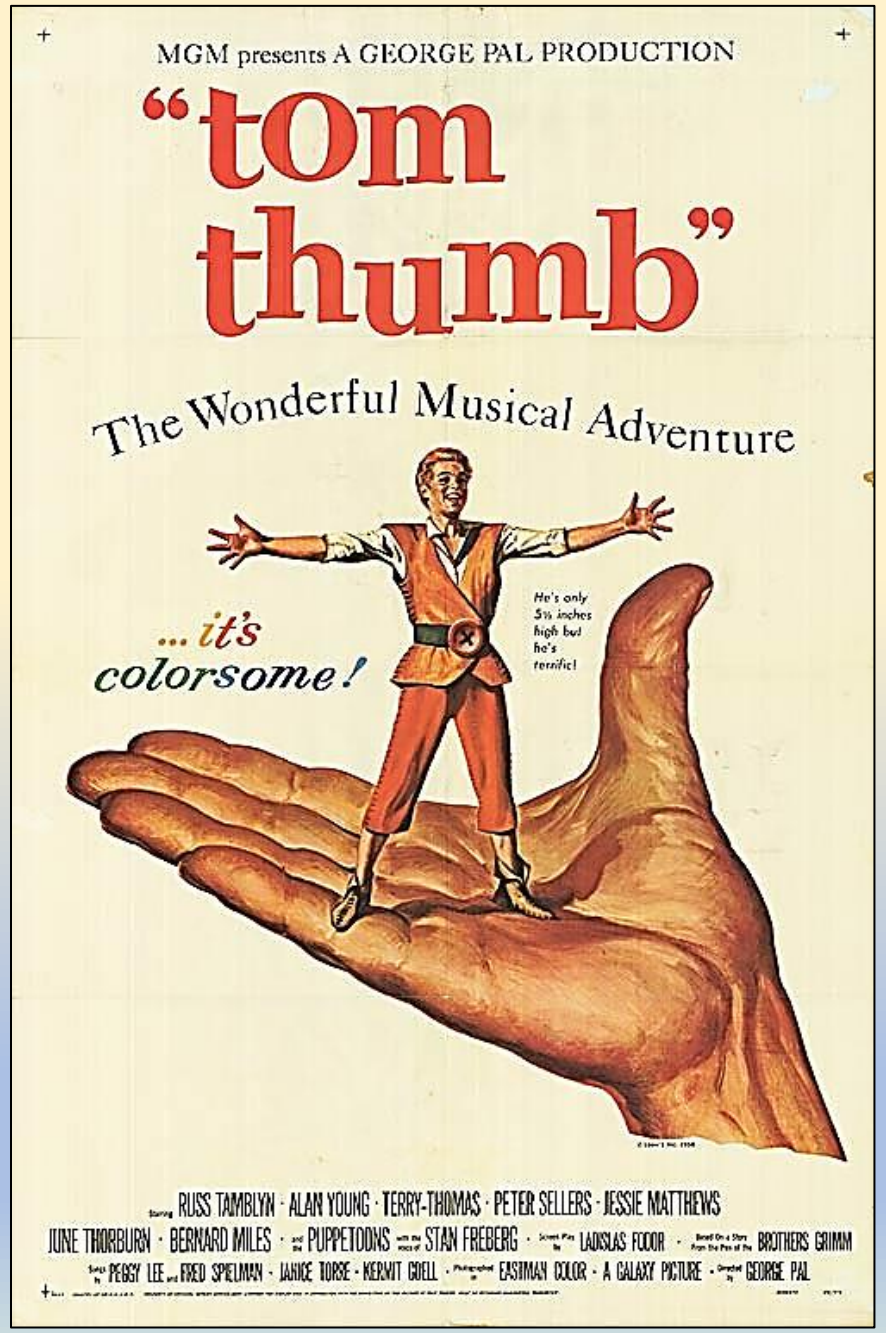


Tom Thumb, illustration des contes de Grimm par Arthur Rackham, 1909

Il était une fois un pauvre bûcheron et sa femme qui avaient tellement besoin d'un enfant qu'ils prétendaient qu'ils seraient heureux même avec un enfant pas plus gros que leur pouce. C'est ce qui arriva, et le garçon qu'ils appelèrent Tom Pouce était intelligent, mais ne grandissait pas. Un jour, le bûcheron souhaita à haute voix que quelqu'un vienne lui chercher la charrette, et Tom Pouce demanda que si sa mère bridait le cheval, il grimperait dans son oreille et lui donnerait des instructions. Deux étrangers observèrent Tom Pouce qui conduisait le cheval, qui semblait se conduire tout seul, et pensèrent qu'il pourrait leur faire gagner une fortune. Le bûcheron refusa de le vendre, mais Tom Pouce lui chuchota à l'oreille de prendre l'argent car il reviendrait bientôt. Les hommes le portèrent un moment sur le bord d'un chapeau jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que le garçon demande à être endormi. Tom Pouce se précipita dans un vieux trou de souris et s'échappa, et lorsque les deux hommes partirent en colère, il sauta et trouva une coquille d'escargot vide pour s'abriter. Juste à ce moment-là, il entendit deux voleurs comploter pour voler un riche fermier voisin, et il leur cria qu'il pouvait les aider. Ils acceptèrent, sachant qu'il pouvait se faufiler à l'intérieur, mais quand ils arrivèrent à la maison, Tom Pouce cria aux voleurs…Tomb Thumb trouva un endroit confortable pour dormir dans le grenier à foin, mais tôt le matin, le cuisinier se réveilla pour nourrir les vaches et leur donna une botte de foin avec le garçon enveloppé à l'intérieur. Il se dirigea vers l'estomac de la vache et cria : « Ne m'apportez plus de foin ! Ne m'apportez plus de foin ! »

La cuisinière qui était en train de traire la vache fut si effrayée qu'elle appela le fermier qui fut effrayé lui aussi d'entendre la voix et fit tuer la vache. Au moment où Tom Pouce avait sorti sa tête de l'estomac, un loup s'approcha et la mangea. Le garçon fit la conversation avec le loup et lui dit qu'il connaissait un endroit rempli de nourriture délicieuse, où le loup pouvait ramper par le drain jusqu'à la cuisine. Il dirigea le loup vers la maison de son père, et quand l'animal eut mangé à sa faim, il était trop gros pour rentrer dans le drain. Alors Tom Pouce se mit à crier et réveilla le bûcheron et sa femme, et il leur dit qu'il était à l'intérieur.

Alors Tom Pouce se mit à crier et réveilla le bûcheron et sa femme en leur disant qu'il était à l'intérieur. Son père tua le loup Tom Pouce fut sauvé.



Affiche du film *Tom Thumb* (1958)

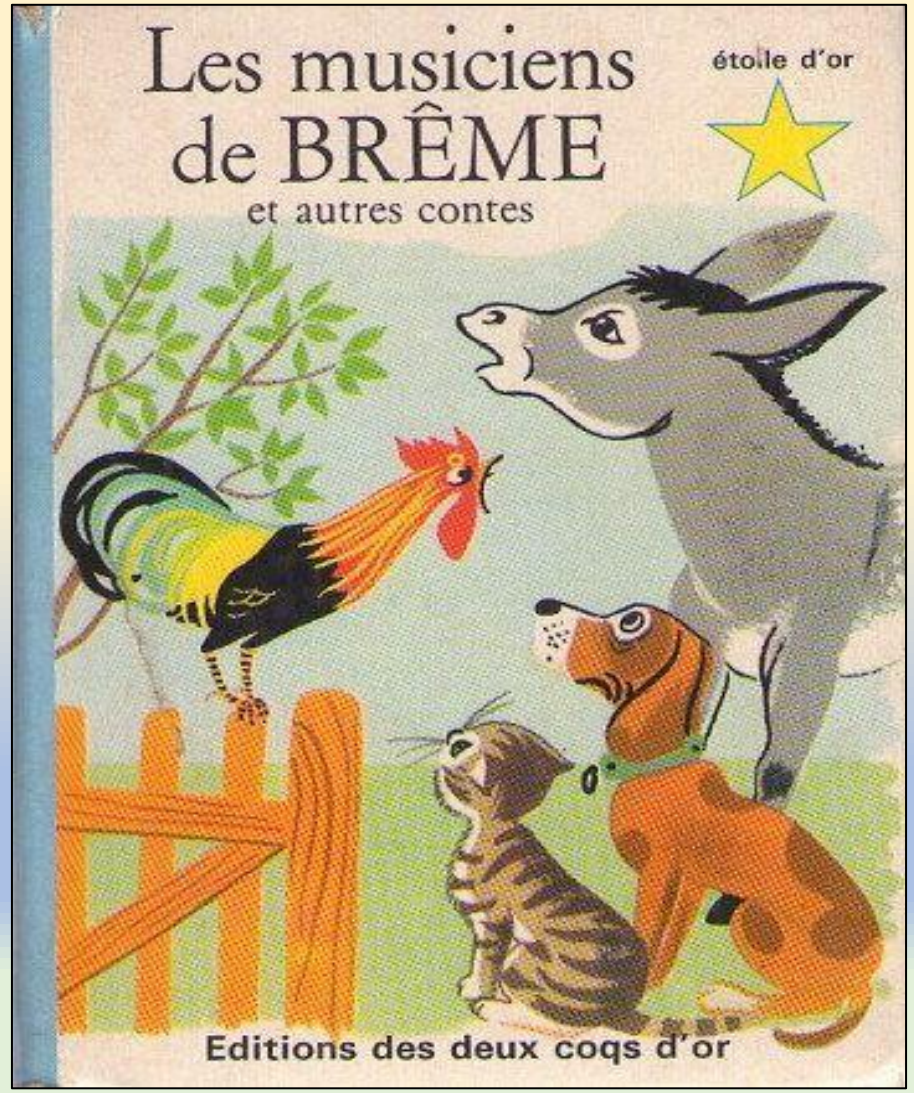
Synopsis

Il était une fois et autrefois, un bûcheron surnommé « l'intègre » qui donnait les premiers coups de hache à un magnifique chêne de la forêt lorsque la reine de celle-ci lui apparut afin qu'il épargne son arbre. En échange, elle exaucera trois vœux du bûcheron et de sa femme. Mais le couple dépense bêtement ses trois souhaits à cause d'un plat de choux et de saucisse. Leur rêve de toujours est d'avoir un enfant « même aussi petit qu'un pouce » qui profiterait de cette chambre garnie de jouets qu'ils ont aménagée en espérant en vain. La reine de la forêt, pas avare, leur réserve une surprise. Au petit matin, un minuscule garçon frappe à leur porte : c'est leur fils adoptif, Tom Pouce (Tom Thumb)…

Les musiciens de Brême

Il était une fois un âne qui pendant longues années avait porté pour son maître, des sacs au moulin, mais ses forces déclinaient, et de jour en jour il devenait de moins en moins capable de travailler. Son maître songeait à s'en débarrasser, mais l'âne, s'apercevant que le vent soufflait du mauvais côté, s'échappa et prit la route de Brême: "Là, pensait-il, je pourrai devenir musicien de la ville." Il marchait depuis quelque temps déjà lorsqu'il vit, étendu sur le chemin, un chien de chasse qui haletait comme s'il avait couru. - Pourquoi es-tu si essoufflé, camarade? lui dit-il. - Ah! répondit le chien, je suis vieux, je m'affaiblis de jour en jour et je ne peux plus chasser, aussi mon maître s'apprêtait à me tuer ; alors je me suis sauvé ; mais maintenant, comment ferais-je pour gagner mon pain? - Eh bien, je vais te dire comment ! Reprit l'âne. Je vais à Brême pour devenir musicien de la ville, tu peux très bien venir avec moi et accompagner ma musique. Pendant que je jouerai du luth tu joueras du tambour. Le chien accepta et ils firent route ensemble. Peu de temps après, ils trouvèrent un chat couché sur le chemin qui avait une mine triste comme un jour de pluie. - Pourquoi es-tu si chagrin, vieux Matou ? demanda l'âne. - J'aimerais bien savoir ce qu'il y a de réjouissant à l'idée de perdre sa tête, répondit le chat.

le-livre.fr
la boutique du village du livre



Institut Asclépiade-Asclépion : voie sacrée en cours d'achèvement

180

Maintenant que j'ai pris de l'âge, mes dents sont usées et je préfère m'étendre et ronronner près du poêle plutôt que de courir après les souris. Alors ma maîtresse a voulu me noyer ; je me suis sauvé à temps, mais maintenant que faire, où aller?
- Viens avec nous à Brême; tu t'y entends fort bien en sérénades, tu seras musicien de la ville, comme nous. Le chat apprécia la proposition et partit avec eux. Bientôt les trois vagabonds passèrent devant une cour, sur la porte de laquelle était perché un coq qui chantait haut et fort - Tu nous transperces les oreilles, dit l'âne, qu'as-tu donc à chanter de la sorte? - J'ai annoncé le beau temps, dit le coq, car c'est aujourd'hui le jour où Notre-Dame lave les chemises de l'enfant Jésus et doit les faire sécher. Mais comme demain dimanche il doit venir des invités, la maîtresse du logis a été sans pitié pour moi. Elle a dit à la cuisinière de me faire bouillir pour la soupe, et c'est ce soir qu'on doit me couper le cou. Alors, je crie de tout mon corps, pendant qu'il me reste encore un souffle de vie. - Tu ferais mieux de venir à Brême avec nous, Chantecler. Là, tu trouveras toujours mieux que la mort : tu as une voix puissante et lorsque nous ferons notre numéro, ce sera splendide. Le coq trouva la proposition à son goût, et ils continuèrent le chemin à quatre. Mais il ne leur était pas possible d'atteindre la ville de Brême en un seul jour. Le soir, ils arrivèrent près d'une forêt où ils décidèrent de passer la nuit. L'âne et le chien se couchèrent au pied d'un grand arbre, le chat et le coq s'installèrent dans les branches, – le coq prit même son envol pour aller se percher sur la cime, où il serait en sûreté, pensait-il. Avant de s'endormir, comme il promenait son regard aux alentours, il lui vit briller une petite lumière dans le lointain ; il appela ses compagnons et leur dit qu'il devait y avoir une maison pas très loin, puisqu'on voyait de la lumière.
- S'il en est ainsi dit l'âne, levons-nous et allons-y ; ici l'auberge n'est pas des plus confortables ! Le chien ajouta que quelques os avec de la viande autour lui feraient le plus grand bien. Ils se mirent donc en route en direction de la lumière qu'ils virent grandir jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin, devant une maison bien éclairée, qui n'était rien d'autre que le repaire d'une bande de brigands. Comme l'âne était le plus grand, il s'approcha de la fenêtre et regarda à l'intérieur.
Que vois-tu, Grison? demanda le coq. - Ce que je vois? répondit l'âne, une table chargée de mets et de boissons, et assis tout autour, des brigands qui s'en donnent â cœur joie. - Cela ferait bien notre affaire, reprit le coq. - Eh oui! soupira l'âne, Ah! si seulement nous étions à leur place ! Les quatre compagnons réfléchirent aux moyens qu'ils pourraient employer pour chasser les brigands. Finalement ils eurent une idée : l'âne appuierait ses pattes sur le bord de la fenêtre, le chien sauterait sur son dos, le chat grimperait sur le chien et le coq irait se percher sur la tête du chat.

Lorsqu'ils firent comme prévu, un signal fut donné et ils entamèrent leur musique. L'âne braya, le chien aboya, le chat miaula et le coq chanta. Sur ce, ils s'élancèrent dans la pièce en passant à travers la fenêtre dans un fracas de vitres brisées. En entendant ce bruit épouvantable, les voleurs crurent qu'un esprit entrait dans la pièce, et se levant d'un coup, ils s'enfuirent terrorisés dans la forêt. Alors les quatre compagnons s'assirent à table, se jetèrent sur tout ce qui restait, dévorant comme s'ils n'avaient pas mangé depuis un mois. Quand ils eurent terminé, les quatre musiciens éteignirent les lumières et chacun, selon sa nature et ses habitudes, chercha le meilleur endroit pour dormir. L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat dans l'âtre près de la cendre chaude et le coq sur une poutre et comme ils étaient fatigués de leur long trajet, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Après minuit, les voleurs virent de loin qu'il n'y avait plus de lumière dans leur maison et que tout y paraissait tranquille. Le capitaine dit alors à ses compagnons qu'ils s'étaient sauvés sans aucune raison et il commanda à l'un d'eux d'aller jeter un coup d'œil sur les lieux, en reconnaissance. Celui qu'il envoya ne trouva que le silence ; il entra dans la cuisine et voulut allumer la lumière. Il prit donc une allumette, et comme prit les yeux brillants du chat pour deux charbons ardents, il en approcha l'allumette pour l'enflammer. Mais le chat ne goûta pas la plaisanterie : il lui sauta au visage et le griffa en miaulant. Terrorisé, l'homme voulut s'enfuir et courut vers la porte de derrière, mais le chien qui était couché devant, se jeta sur lui et le mordit à la jambe, puis comme il traversait la cour en passant à côté du fumier, l'âne lui envoya de violents coups de sabots avec ses pattes arrière ; alors, réveillé par tout se vacarme, le coq alerté, lança son cri du haut de la poutre : "Cocoricoooooo!"
Le voleur courut à toutes jambes vers son capitaine et il dit : " C'est terrible ! Dans notre maison il y a une horrible sorcière qui s'est jetée sur moi, j'ai senti son haleine sur mon visage quand elle m'a griffée avec ses longs doigts crochus ; devant la porte il y a un homme avec un couteau : il l'a enfoncé dans ma jambe; dans la cour un monstre noir m' donné un coup avec sa massue en bois, et tout en haut, sur le toit trône le juge qui criait :

« Amenez-moi ce gibier de potence! ». Alors, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru aussi vite que j'ai pu ! Depuis lors, les brigands n'osèrent plus s'aventurer dans la maison, et les quatre musiciens de Brême s'y plurent tant, qu'ils y restèrent. Et le dernier qui a raconté cette histoire est encore en vie, ainsi que vous le constatez !

Temple
Aphrodite
Institut Asclépiade

ina
france culture
ANDERSEN
CONTEUR UNIVERSEL
LES NUITS DE FRANCE CULTURE

Hans Christian Andersen
(1802-1875)
Le conteur prolifique

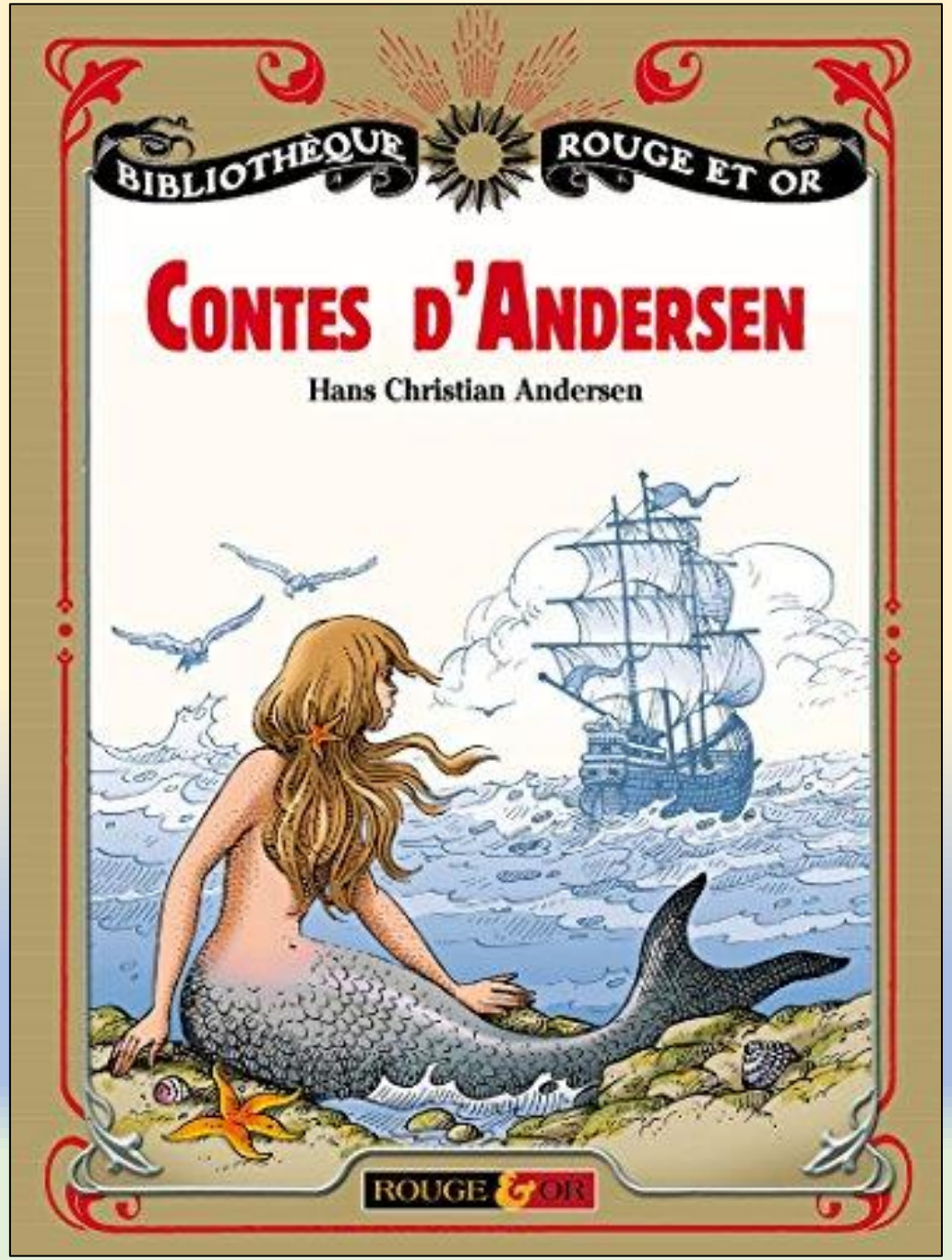
Hans Christian Andersen est d'origine danoise. Né à Odense le 2 avril 1805, il est issu d'une famille très pauvre. En 1816, à la mort de son père, il est entièrement livré à lui-même et il arrête ses études.

En 1819 il part à Copenhague, car son ambition première est de devenir chanteur d'opéra. Essuyant de sérieux échecs, et en proie à la misère la plus noire, il finit par être admis en tant qu'apprenti danseur au théâtre royal.

En 1822 Andersen publie ses premiers textes. Il connaîtra son premier succès quelques années plus tard, en 1830 avec Promenade du canal de Holmen à la pointe orientale d'Amagre. Il écrit ensuite d'autres romans quelque peu autobiographiques comme L'Improvisateur en 1835 et Rien qu'un Violoneux en 1837.
En parallèle, il écrit de nombreux poèmes, des pièces de théâtre des récits de voyage, et un journal. C'est dans la période de 1832 à 1842 qu'il publie ses premiers contes merveilleux, qui feront son succès. Il devient alors célèbre dans toute l'Europe.

En 1857, après quelques années d'absence, il sort sa nouvelle Être ou ne pas être. Ses Contes sont publiés en épisodes jusqu'en 1872. Parmi les plus populaires : La Petite Fille aux Allumettes (inspirée de l'enfance de sa mère), Chacun et Chaque Chose à sa Place, La Petite Sirène, La Princesse aux Petits Pois, Le Rossignol, Le Vilain Petit Canard, La Reine des Neiges, Les Habits Neufs de l'Empereur, etc.
Ses contes et histoires diverses sont traduites dans plus de quatre-vingts langues.
En 1875, Hans Christian Andersen chute gravement de son lit. Le 4 août il meurt dans sa petite maison de Rolighed au Danemark.

Il fait plus tard la rencontre avec Charles Dickens qui fit de son personnage « Uriah Heep » le portrait exact de H. C. Andersen. Après une longue absence, en 1857, il sort sa nouvelle Être ou ne pas être. Ses Contes sont publiés en épisodes jusqu'en 1872.
On lui connaît aujourd'hui de grands contes très populaires comme, entre autres : La Petite Fille aux Allumettes (inspirée de la rude enfance de sa mère) ; Chacun et Chaque Chose à sa Place ; La Petite Sirène ; La Princesse aux Petits Pois ; Le Rossignol ; Le Vilain Petit Canard ; La Reine des Neiges ; Les Habits Neufs de l'Empereur ; etc.
Ses contes et histoires diverses sont traduites dans plus de quatre-vingts langues et pays du monde entier, et inspire encore aujourd'hui les artistes tout en émerveillant petits et grands. Malheureusement, Hans Christian Andersen fait une grave chute de son lit pendant les fêtes de Noël, cette blessure l'emportera jusque dans la mort. C'est un 4 août 1875 qu'il meurt dans sa petite maison de Rolighed au Danemark. Son corps réside encore aujourd'hui au cimetière Assistens, à Copenhague.

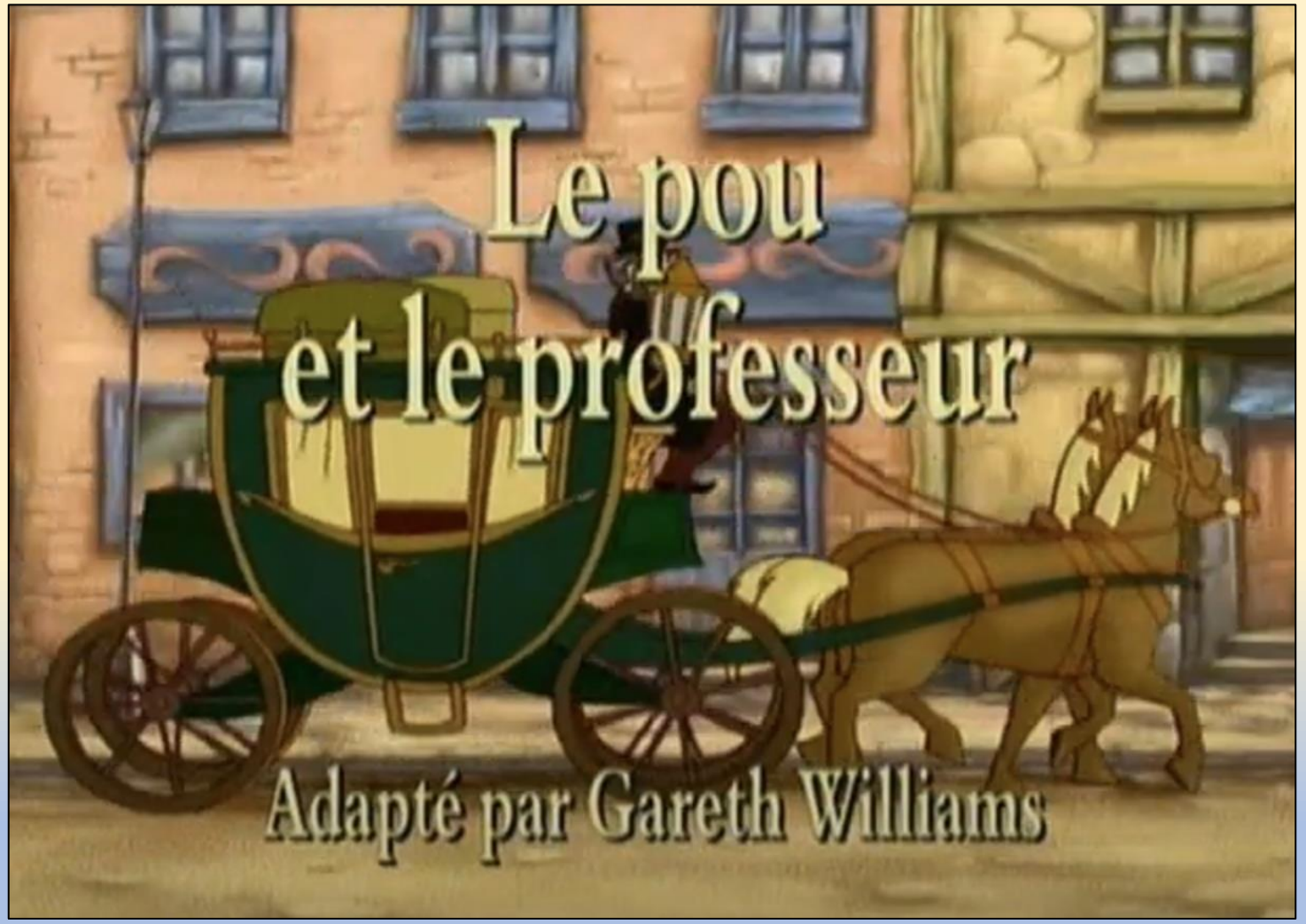


Sélection des 12 plus beaux contes d'Andersen*

(158 contes au total de 1 à 158 : 38 ans dans l'art du conte)

- Le Briquet (1835)
- La petite sirène (1835)
- La princesse au petit pois (1835)
- Poucette (1836)
- Les habits neufs de l'empereur (1837)
- Le vilain petit canard (1842 , autobiographique)
- La reine des neiges (1844)
- La Bergere Et Le Ramoneur (1845)
- La petite fille aux allumettes (1845)
- L'éclopé ou l'invalide (1872)
- Tante Mal de dent (1872-1873)
- Le Pou et le Professeur (1873 : 2 ans avant sa mort à 70 ans)

* Hans Christian Andersen, né le 2 avril 1805 à Odense et mort le 4 août 1875 à Copenhague, est un romancier, dramaturge, conteur et poète danois ...



Le Pou et le Professeur : dessin animé (conte d'Andersen)

Bronze de la Petite Sirène sur un rocher dans le port de Copenhague, inspirée du conte d'Andersen (1835).
A droite : monument vu de face

La petite sirène

La petite sirène vivait sous la mer auprès de son père, le roi de la mer, de sa grand-mère et de ses cinq sœurs. Lorsqu'une sirène atteignait l'âge de quinze ans, elle était autorisée à nager jusqu'à la surface pour contempler le monde extérieur.. Lorsque la petite sirène eut un peu moins de quinze ans, sa grand-mère l'autorisa à se rendre à la surface de la mer. Elle y aperçut un navire à bord duquel se trouvait un beau prince de son âge. Une tempête se déclencha, le navire chavira et le prince tomba à l'eau. La petite sirène le sauva en le ramenant, inconscient, au rivage. Une jeune femme surgit à ce moment et la sirène s'éclipsa. Le prince, à son réveil, aperçut la jeune femme et pensa que cette dernière l'avait sauvé.

Surprise d'avoir découvert que les hommes mouraient très vite, la petite sirène questionna sa grand-mère. Celle-ci lui apprit que les hommes vivaient bien moins longtemps que les sirènes mais qu'ils avaient une âme éternelle. La petite sirène voulut, elle aussi, avoir une âme éternelle. « Pour cela, lui dit sa grand-mère, tu dois te faire aimer et épouser d'un homme. » Résolue à séduire le prince, la petite sirène alla trouver la sorcière des mers. Celle-ci lui remit un philtre qui transformerait sa queue de poisson en jambes d'être humain. Pour prix de ce service, la sorcière exigea de la sirène sa voix magnifique et elle lui coupa la langue. « Si tu échouais et que le prince en épousait une autre, dit la sorcière, à l'aube de ce mariage, ton cœur se briserait et tu ne serais plus qu'écume sur la mer. »

La petite sirène nagea jusqu'à la côte. Assise sur la grève, elle but le breuvage. Éprouvant une terrible douleur, comme si elle avait été transpercée par la lame d'une épée, elle s'évanouit. À son réveil, le prince se tenait devant elle, il la prit par la main et la conduisit au palais. À chaque pas, comme la sorcière l'en avait avertie, il lui sembla marcher sur des couteaux aiguisés. Le prince s'attachait à la petite sirène, mais il ne pouvait oublier la jeune fille qui, croyait-il, l'avait sauvé et qu'il n'avait plus revue depuis ce moment.

Un jour, le prince fut contraint par ses parents d'épouser une princesse. Il déclara à la petite sirène qu'il préférerait l'épouser mais qu'il se devait d'aller rencontrer sa promise. Là, il découvrit que la princesse était la jeune fille du couvent qui l'avait trouvé sur le rivage. Le prince en tomba instantanément amoureux et annonça leur mariage. Sur le navire du retour, alors que le prince s'enivrait de l'amour de la princesse, la petite sirène, en proie au plus grand désespoir, contemplait la nuit. Elle guettait à l'orient la lueur rose de l'aube qui signifierait sa mort. Soudain, la petite sirène aperçut ses sœurs à la surface de la mer. « Si tu frappais au cœur le prince avec ce couteau, lui dirent-elles, tu redeviendrais sirène et pourrais vivre avec nous. ».

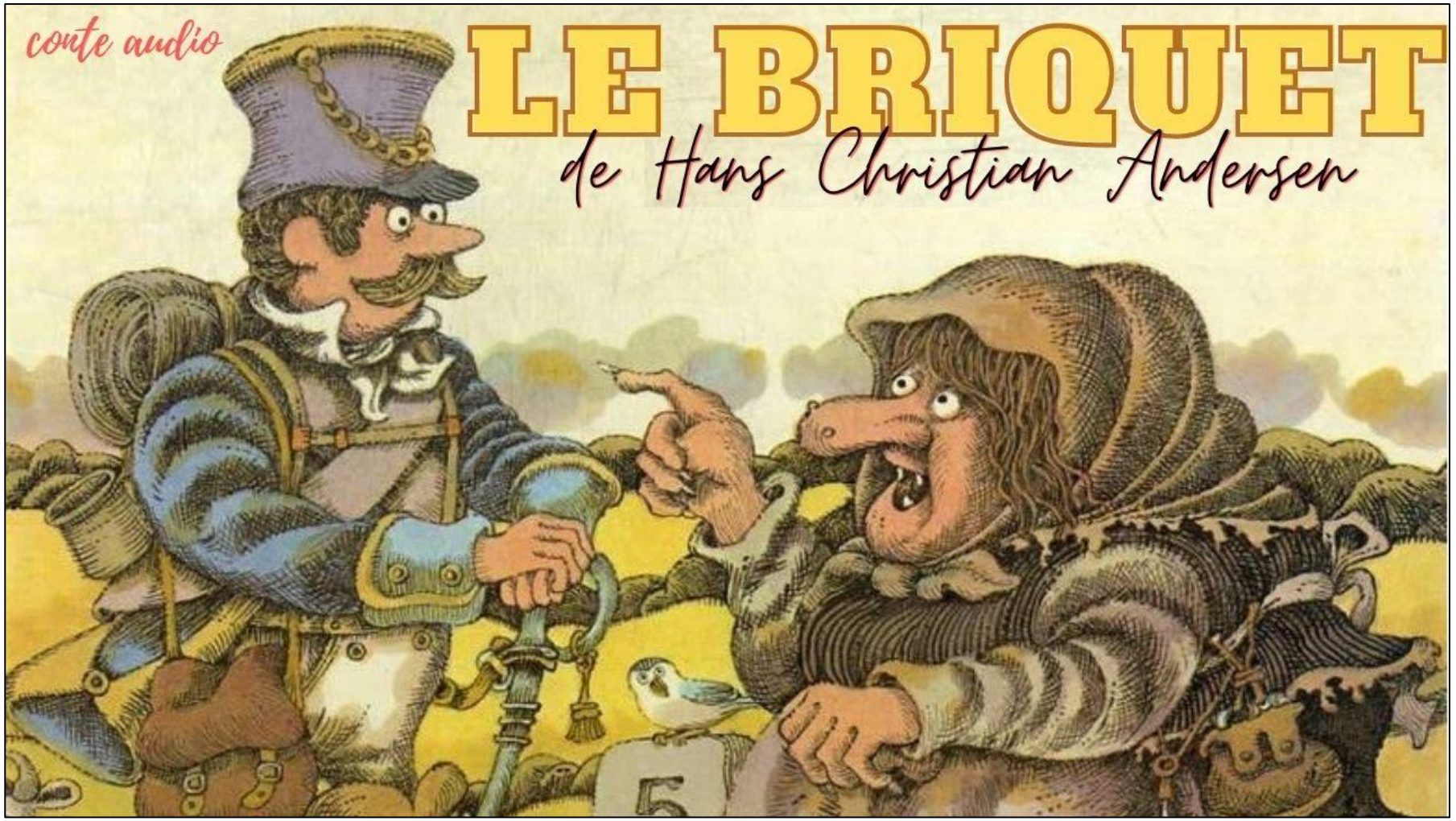
Mais la petite sirène ne put se résoudre à tuer le prince : elle se jeta dans la mer. Et au lieu de se transformer en écume, elle rejoignit les « filles de l'air » pour sa bonne action.

Hans Christian Andersen dans sa ville natale Odense (Danemark)

Le briquet

Il était une fois un soldat qui rencontra une vieille sorcière qui le chargea d'aller au fond d'un tronc d'arbre, là où se trouvait une grotte. Là, il pourrait récupérer les pièces de cuivre d'un coffre gardé par un chien aux yeux grands comme des tasses à thé, des pièces d'argent d'un coffre gardé par un chien avec des yeux grands comme des roues de moulin et les pièces d'or d'un coffre gardé par un chien aux yeux grands comme des tours rondes. Le soldat pouvait garder l'argent pour lui, la sorcière ne demanda qu'une seule chose : le briquet que sa grand-mère avait oublié lorsqu'elle était descendue dans ces profondeurs. Pour amadouer les chiens, il suffirait de les poser sur le tablier de la sorcière. Ce que fit le soldat. Il prit d'abord le cuivre, le jeta, puis l'argent, le jeta, et il prit l'or qu'il garda. Puis il trouva le briquet de la sorcière.

Lorsqu'il remonta, il demanda à la vieille ce qu'elle voulait faire du briquet. La sorcière répondit que cela ne le regardait pas. Alors le soldat refusa de le lui donner, et il lui coupa la tête. Arrivé en ville, il fit cirer ses chaussures et s'informa sur la fille du roi qu'il désirait voir. Mais cela semblait impossible car le roi mécontent de la prédiction que sa fille se marierait un jour avec un soldat l'isole du monde. Le soldat décida de se distraire en attendant de trouver une solution. Mais comme il dépensait beaucoup d'argent en menant la grande vie, il se trouva vite pauvre, et dans une mansarde. Alors qu'il faisait nuit et froid, le soldat battit le briquet pour allumer une bougie dans sa sombre mansarde quand un des chiens se présenta et dit : *Ordonne mon maître, que veux-tu.* Le soldat demanda d'abord de l'argent, puis, lorsqu'il battit de nouveau le briquet et qu'un autre chien apparut, il lui demanda d'aller chercher la princesse. Le chien la lui amena, mais le lendemain, elle ne se souvenait plus de l'endroit où elle était allée. Une vieille dame d'honneur dut veiller sur elle la nuit suivante, et lorsqu'un chien vint de nouveau chercher la princesse, elle le suivit, et marqua d'une croix la porte de la maison du soldat où il était entré. Le chien vit la croix et en dessina alors une sur toutes les maisons de la ville. Alors la nuit suivante, la reine cousit un sac de farine troué à la taille de la princesse, et elle suivit sa trace. Le soldat fut découvert, arrêté, et devait être pendu. Le matin de l'exécution, le soldat chargea un apprenti cordonnier de lui apporter son briquet contre quatre schillings. Au moment de l'exécution, le soldat demanda à fumer une pipe. Il battit le briquet une, deux, trois fois, et tous les chiens surgirent en même temps. Le soldat ordonna aux chiens de l'aider à échapper à la potence et les chiens se jetèrent sur le roi, la reine et firent fuir l'armée. Le soldat et la princesse se marièrent et vécurent heureux.


conte audio
LE BRIQUET
de Hans Christian Andersen

Commentaires : Le Briquet

Le Briquet (en danois : *Fyrtajet*) est un conte de Hans Christian Andersen, paru en 1835 dans le deuxième livret de ses contes de fées, sous le titre danois *Eventyr fortalte for børn*. Il est accompagné de *La Princesse au petit pois* et *Grand Claus et Petit Claus*. Cette publication souleva un tollé de la critique danoise qui s'acharna sur Andersen, auquel elle préférait les contes moralisateurs de Christian Frederik Molbech, très en vue.

« Nul ne peut raisonnablement prétendre que le respect de la vie chez un enfant
est encouragé par la lecture d'épisodes comme Grand Claus tuant sa grand-mère
et Petit Claus le tuant. Cela est raconté comme s'il s'agissait d'un taureau
frappé sur la tête. L'histoire de *La Princesse au petit pois* frappe
la critique comme étant non seulement indélicate,
mais parfaitement impardonnable. »

Même son ami Johannes Carsten Hauch, quoique bienveillant sur *La Princesse au petit pois*, dénigre *Le Briquet* de façon incompréhensible. Selon P.G. La Chesnais « Inspiré du conte des *Mille et Une Nuits* et du personnage d'Aladin, Andersen aurait exprimé son sentiment de triomphe après avoir achevé son roman d'écrivain voyageur ». Pourtant, malgré les réticences de ses compatriotes, ces contes allaient connaître, deux ans plus tard, le succès fulgurant que l'on sait, avec une première traduction illustrée en Allemagne, puis dans le monde entier.

Le Briquet est fondé sur des récits entendus dans son enfance, et selon Andersen lui-même dans une chambre où l'on filait. Mais il connaissait bien l'histoire d'Aladin et les *Mille et Une Nuits* qui lui ont inspiré *La Malle volante*.

Le vilain petit canard : Conte autobiographique*

Theo van Hoytema : …le pauvre canet, sorti du dernier œuf fut, pour sa laideur, mordu, poussé et bafoué, non-seulement par les canards, mais aussi par les poulets.

Une cane couve ses œufs, mais à l'éclosion, l'un d'eux, le vilain petit canard, ne ressemble pas à ses frères et sœurs de couvée.

Rejeté de tous, à cause de son physique différent, il est contraint de quitter sa « famille » et de partir, loin, pour ne plus subir leurs moqueries et leurs coups. Sur son chemin, ceux qu'il rencontre ne l'acceptent pas toujours non plus. Il rencontre d'abord des jars sauvages, qui l'acceptent sans problème, mais des chasseurs arrivent.

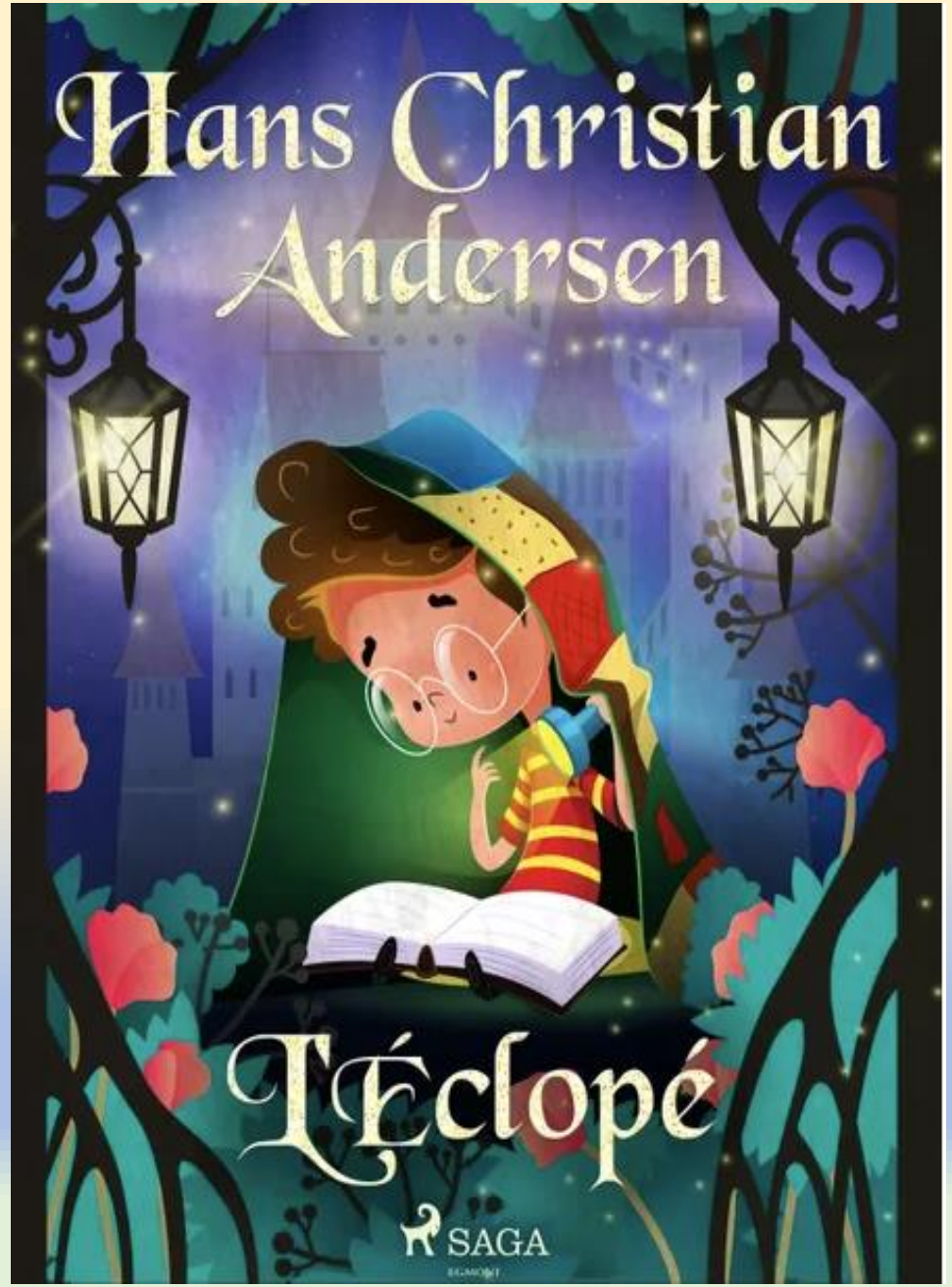
Le vilain petit canard s'enfuit alors à nouveau. Puis, il arrive dans une cabane où habite une vieille femme qui le recueille en le confondant avec une cane. Mais la vieille femme accueille aussi une poule et un chat, qui méprisent le vilain petit canard. Alors, ce dernier quitte la cabane. Il arrive cette fois dans un lac, où il est piégé par la glace. Heureusement, un paysan délivre le caneton pour le donner à sa femme. Le caneton, effrayé, se sauve et passe tout l'hiver dehors.

Un jour, cependant, ébloui par la beauté des cygnes, le vilain petit canard décide d'aller vers eux et réalise, en se mirant dans l'eau, qu'il n'est plus un vilain petit canard (et qu'il n'a, en fait, jamais été un canard), mais qu'il est devenu un magnifique cygne.

Enfin il finit par se faire respecter et devenir plus beau que jamais.

* Le Vilain Petit Canard – titre finalement préféré par Andersen à celui du Jeune **Cygne**, qu'il avait d'abord choisi – est l'histoire d'un cygne qui naît au milieu d'une couvée de canards. Tout le monde ignore sa véritable nature, lui compris, jusqu'à la fin du conte.

Celui qui était
surnommé
“ le vilain petit canard ”
était finalement un cygne

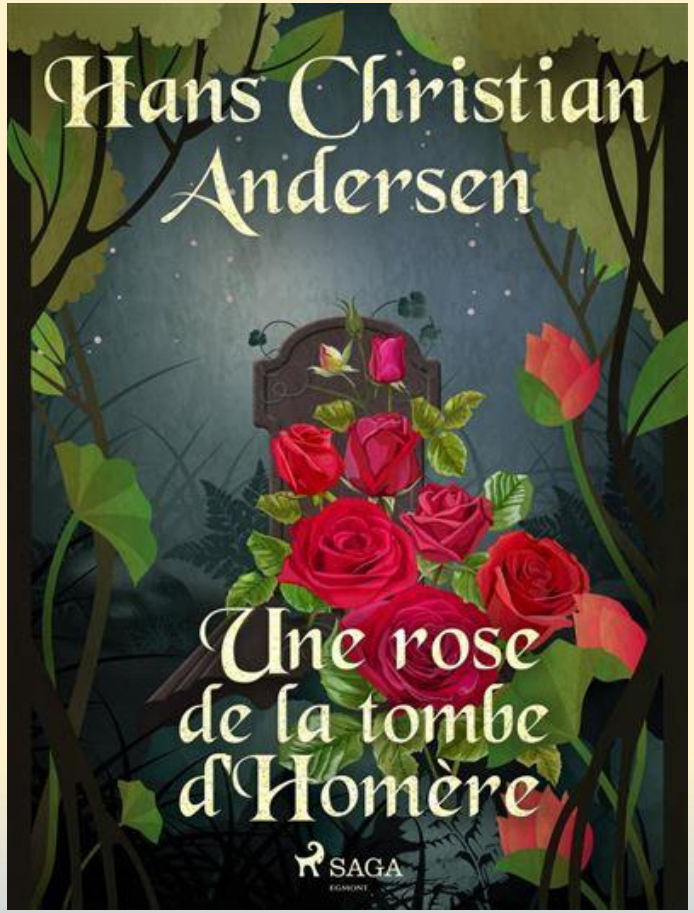


L'éclopé ou l'invalide

Le seigneur pour lequel travaillaient Ole et Kristen était un homme riche et bon. Chaque année, pour la fête de Noël, son épouse et lui accueillaient au château tous les enfants pauvres de leur domaine et leur permettaient de vivre une belle fête avec cadeaux et festin. Comme Ole et Kristen étaient très travailleurs, leurs enfants recevaient plus de présents que les autres, même Hans, que l'on surnommait l'Eclopé, car ses jambes étaient trop faibles pour le porter. Cependant cette année-là, alors que ses frères et sœurs avaient reçu des vêtements bien chauds, Hans n'avait reçu qu'un livre de contes.

Ole et Kristen auraient préféré des vêtements chauds pour lui aussi, mais Hans, lui, était très content d'avoir enfin de quoi s'occuper durant les longues heures qu'il passait seul dans son lit. Ole et Kristen travaillaient d 'arrache-pied pour entretenir les jardins du château et enviaient fort leur seigneur qui était riche sans avoir à travailler. Un soir, Hans entendit ses parents se plaindre encore une fois à ce sujet et leur proposa alors de leur lire un des contes de son livre reçu à Noël. Ole et Kristen n'y auraient jamais cru, mais la lecture d'un simple conte changea la vie de leur pauvre famille...

Une rose de la tombe d'Homère



Non loin de Smyrne, sous les hauts platanes, là où le marchand pousse ses chameaux chargés de marchandises qui lèvent fièrement leurs longs cous et foulent maladroitement la terre sacrée, j'ai vu une haie de rosiers en fleurs. Des pigeons sauvages volaient entre les branches des hauts arbres et leurs ailes scintillaient dans les rayons de soleil comme si elles étaient nacrées. Une rose de la haie vivante était la plus belle de toutes, et c'est à elle que le rossignol chanta sa douleur. Mais la rose se tut, pas une seule goutte de rosée en guise de larme de compassion ne glissa sur ses pétales…

- Ci-gît le plus grand chanteur de ce monde, dit la rose. Au-dessus de sa tombe je veux répandre mon parfum, et sur sa tombe je veux étaler mes pétales quand la tempête me les arrachera. Le chanteur de l'Iliade est devenu poussière de cette terre où je suis née. Moi, rose de la tombe d'Homère, suis trop sacrée pour fleurir pour n'importe quel pauvre rossignol. Et le rossignol chanta à en mourir. Le chamelier arriva avec ses chameaux chargés et ses esclaves noirs. Son jeune fils trouva l'oiseau mort et enterra le petit chanteur dans la tombe du grand Homère ; et la rose frissonna dans le vent. Le soir, la rose s'épanouit comme jamais et elle rêva que c'était un beau jour ensoleillé. Puis un groupe de Francs, en pèlerinage à la tombe d'Homère, s'approcha. Il y avait parmi eux un chanteur du nord, du pays du brouillard et des aurores boréales. Il cueillit la rose, l'inséra dans son livre et l'emporta ainsi sur un autre continent, dans son pays lointain. La rose fana de chagrin et demeura aplatie dans le livre. Lorsque le chanteur revint chez lui, il ouvrit le livre et dit : Voici une rose de la tombe d'Homère. Tel fut le rêve de la petite rose lorsqu'elle s'éveilla et tressaillit de froid. Des gouttes de rosée tombèrent de ses pétales et, lorsque le soleil se leva, elle s'épanouit comme jamais auparavant. Les journées torrides étaient là, puisqu'elle était dans son Asie natale. Soudain, des pas résonnèrent, les Francs étrangers qu'elle avait vus dans son rêve arrivaient, et parmi eux le poète du nord. Il cueillit la rose, l'embrassa et l'emporta avec lui dans son pays du brouillard et des aurores boréales.

Telle une momie la fleur morte repose désormais dans son Iliade et comme dans un rêve elle entend le poète dire lorsqu'il ouvre le livre : Voici une rose de la tombe d'Homère.

HOMERE : l'aède aveugle grec, le conteur de l'Iliade (la guerre de Troie) et de l'Odyssée (le voyage d'Ulysse)